

L'ILLUSIONNISTE

—

Roman

Gérard Denamps

Dépôt SACD n° 000220413
ISBN : 9789463180511

Mes autres ouvrages :

<u>Romans</u>
Manipulation – (2015)
Le Bruit du Silence – (2015)
La Roue du Destin – (2016)
Les Pigeons sont éternels – (2016)
Les Poussières du Néant – (2022)

<u>Récits vécus</u>
Nordkaap – (2014)
Courts-Métrages – (2019)
Falbala – (2021)

<u>Nouvelles</u>
Et si c'était… vrai ? – (2016)

<u>Essais</u>
Existons-nous vraiment ? – (2018)
Le Machiavélisme de l'Univers – (2019)

Tous ces livres sont exposés et téléchargeables en version numérique sur :
www.denamps.com/livres-denamps.php
ainsi que sur : *www.kobo.com* et *www.amazon.fr*

Contact : gerard.denamps@gmail.com

Ceci est ma confession.

Je sais, ce n'est pas à quarante-trois ans passés qu'on commence à rédiger ses mémoires, je suis encore jeune pour cet exercice, mais ce que je viens de vivre est tellement étrange que je souhaite en graver le moindre détail à jamais.

Je veux que vous sachiez exactement ce qu'il m'est arrivé lors de ces derniers mois, aussi invraisemblables qu'ils puissent vous paraître.

Qu'on me croie ou qu'on ne me croie pas, peu importe, voici mon histoire. Je n'embellis rien, je ne dissimule rien, je ne fais que rapporter les faits tels qu'ils se sont réellement produits.

——

I

C'est indiscutablement grâce à mon affligeante maladresse que ma vie a pu connaître un tel essor.

Sans elle, je n'aurais pas stupidement laissé tomber mon appareil photo au mauvais endroit et je serais sans doute resté à jamais l'obscur Justin Planchard, médiocre bureaucrate sans ambition, condamné au célibat et aux quolibets, timide, maladroit, insignifiant, court sur pattes, le cheveu hirsute et, pour conclure, affligé d'une santé précaire qui ne laissait rien augurer de bien réjouissant pour l'avenir.

C'est donc au moment précis où je le sortais de mon sac à dos que le petit appareil voulut faire l'intéressant et s'échappa de mes doigts malhabiles en fonçant comme une fusée vers le ravin que j'avais eu l'intention d'immortaliser.

Et que faisais-je auprès d'un ravin ? Pour tout vous dire, chaque été depuis plus de dix ans, je passais mes vacances solitaires en montagne, où mon grand plaisir était de m'évader sur les sentiers pentus de la région. Calme, solitude, silence… Je ne suis pas un alpiniste chevronné ni même un bon marcheur, je suis seulement un paisible promeneur, incapable dans ses loisirs les plus fous d'imaginer autre chose que de se promener.

Je vis donc mon pauvre appareil photo plonger quelques mètres plus bas dans une abondante végétation qui semblait vouloir l'avaler à tout jamais. Inutile de vous dire que j'en fus très contrarié : l'appareil contenait en ses entrailles mes plus récents clichés, des couchers de soleils splendides, des paysages sublimes et des sommets magnifiques que je comptais bien montrer, cette année encore, à Mademoiselle Jeanne dès mon retour (et comme chaque année elle ferait semblant de s'en extasier et moi je ferais semblant de la croire, mais ceci est une toute autre histoire, sur laquelle je reviendrai plus tard)

Atterré, je contemplai le vide devant moi : pas le moindre sentier en vue, mais une paroi quasiment verticale et constellée d'arbustes, de racines et de buissons enchevêtrés. Plus bas, là où gisait le coupable, un océan de verdure d'une densité digne de l'Amazonie. J'ignorais à quelle profondeur se situait le sol. C'était bien trop compact et touffu pour qu'on y voie quelque chose.

Je ne suis pas un modèle de courage physique, vous l'avez compris, mais je tenais absolument à récupérer ma boite à souvenirs. J'observai donc la paroi en tentant d'y repérer quelques points d'appui stables dans cette végétation omniprésente.

J'ajustai alors les courroies de mon sac, pris une profonde inspiration et me lançai dans le vide. Façon de parler, car en réalité je m'agrippai peureusement à la paroi, m'accrochant à tout ce qui me tombait sous la main : anfractuosité, saillie, branchage, racine… Le tout dans une inconscience totale et dans le mépris absolu des règles élémentaires de sécurité. Mais je voulais retrouver mon bien à tout prix.

Je transpirais, mes muscles inexistants me faisaient mal et ma petite taille m'handicapait énormément. Mais je descendais, je descendais, c'était l'essentiel…

Soudain, je me mis à descendre beaucoup plus vite que prévu !

Un bout de roche venait de se desceller sous mon poids, me faisant redécouvrir avec réalisme les lois de la gravitation universelle. Je vis alors le relief de la paroi filer vers le haut tandis que moi je filais vers le bas, tentant désespérément de m'accrocher à tout ce qui dépassait. Mais rien ne m'arrêta et, une poignée de secondes plus tard, je fis la connaissance forcée d'un providentiel lit de mousse. Atterrissage brutal, certes, mais considérablement amorti.

Je restai un instant abasourdi, le souffle court et le cœur battant, et tout en faisant l'inventaire de mes abattis, je mesurai la chance qui m'avait permis de demeurer indemne. Car sans ce joli tapis moussu j'ignore dans quel état de détérioration avancée je me serais trouvé en cet instant.

Mais je n'en étais pas quitte pour autant, et c'est lorsque je voulus me lever qu'une douleur fulgurante me traversa le genou. Je soulevai délicatement le tissu de mon pantalon et constatai avec horreur que mon genou droit avait déjà doublé de volume. Je tentai de le faire bouger doucement mais c'était impossible. Je voulus me redresser sur l'autre jambe mais ce fut pire.

Et peu à peu, la peur, que dis-je, la terreur commença à s'emparer de moi. Je réalisai subitement que j'étais cloué au sol, dans une combe totalement inaccessible, masqué par une végétation luxuriante et surtout que, vivant seul, personne ne savait où j'étais et ne signalerait mon absence aux services de secours. Le chemin au-dessus n'était pas très éloigné bien sûr, mais

comment alerter les éventuels promeneurs, à supposer qu'il y en eût. Je ne pouvais tout de même pas appeler à l'aide des heures durant !

Pourtant, c'est ce que je tentai de faire. Je me mis à vociférer sans relâche, ne m'interrompant que pour écouter une réponse qui ne venait jamais.

Épuisé, sans voix, je me pris alors la tête entre les mains et cherchai fébrilement une solution. Je retournai la situation en tous sens, un peu comme lorsque Monsieur Dugout, mon chef comptable, me demandait de trouver pourquoi mon journal des ventes était archi-faux. Sauf que là, ce n'était pas une poignée de chiffres abstraits, mais ma vraie vie qui se jouait.

Je pouvais bien sûr essayer de ramper, mais pour aller où ? Il m'aurait fallu des heures et des heures pour me frayer un chemin à travers ces fourrés inaccessibles…

Bien sûr, je pensai au téléphone portable. Ca ne passe pas souvent en montagne, mais l'expérience prouve, parait-il, que l'on peut capter dans des endroits les plus improbables grâce au rebond des ondes sur les parois rocheuses… Le problème est que je n'avais pas de téléphone portable ! À quoi cela m'aurait-il servi ? J'en ai possédé un pendant un an, il n'a pas sonné une seule fois et mon carnet d'adresses est resté résolument vide. Même Mademoiselle Jeanne n'avait pas voulu me donner son numéro…

Alors, complètement désespéré, je m'allongeai face contre terre et me mis à pleurnicher…

Je ne voulais pas finir comme ça, mort de faim et de soif dans ce trou lugubre. Je suppliai le Ciel, je l'implorai et, dans une ultime négociation désespérée, je promis que s'il me faisait don de quelques années de vie supplémentaires, je m'emploierais à bien les utiliser et à répandre le bien autour de moi.

C'était puéril, mais j'étais parvenu à un tel état de désespoir que j'étais capable de promettre tout et n'importe quoi. Comment, même si je le voulais, pourrais-je être d'une quelconque utilité à qui que ce soit ? Comment imaginer l'obscur Planchard autrement qu'en petit comptable miteux, solitaire et souffreteux ? Quels bienfaits pouvais-je répandre autour de moi ?

Pourtant je promis tout en vrac et sans la moindre réticence. Mais le pire en cet instant est que j'ignorais complètement à quel point mon vœu allait s'exaucer….

—

Dans le silence de la forêt, mon attention fut soudainement attirée par un détail. Je ne sais pas lequel, mais j'étais certain que quelque chose était en train de se produire. Je relevai brusquement la tête et regardai autour de moi. Je scrutai chaque sapin, chaque buisson, chaque coin d'ombre et, finalement, je le vis : un vieillard en haillons me regardait sans bouger.

Le soulagement que j'éprouvai en cet instant fut indescriptible. Je me mis à rire stupidement, alternant les larmes et les éclats de joie. J'étais sauvé ! Je ne me demandais même pas comment il était possible qu'un vieil homme fût en cet endroit hostile ni même comment il était arrivé là, peu m'importait. Je n'étais plus seul et c'est cela qui comptait. Oui, j'étais sauvé !

Lentement il s'approcha, l'œil méfiant. Peut-être me croyait-il fou ? Je lui montrai alors mon genou en lui mimant ma chute. Je ne pouvais plus m'arrêter de rire.

Il s'approcha encore, se pencha sur mon articulation enflée et après quelques grognements indistincts il murmura simplement : "je vais vous soigner".

Il m'aida à me relever et, me soutenant fermement par une épaule, il me conduisit sans hésiter à travers un véritable labyrinthe de branchages. Il est vrai que je ne pesais pas bien lourd, mais, tout de même, mon sauveur me semblait étonnamment robuste pour son âge… Il ne sentait non plus très bon, mais ça c'était vraiment le dernier de mes soucis. Je me doutais bien qu'il ne me guérirait pas non plus, mais au moins il allait me mettre à l'abri et alerter les secours. J'étais sauvé et c'est tout ce qui comptait.

Quelques minutes plus tard, nous arrivâmes devant quelque chose qui ressemblait à un abri de verdure. Était-ce là sa demeure ? Il s'agissait en fait d'un vaste rocher creux sur le devant duquel on avait érigé une haie de branchages épais. Ainsi il y avait un toit en dur et une bonne façade qui isolait du vent. Il me fit entrer et me désigna un vieux matelas jeté à même le sol entre deux caisses de bois brut. La couche était tachée de partout mais je n'allais pas faire le difficile.

— Je vais vous soigner, répéta-t-il en fouillant ses étagères.

J'en doutais complètement mais je ne répondis pas. Je n'avais surtout pas envie de le contrarier. Je le vis prendre de minuscules feuilles de je ne sais quelle plante et les jeter dans un bol rempli d'eau. Il me faisait penser aux druides des contes de mon enfance.

— Il faut attendre un peu, me dit-il.

Alors pour meubler le silence, je décidai poliment de faire la conversation :

— Vous vivez ici, demandai-je, vous êtes berger sans doute ?

Il soupira, comme si parler représentait un effort considérable, et il secoua la tête:

— Non.

Je n'étais pas plus avancé. Alors je me mis à lui parler de mes vacances au village plus bas, de mon appareil photo virevoltant et de ma chute le long de la paroi. Il hocha la tête et, me tendant le bol, il me dit d'un ton ferme :

— Il faut boire maintenant.

Là je n'avais pas du tout envie de boire. Le bol était douteux et le liquide peu appétissant. Pour gagner du temps je demandai :

— C'est quoi exactement ?

— Ca guérit, c'est tout. Il faut boire maintenant.

La situation ne me plaisait plus du tout mais que pouvais-je faire ? Déjà qu'en temps normal, valide sur mes deux jambes, je n'étais pas de taille à lutter avec qui que ce soit, même un vieillard, alors dans mon état actuel j'étais vaincu d'avance. Il dut sentir mon désarroi car il se radoucit un peu et, sur le ton patient qu'on prend pour raisonner un enfant un peu sot, il me tint son plus long discours de la journée :

— Buvez, cela ne vous fera aucun mal. Vous allez vous reposer ici pour la nuit et demain matin tout ira mieux. Ayez confiance.

De toute façon, je n'avais rien à perdre. Je me dis qu'il cherchait peut-être à m'empoisonner pour me dérober mon sac à dos, mais quelque chose dans son regard me souffla le contraire. Pour une raison inconnue, je sentis que je pouvais lui faire confiance. J'avalai le breuvage, d'un trait, sans respirer. Il me regarda, l'air enfin satisfait, et me dit :

— Vous allez dormir un peu et demain vous serez guéri.

Je doutai de pouvoir dormir ne serait-ce qu'une minute tant la douleur au genou était devenue lancinante, mais je le laissai dire. En outre je mourais maintenant de faim, ce qui n'arrangeait pas les choses. Je lui demandai :

— Vous êtes guérisseur sans doute ?

Il hésita longuement avant de me répondre :

— Oui, c'est un peu ça.

— Et donc vous soignez avec les herbes ?

— Oui c'est un peu ça.

Je m'apprêtais à lui poser une nouvelle question mais soudain, épuisé par toutes ces émotions et la pénombre grandissante, je sombrai dans un profond sommeil sans même m'en apercevoir.

—

Le lendemain matin fut une surprise totale. Les premières secondes d'ahurissement passées, je m'aperçus que j'étais détendu comme je ne l'avais jamais été, j'étais comme lavé de l'intérieur, purifié, filtré. Et je réalisai avec incrédulité que mon genou ne me faisait plus du tout souffrir. Mieux : il n'était même plus enflé ! Pas la moindre trace d'ecchymose, rien !

Et pour couronner le tout, mon appareil photo était posé en évidence sur une petite souche d'arbre qui, placée au centre de la cabane, faisait probablement office de table.

— Vous l'avez retrouvé ? demandai-je bêtement en clignant des yeux.

— Mmmm.

Je regardai autour de moi, hébété et, me redressant sur ma couche, je réalisai que toute sensation de faim avait disparu. J'ignorais quel remontant il m'avait fait boire mais c'était littéralement miraculeux.

— Je ne sais pas comment vous remercier, annonçai-je le plus sincèrement du monde.

Il chercha un instant ses mots en hochant la tête et finit par me répondre :

— Ne me remerciez pas. Tout ce que je vous demande c'est le silence absolu.

— Le silence absolu ?

— Oui, ne répétez à personne ce qu'il s'est passé entre nous. Vous ne m'avez jamais vu, je ne vous ai rien fait boire, et vous n'avez jamais fait la moindre chute dans la combe. Quelqu'un vous attend au village ?

— Non.

— Alors tant mieux, ça vous évitera d'avoir à mentir.

— Mais… Mais vous êtes sûr que vous ne voulez vraiment rien en dédommagement, insistai-je en contemplant le dénuement dans lequel il vivait. Je ne sais pas, une couverture, un vêtement, de la nourriture ?

— Je ne peux pas vous demander quoi que ce soit, répondit-il, car cela signifierait que vous seriez amené à revenir ici. Et ça je ne le veux pas car je serais alors obligé de vous indiquer le chemin.

Je fus surpris de sa réaction mais n'en montrai rien. Après tout, c'était un ermite que j'avais dérangé dans sa retraite. C'est lui qui avait raison, j'étais

un intrus et je devais m'effacer. D'ailleurs la situation résumait assez bien l'ensemble de ma vie passée : j'avais toujours et partout été l'intrus que l'on écartait. L'ordre des choses était donc respecté et ne me surprenait même plus.

Je me penchai pour prendre mon sac à dos et fus très étonné de le trouver si léger. Instinctivement je l'ouvris pour vérifier s'il ne manquait pas quelque chose mais tout me parut en ordre. Devant mon air, surpris, le vieux m'annonça sèchement :

— Vous êtes plus fort. C'est tout !

Plus fort ? Effectivement, je me sentais fort, c'était comme si mes muscles s'étaient développés durant la nuit. Je voulus lui demander comment un tel miracle était possible mais il me coupa.

— Le village c'est par là-bas, dit-il en esquissant un geste on ne peut plus vague.

J'ajustai donc, sans effort, mon sac à dos et, au moment où j'allais lui tendre la main pour le remercier de son hospitalité, ses yeux vrillèrent littéralement les miens, comme s'il voulait fouiller au plus profond de mes pensées. Et, après m'avoir sondé durant une éternité, il me sourit pour la première fois et murmura :

— Apportez-moi un couteau neuf demain matin, le mien a le manche cassé. Venez, je vais vous expliquer comment revenir…

—

Je retournai au village avec une facilité et une légèreté déconcertantes. J'avais à nouveau vingt ans. Pas d'essoufflement, aucune douleur articulaire, aucune fatigue. Et plus tard dans la journée, lorsque je voulus parcourir un vieux journal qui trainait dans ma chambre d'hôte, il me fallut plusieurs minutes avant de réaliser… que je n'avais même pas eu besoin de mes lunettes.

Je m'interrogeai longuement sur les raisons d'une telle transformation. Et je me demandai aussi combien de temps la magie allait-elle opérer. Car, bien sûr, il ne fallait pas rêver : ce bien-être illusoire n'allait pas durer éternellement, la drogue allait s'estomper et la réalité revenir avec son lot de misères quotidiennes. Mais j'espérais bien tirer les vers du nez de mon ermite si peu bavard.

****

II

— Bien retrouvé le chemin ?

Je me retournai brusquement, surpris de l'entendre dans mon dos alors que j'étais persuadé qu'il m'attendait à l'intérieur de sa cahute.

— Je vous ai suivi depuis le ruisseau en contrebas, m'avoua-t-il l'air guilleret. Vous ne m'avez pas vu ?

— Non, pas du tout, répliquai-je, un peu surpris de m'être fait épier aussi facilement. Décidément, ce vieillard avait des dons insoupçonnés, il allait falloir que je me méfie.

Il me fit entrer en son abri et je pus constater qu'il avait fait un semblant de ménage, ses ustensiles étaient alignés, le sol semblait plus net et l'odeur moins désagréable. Outre le couteau que je lui offris avec plaisir, j'avais apporté quelques un de ces sandwichs vendus sous vide en supérette. Je n'apprécie pas particulièrement ce genre de nourriture (je préfère acheter moi-même ma baguette et mon jambon) mais au moins j'étais sûr ainsi de ne pas avoir à manger dans sa vaisselle si peu reluisante.

Mais le casse-croûte n'était qu'une introduction à la convivialité qui, je l'espérais, allait contribuer à lui délier la langue.

Ce fut lui qui aborda le sujet sans ambages :

— Je suppose que vous souhaitez en savoir un peu plus sur cette mystérieuse plante que je vous ai fait boire ?

— Pour ne rien vous cacher…

— Vous n'en avez parlé à personne ?

— Non, non, je vous jure… Personne du tout !

— Parfait… Alors écoutez-moi bien.

Il s'assit pesamment sur le petit tronc d'arbre et, le front incliné, il sembla méditer un long instant. Ses longs cheveux blancs lui recouvraient une partie du visage et je ne voyais pas son expression. Mais je crois qu'il cherchait les mots justes afin de mieux se faire comprendre. De toute évidence, ce qu'il avait à m'annoncer n'était pas simple. Enfin, il redressa brusquement la tête :

— Je ne suis pas savant, commença-t-il, et je ne peux donc pas vous expliquer le pourquoi et le comment de toutes ces choses, mais la plante

que vous avez absorbée hier a un pouvoir de guérison absolu. C'est tout ce que je sais.

J'étais suspendu à ses lèvres. Il hocha la tête et, devant mon air interrogatif, il ajouta :

— Vous savez que le corps humain est composé de cellules, n'est-ce-pas ?

— Oui, je…

— Hé bien, cette plante, cette plante miraculeuse, a le pouvoir d'agir directement sur les cellules. Vous comprenez ? C'est-à-dire qu'elle n'a pas cherché à réparer votre entorse depuis l'extérieur, non, elle a agi au plus profond de votre articulation en en reconstituant les cellules. En un mot, elle a rénové votre genou et fait disparaitre l'entorse. Vous saisissez ?

Malgré mon ébahissement, je comprenais à peu près ses explications. Néanmoins une question subsistait :

— Oui je vois, mais quel rapport mon genou a-t-il avec mon excellent sommeil, mon excellente forme physique ou mon acuité visuelle retrouvée ? Ca n'a rien à voir !

Il me regarda, l'air vaguement surpris (car pour lui tout ceci était évident, bien sûr) et il leva un doigt sentencieux :

— Parce que la potion agit indifféremment sur tout le corps ! Elle nettoie la totalité des cellules sans exception (il insista sur le mot totalité). Contrairement aux remèdes classiques qui ne ciblent que telle ou telle affection, la potion est universelle.

Je hochai la tête, presqu'incrédule mais il poursuivit :

— Il est vrai que, dans votre cas, j'ai eu la main un peu lourde et que j'aurais dû vous faire boire une préparation plus légère. Après tout, une entorse au genou n'est pas une maladie grave et une très faible dose aurait amplement suffi. Alors imaginez le résultat pour une maladie qui embrase la totalité du corps et qui oblige à user de fortes doses ! Imaginez ! C'est un raz-de-marée de santé qui vous nettoie de la tête aux pieds !

J'étais de plus en plus incrédule mais, en revanche, je ne pouvais nier avoir vu mon entorse se résorber totalement en une nuit. C'était vraiment déroutant. Il dut sentir mes doutes, car il s'écria :

— Tenez, vous avez bien d'autres soucis de santé, non ? Ne me dites pas que tous vos examens sont bons !

— Non, dus-je admettre, non bien sûr, j'ai un taux élevé de…

— Hé bien, me coupa-t-il, je vous mets au défi ! Sitôt rentré chez vous, faites contrôler tout ce qui ne va pas. Vous allez avoir une sacrée surprise, et

votre médecin aussi par la même occasion !

Cette perspective sembla le mettre de bonne humeur, mais aussitôt il se rembrunit :

— Mais attention, pas un mot, hein ? Pas un mot à qui que ce soit ! Sinon…

Il laissa sa phrase inachevée, telle une malédiction en suspens.

Je réalisai tout à coup que ce type avait de l'or entre les mains et qu'il n'en était pas conscient. Je me risquai donc prudemment à lui poser la question qui dérange, celle qu'on lui avait sans doute posée maintes et maintes fois :

— Je… je voudrais vous demander… Cette plante, elle aurait pu vous rendre riche et célèbre, non ? Vous auriez pu soulager l'humanité entière grâce à elle. Vous auriez pu être un bienfaiteur universel…

Il secoua la tête avec énergie mais je ne le laissai pas m'interrompre et poursuivis :

— Vous vous rendez compte que des scientifiques consacrent leur vie entière à la recherche d'un petit vaccin ou d'un petit médicament parfois inutile, beaucoup de chercheurs ne trouvent même rien du tout, alors que vous, d'un simple claquement de doigt, vous pouvez les surpasser tous et rayer toutes les maladies de la surface de ta Terre…

— Jeune homme, me coupa-t-il enfin, réfléchissez un instant. J'ai bien sûr été tenté par ce que vous me décrivez, la puissance, l'argent, les bienfaits, les honneurs, la santé universelle, mais avez-vous songé au terrible chaos qui en découlerait ? L'humanité n'est pas prête pour un tel bouleversement. Le remède serait pire que le mal.

— Mais…

— Tout d'abord, chômage absolu pour le monde médical dans sa totalité. Car dites-vous bien que médecins, laboratoires, officines, hôpitaux, et autres, ne vivent que de vos souffrances, jamais de votre guérison. Donnez la santé à l'humanité et vous condamnez des millions de professionnels à une inactivité catastrophique. C'est tout un pan de notre Économie qui s'écroulerait, des professions entières devenues inutiles. Croyez-moi, vous n'auriez même pas le temps de mettre la moindre goutte de potion sur le marché que l'on vous étranglerait de toutes parts, au propre comme au figuré. Mon arrière grand-mère a d'ailleurs été brûlée vive pour sorcellerie et cela m'a…

— Quoi ! m'écriai-je, brûlée vive ! Mais par qui ?

Il porta la main à sa bouche comme s'il en avait trop dit et répliqua :

— Oui oui, je vous expliquerai. En attendant, dites-vous bien que le monde médical ne se laisserait pas faire et qu'il aurait les moyens de vous faire taire, même les moyens les plus radicaux ! À votre avis, pourquoi donc croyez-vous que je vive reclus ? Par plaisir ?

Je ne sus que répondre, absorbé par ses arguments déroutants.

— Second point, vous ne l'avez peut-être pas compris, mais cette herbe, rénove presque intégralement l'organisme, donc elle ralentit considérablement la vieillesse. Ce qui fait que la population mondiale s'accroîtrait de façon catastrophique.

J'avoue que je n'avais pas songé à cet aspect des choses. Il avait raison, diffusée à grande échelle, la potion provoquerait certainement plus de dégâts que de bienfaits. Chômage et surpopulation ! Crise économique et famine ! Nous restâmes l'un et l'autre perdus dans des pensées de fin du monde imminente, mais au bout de quelques instants une petite idée me vint :

— Et pourquoi, avançai-je, ne pas l'introduire de façon très progressive, en ne vendant la formule qu'à un seul laboratoire par exemple ?

— Parce que, répondit-il, en la répartissant de façon très limitée comme vous le suggérez, vous allez créer des conflits énormes. D'un côté vous auriez les privilégiés qui bénéficieraient du produit miracle, et de l'autre côté les malheureux qui continueraient à souffrir et à mourir. Bien sûr, vous allez me répondre que pour certaines régions du globe c'est déjà le cas, mais avec cette plante vous créeriez une disparité énorme au sein même des pays industrialisés ! Vous voulez déclencher la troisième guerre mondiale ?

Je ne sus que répondre à l'ensemble de ses arguments. Un bienfait tellement énorme qu'il allait à l'encontre de lui-même ! Le type même du paradoxe parfait… Visiblement il avait retourné le problème en tous sens et la seule réponse qui lui était venue était de se terrer en pleine montagne et de ne distribuer que très parcimonieusement ses bienfaits. Sagesse ou prudence ? Comme s'il avait pu lire dans mes pensées, il ajouta :

— De toute façon, je me demande si l'humanité vaut la peine d'être sauvée.

— Pardon ?

— Bien sûr, vous voulez éradiquer les maladies, mais l'homme n'est-il pas aussi la principale cause de son malheur. Regardez l'Histoire depuis deux ou trois mille ans : des guerres, des meurtres, des massacres, des assassinats, des génocides, des exterminations, des tortures, des invasions et

j'en passe. Alors pourquoi faudrait-il soulager les hommes des maladies existantes, alors qu'ils savent s'infliger des sévices bien plus horribles que ceux que la Nature leur inflige…

J'étais atterré par le pessimisme de son jugement, tout en sachant qu'il n'avait pas tout à fait tort. Mais il ajouta aussitôt en souriant :

— Allez, mangeons l'un de vos merveilleux sandwichs plastifiés. Après vous irez vous promener et revenez me voir demain matin.

—

Cette nuit-là je dormis mal, ressassant en boucle les éléments de notre conversation. Je dus admettre encore une fois que, si je n'avais pas été témoin de la guérison de mon propre genou, je n'aurais pas cru un seul mot de ce que me racontait cet étrange vieillard. Je l'aurais pris pour un affabulateur et un illuminé. Mais voilà, cette maudite entorse m'obligeait à reconnaitre l'authenticité de ses dires : la mystérieuse plante avait une puissance réparatrice indéniable ! Tout ceci m'enthousiasmait et m'inquiétait tout à la fois.

Et puis une foule d'autres questions se pressait dans mon esprit surexcité : d'où venait cet homme ? Quel était son passé ? Quel âge pouvait-il avoir ? Pourquoi son aïeule avait-elle été brûlée vive ? De quoi vivait-il ? Et d'où venait cette plante ? Comment se cultivait-elle ? Était-elle connue des botanistes ? Que… Quoi… Comment… Et ce n'est qu'à l'aube que je m'endormis difficilement sur tant d'interrogations restées sans réponse…

—

Les jours qui suivirent furent une plongée déroutante dans un domaine qui frôlait le surnaturel. Je ne retranscrirai pas ici l'intégralité de nos conversations car cela pourrait devenir fastidieux pour le lecteur, mais j'en résumerai les grandes lignes.

J'appris ainsi qu'il vivait en ces lieux été comme hiver, supportant le froid comme le manque de nourriture grâce aux bienfaits de sa plante. L'hygiène même ne lui était d'aucune utilité puisqu'il était immunisé contre toute bactérie. Il buvait seulement l'eau du ruisseau tout proche, cueillait des baies et des fruits sauvages et de temps en temps capturait un oiseau pour sortir de l'ordinaire. Je soupçonnais une ou deux bonnes âmes dans le village de lui déposer quelque nourriture de temps à autre mais il ne m'en dit jamais rien. J'appris également qu'il se prénommait Cyprien, prénom d'un autre âge, qu'il avait été marié plusieurs fois dans un lointain passé et

qu'il parlait plusieurs langues, dont, très bizarrement, le latin. Ainsi, il avait appelé sa plante "Frutex Virtuosus", terme qu'il me traduisit par "Arbuste Vertueux". Je me rendis compte également qu'il possédait les sciences du passé alors qu'il ignorait tout des technologies les plus récentes. Ainsi il ne connaissait strictement rien aux ordinateurs, aux téléphones portables ou même aux automobiles, mais il était un puits sans fond dès qu'on abordait les sujets tels que l'astronomie, l'astrologie, le grec ancien, la bible, l'antiquité, la phytothérapie… Ce type était vraiment d'une autre époque et vivre en dehors de la civilisation ne le dérangeait donc pas. C'était comme s'il ne l'avait jamais connue.

Mais la plus grosse surprise me fut réservée pour le dernier jour. Tout d'abord, il me conduisit près du ruisseau avec des airs de conspirateur enfreignant la loi, et me montra enfin (chose que je n'espérais même pas) l'endroit secret où il cultivait ses arbustes. Ils ne payaient pas de mine et avaient simplement l'air de petits buissons assez clairsemés. Contre toute attente, il m'expliqua longuement comment les soigner, comment en détacher délicatement les feuilles et comment les conserver sans qu'elles s'altèrent. Je n'en demandais pas tant, mais j'écoutai poliment son cours de botanique appliquée. Enfin, il se saisit d'une branche particulièrement feuillue, la brisa net et me la tendit sans un mot. On aurait dit des petites feuilles de tilleul. Comme je ne réagissais pas, il me dit en souriant :

— Tenez, c'est pour vous. Il suffit de la replanter dans du bon terreau pour qu'elle repousse toute seule. Prenez-en soin !

— Pour moi ? Mais que voulez-vous que…

— Écoutez-moi bien… Voyez-vous, je suis très vieux et je sens que les forces m'abandonnent peu à peu. Comme je vous l'ai dit, la plante ralentit le vieillissement mais ne l'empêche pas. Je sens que, malgré mon excellente santé, l'usure inéluctable joue contre moi et que la fin est peut-être beaucoup plus proche que je ne l'imagine. Je pense qu'il est donc grand temps de transmettre ce don de la nature, afin qu'il ne soit pas définitivement perdu.

— Mais je…

— Nous étions trois êtres de par le monde à partager ce secret. J'ai appris récemment que les deux autres étaient partis dans l'au-delà. Donc il devenait urgent pour moi d'initier un nouveau venu.

Je me sentis complètement abasourdi devant une telle responsabilité. Comment le sage Cyprien n'avait-il pas compris que je n'étais que Justin

Planchard, petit bonhomme insignifiant, et que j'étais certainement l'être le plus indigne de sa confiance. Pourquoi moi ? Pourquoi pas quelqu'un de plus brillant ? Peut-être prononçai-je ces derniers mots à haute voix car il me répondit en souriant :

— Je vous ai choisi parce que je vous ai observé durant toutes ces journées passées ensemble et que j'ai la certitude que vous êtes le plus à même de détenir ce présent. Ce sont précisément vos défauts, ou ce que vous considérez comme tels, qui font de vous le détenteur idéal. Vous n'êtes pas cupide, vous êtes trop effacé pour rechercher gloire et célébrité, vous n'irez jamais vous vanter, vous resterez discret comme je l'ai été pendant… pendant… pendant…

Visiblement il butait sur un mot, il avait du mal à évoquer le temps passé, comme s'il s'agissait encore d'un secret trop lourd à partager. Finalement il s'assit sur une grosse pierre et murmura :

— Bon, il faut que je vous dise tout, c'est mieux pour vous. Ce que je vais vous révéler est très dur à supporter. Et après m'avoir écouté, vous pourrez décider de garder ou non la plante.

Je m'assis sur le sol face à lui et restai suspendu à ses lèvres.

— Voici, reprit-il, je suis beaucoup plus vieux que vous ne l'imaginez. La plante a tellement ralenti mon vieillissement que j'ai derrière moi un passé très… lointain. Vous me suivez ?

J'opinai machinalement, mais lui, les yeux perdus dans le vague, il avait déjà enchaîné :

— Je ne sais pas exactement en quelle année je suis né, car à cette époque les cartes d'identité n'existaient pas bien sûr, mais j'en ai une vague idée. Tout ce que je puis vous dire est que, enfant, j'ai souvent entendu parler de Louis Dieudonné le Quatorzième… Enfin, celui que, dans vos raccourcis chiffrés, vous dénommez familièrement Louis XIV…

Il se fit un grand silence durant lequel je tentai de digérer l'incroyable révélation. Louis XIV ? Ce vieillard aurait donc dans les 300 ans ? Impossible !

— Ensuite, continua-t-il, je traversai bien des époques, je connus bien des évènements, la révolution, les guerres napoléoniennes, les guerres mondiales… Vous savez, il y a tellement de différences entre ce que j'ai vu, de mes yeux vu, et ce qu'on enseigne dans les livres d'Histoire que ça me fait sourire. La révolution française, par exemple, ça n'était pas ça, non, tout a été transformé, exagéré, falsifié. Rien à voir avec le peuple. Il s'agissait au

départ d'une bande de pillards qui avait décidé de faire une bonne beuverie. C'est tout. Et puis la situation a dégénéré. Un peu comme pour votre Mai 68, mais en bien pire. C'était si facile, à l'époque, de raconter n'importe quoi : pas de télévision, pas de photographies, pas d'enregistrements, aucune vérification. Vous voulez un autre exemple ? Tenez, le dénommé Napoleone di Buonaparte vous connaissez ? Hé bien ce n'était pas l'homme dont on nous parle aujourd'hui pour la simple et bonne raison qu'il n'a jamais existé ! Bref…

— Qui ? Napoléon ? Jamais existé !

Il agita la main comme s'il ne s'agissait que d'une broutille parmi tant d'autres.

— Mais non bien sûr ! Ce Napoléon n'était qu'un leurre, une icône imaginée par les politiciens de l'époque pour rallier l'opinion publique, justifier leurs guerres incertaines et mystifier l'ennemi. N'avez-vous jamais trouvé étrange l'apparition soudaine d'un véritable surhomme, génie militaire, politique avisé, dictateur hyperactif, présent sur tous les fronts, dormant peu et débordant d'énergie ? En réalité, ils étaient une douzaine à tirer les ficelles depuis les coulisses. Croyez-moi, ce personnage fictif n'avait pour rôle que de porter le chapeau (sans mauvais jeu de mots) en toute occasion, et de permettre en final à ses manipulateurs de s'éclipser discrètement lors de l'ultime débâcle.

J'étais sidéré. Mais le vieillard ne semblait pas s'offusquer de ses révélations et poursuivit :

— L'essentiel n'est pas là, non. En réalité le plus dur pour moi a été de traverser toutes ces époques sans me faire repérer, car un homme qui ne vieillit pas est suspect. Je changeais donc de villes et de régions et recommençais ma vie inlassablement. J'ai été marié huit fois, j'ai exercé plus d'une vingtaine de métiers, apothicaire, médecin, cocher, soldat, moine, c'était facile ! Pas de papiers officiels, pas de portrait, pas de documents… Ah, aujourd'hui ça n'est plus la même musique, tout est contrôlé, notifié, enregistré, vous êtes sous surveillance constante ! Il vous faudra donc être d'une prudence extrême si vous voulez détenir cette plante, car pour vous la partie sera mille fois plus difficile qu'elle ne l'a été pour moi.

Il marqua une pause, sans doute pour me laisser le temps d'absorber le choc. Ainsi tout s'éclairait et je comprenais mieux la personnalité de mon hôte, sa culture surannée, son érudition d'un autre âge, et surtout les raison de sa retraite forcée.

Effectivement, j'allais devoir être d'une vigilance extrême si je voulais porter le fardeau. Mais en étais-je capable ? Je pensai à son aïeule brûlée vive et cela m'épouvanta un peu. Bien sûr, elle avait dû être considérée comme sorcière, avec sa plante miraculeuse, et jetée au bûcher. Mais aujourd'hui qu'adviendrait-il de moi ? Je ne serais pas brûlé vif, c'est certain, mais je serais probablement suspecté d'usurpation d'identité, de falsification de documents, d'exercice illégal de la médecine, de trafic de drogue et que sais-je encore ? Sans parler bien sûr de la perte sans cesse renouvelée des proches qui s'éteignent tour à tour, alors que soi-même on demeure immuable à travers les âges.

— Alors, jeune homme, que décidez-vous ? Acceptez-vous ce merveilleux cadeau… empoisonné ?

Je levai les yeux, totalement indécis, prêt à tout refuser en bloc, mais je songeai en même temps que je n'avais rien à perdre : pas de femme, pas d'enfants, pas d'amis, pas de situation. Cette existence faite de solitude et d'errance perpétuelle ne changerait finalement pas beaucoup ma vie actuelle. Et rester discret était ma spécialité depuis toujours…

J'acceptai le cadeau empoisonné. Il hocha la tête, satisfait.

— Encore un mot, ajouta-t-il. Puisque vous acceptez mon modeste présent, il est encore une chose que vous devez savoir. N'oubliez jamais que tout réside dans la précision du dosage. Une infusion unique, telle que je vous l'ai préparée, permet une guérison totale et une remise sur pied durable pour les mois à venir. L'absorption régulière, disons… une fois l'an, offre une santé de fer et une longévité tout à fait honorable. Enfin, son utilisation à plus haute dose offre une indestructibilité totale et surtout une longévité hors norme, celle dont je suis l'exemple vivant. Mais attention, je ne connais pas les limites à respecter. Donc je vous le dis, soyez extrêmement prudent dans vos choix. Usez mais n'abusez jamais…

****

III

Dans le train qui me ramenait vers mon humble deux-pièces, je tentai de mettre à profit ces longues heures d'oisiveté ferroviaire pour tenter de saisir mon nouveau dilemme : ou bien je parvenais à gérer adroitement cette drôle de plante et ma vie allait connaitre un éclat inattendu, ou bien je ne maîtrisais rien du tout et ma vie allait devenir un cauchemar. C'était clair, simple et concis et il n'y avait pas d'autre alternative.

Durant ma dernière heure de trajet, après une cogitation épuisante, je parvins néanmoins à me définir une ligne de conduite à peu près sensée : j'allais suivre les conseils du sage Cyprien et n'allais pas tenter de sauver l'humanité, c'était impossible et dangereux. Par contre, ma décision était prise, j'allais tenter de trouver une solution pour l'utiliser discrètement et arrondir mes fins de mois. Point final. Je sais, vous pensez que je n'avais aucune grandeur d'âme et que j'étais très terre-à-terre, mais j'objecterai que ma vie était d'une telle médiocrité que m'offrir un brin de luxe en soulageant quelques souffrances était une décision on ne peut plus équitable. Et sage.

Mais la question récurrente était : comment procéder ? Car il était évident que si je proposais ouvertement des bols de potion curatrice à l'entour, la chose finirait par se savoir et que, passée ma petite heure de gloire, la situation aurait vite fait de se retourner contre moi. Il me fallait donc trouver le moyen de faire absorber le breuvage à mes futurs "patients" sans que ceux-ci s'en aperçussent. C'est là que je bloquais.

J'imaginais de réduire les feuilles en poudre et de les glisser discrètement dans une quelconque boisson (ou nourriture) que je leur offrirais, mais c'était stupide. Sous quel motif allaient-ils me payer puisque je les aurais soignés à leur insu ?

Je pouvais aussi faire croire que je détenais un nouveau médicament révolutionnaire mais c'était encore plus stupide, car ils voudraient tous savoir où et comment s'en procurer. Je pouvais encore inventer qu'il s'agissait d'une substance secrète mise au point par la NASA pour ses astronautes et que je n'en possédais qu'un échantillonnage très limité, mais là aussi je risquais de graves ennuis. En outre, soyons sérieux, qui allait croire Justin Planchard ? J'inspirais tout sauf le sérieux ! Ma démarche en

canard et mon manque d'assurance suffiraient à me trahir dès la première seconde.

J'échafaudai donc des plans et des hypothèses tous plus imbéciles les uns que les autres, élucubrations délirantes que je n'oserai même pas vous relater ici. Finalement, lorsque je posai le pied sur le quai de la gare, je n'avais pas avancé d'un iota dans ma quête d'une solution plausible. J'étais découragé.

—

Lorsque le lendemain j'entrai dans le bureau, il se passa quelque chose que je ne compris pas sur l'instant. Il se fit un silence inhabituel, des yeux se levèrent vers moi et je n'eus pas droit aux habituels : "Tiens, voilà l'alpiniste", "Alors c'était comment l'Himalaya ?", "T'es pas tombé dans une crevasse ?", "Il paraît que t'as fait peur au Yéti ?" et autres traits d'esprit du même acabit…

Je posai ma veste et m'assis à ma place sans un mot. Je vis que Mademoiselle Jeanne m'observait du coin de l'œil. Ce n'était pas dans ses habitudes, puisqu'en général elle m'ignorait totalement (sauf besoins du service). En me regardant plus tard dans le grand miroir des toilettes, je pris presque mon reflet pour celui d'un autre. Bien sûr j'avais toujours le même visage ingrat, mais je me tenais plus droit, les épaules dégagées, le regard franc, et surtout je rayonnais d'une énergie inhabituelle. Je compris alors la raison de ce brusque changement d'atmosphère dans le bureau. Je n'étais plus le même…

À partir de ce jour, l'ensemble de mes collègues me laissa travailler dans une paix royale. Même Monsieur Dugout, le chef comptable, se mit à me parler différemment. Bien sûr il était toujours aussi exigeant et pointilleux, mais il y avait maintenant une pointe de respect dans ses directives. Il n'aboyait plus, il parlait. Quant à Mademoiselle Jeanne…

Mademoiselle Jeanne était en fait une collègue très particulière qui me terrifiait et m'attirait tout à la fois. Austère, sévère et distante sont des adjectifs bien faibles en comparaison de ce qu'elle inspirait réellement. Revêche serait peut-être plus proche de la réalité. Ses lèvres pincées ne laissaient jamais filtrer le moindre sourire et lorsque son regard vous transperçait vous aviez envie de vous fondre dans le décor. Elle n'avait pas d'âge. Toujours vêtue de noir, elle ne se parait jamais d'aucune fantaisie, depuis ses horribles souliers à talon plat jusqu'à l'horrible chignon rabougri

qui chapeautait le tout. Seule concession à sa supposée féminité, une minuscule croix argentée tentait en vain d'enjoliver un cou sec et décharné. Son appendice nasal supportait bravement une paire de lunettes complètement démodée dont tous les collègues se plaisaient à chuchoter qu'elle l'avait probablement récupérée aux Puces. Bref, ma pauvre collègue n'inspirait pas le romantisme, loin de là, elle me terrorisait même, mais très curieusement je me sentais en sécurité auprès d'elle. Bien que différents, nous étions deux êtres à part, aussi peu à l'aise l'un que l'autre dans le monde qui nous entourait. C'est du moins ce que je me plaisais à imaginer…

Bref, l'ambiance était au beau fixe, mais cela ne résolvait pas pour autant le problème qui m'obsédait en permanence. Plus je réfléchissais, moins je trouvais.

La seule chose intéressante qui me vint à l'esprit provenait d'un manuel d'illusionnisme que j'avais lu des années plus tôt. En effet, à l'époque où j'espérais encore pouvoir apprivoiser Mademoiselle Jeanne, j'avais décidé d'apprendre des tours de passe-passe afin de l'étonner et de briller à ses yeux. Malheureusement, c'était sans compter avec ma maladresse coutumière qui m'empêcha toute manipulation efficace. Devant mon miroir affligé, les cartes à jouer tombaient par terre et les foulards ne voulaient pas sortir de mes manches. Rien ne marchait comme prévu, si bien que j'abandonnai le projet, comme tout le reste. Néanmoins j'en avais retenu l'un des principes essentiels : tandis qu'une main escamote l'objet, le regard du spectateur doit être attiré vers l'autre main. En un mot, toujours détourner l'attention vers un leurre, vers un détail secondaire.

C'était exactement cela : boire la potion devait sembler un détail de moindre importance et faire croire que l'essentiel était ailleurs. Oui, mais où ?

—

Au bout d'une semaine, alors que je gravissais d'un pas alerte les trois étages vétustes (mais bien cirés) qui conduisaient à mon lugubre deux-pièces, je croisai sur le palier Madame Imbert, ma voisine qui, selon un rituel bien huilé, s'apprêtait à appeler ses chats qui traînassaient dans les étages. Je la saluai poliment et m'apprêtai à refermer ma porte lorsqu'elle se précipita pour me demander conseil. En réalité elle n'avait aucun conseil à

me demander, c'était, je le savais, un simple prétexte pour faire un brin de causette.

Mme Imbert était une vieille dame assez replète, blondasse et très maquillée, qui s'ennuyait horriblement entre ses chats et sa télévision. Son mari, un certain Roland si ma mémoire est bonne, avait quitté le domicile conjugal des années auparavant, lassé des félins qui faisaient la loi chez lui. Toujours est-il que, périodiquement, c'est moi qui servais de déversoir à son flot de paroles jamais épanché. En temps normal un tel rôle ne me dérangeait pas trop, vu que je n'avais rien d'autre à faire de mes soirées, mais aujourd'hui je ne me sentais pas d'humeur, trop préoccupé par mon problème. J'avais besoin de réfléchir dans le calme et la solitude.

Elle attaqua donc son interrogatoire par des banalités du style :

— Hé bien Monsieur Justin, vous avez l'air en pleine forme ! Ces vacances vous ont réussi on dirait, non ?

Ce à quoi je répondis par un grognement qui n'engageait à rien, surtout pas à la conversation. Puis elle poursuivit par des considérations d'ordre météorologique qui n'intéressaient personne et enfin elle bifurqua vers son sujet de prédilection :

— Et puis vous savez, mon dos me fait encore souffrir, j'ai beau prendre des calmants, ça ne va pas mieux. Je ne sais plus quoi faire.

Je ne l'écoutais déjà plus, hochant la tête dans le vide, perdu vers d'autres pensées, lorsque je m'aperçus qu'elle me secouait vigoureusement le bras :

— Mais vous n'en connaissez pas un, vous ?

Je sursautai presque.

— Quoi ? Si je ne connais pas un quoi ?

— Mais je vous l'ai dit : un rebouteux, un guérisseur, enfin quelqu'un qui soigne avec ses mains, quoi !

Je clignai des yeux, surpris par sa drôle de question.

— Non, Madame Imbert, articulai-je en réprimant une grosse envie de rire, je suis désolé, je ne connais pas de guérisseur. Je suis vraiment désolé.

Je formulais encore deux ou trois politesses de circonstance et parvins à m'éclipser sans trop la froisser. Sitôt à l'intérieur, je poussai le verrou et me jetai tout habillé sur le lit, tentant de faire le vide. La plante, que j'avais mise en pot selon les instructions très précises de Cyprien, trônait royalement au milieu de la pièce. Elle semblait me narguer.

Une heure durant, je laissai mes pensées vagabonder et mon regard se noyer dans les craquelures du plafond défraichi, les lambeaux du papier

décollés et les moutons grisonnants qui se coursaient sur les lames de parquet. Pour la première fois, je réalisai que mon logis était vraiment d'une tristesse accablante et qu'un peu de gaité ne serait pas superflue. Les vitres étaient grises de pollution, la porte du placard ne fermait même plus et la petite table de camping qui me servait de bureau était d'une vétusté affligeante. Un vieux téléviseur noir et blanc, que je n'allumais pratiquement jamais, était posé à même le sol, couvert de poussière. Bref, un décorateur serait probablement tombé en dépression devant tant de mauvais goût accumulé.

En temps normal ce décor miséreux ne m'affectait pas outre mesure, mais maintenant que j'entrevoyais la possibilité de m'en sortir, je sentais un besoin inconnu naître en moi. Il fallait vraiment que je trouve le moyen de monnayer les bienfaits de ma plante sans m'attirer la colère divine. Cette jolie tige feuillue était le seul élément gracieux dans cet environnement désolant. Et elle me narguait toujours…

Soudain, une idée me vint : si la plante était mon problème, peut-être était-elle aussi la solution ?

Aussitôt je me levai d'un bond et, oublieux des recommandations de Cyprien, je me précipitai dans la cuisine pour me faire chauffer de l'eau. Que risquai-je après tout ? Une santé encore meilleure ? Un peu d'éternité supplémentaire ?

Je détachai une feuille avec un soin infini et, non sans une certaine émotion, je préparai ma toute première tisane… Je me sentais devenir mage !

Après l'avoir bue goulûment, je m'allongeai à nouveau sur l'infâme paillasse qui me servait de lit et j'attendis. Mais rien ne se produisit. Finalement, lassé d'attendre en vain, je finis par m'endormir paisiblement.

Une heure plus tard, je fus réveillé en sursaut par je ne sais quelle sensation étrange. C'était comme si un rouage inconnu se mettait à vibrer. À ma grande surprise, une association d'idées prenait doucement forme. Je tentai d'en saisir le fil mais il semblait vouloir m'échapper dès que je mettais un mot dessus. J'étais comme le pêcheur qui tente de ramener le poisson sur la berge sans casser sa ligne.

Illusionnisme... Détourner l'attention… Imbert… Mal de dos… Guérisseur… Détourner l'attention… Guérisseur… Je sens l'idée, elle est là, il ne faut pas qu'elle m'échappe !

Soudain je me levai d'un bon. Ca y est, je la tenais ! Oui, je tenais enfin la solution géniale ! Complètement surexcité, je me mis à tourner en rond et à parler tout seul comme un illuminé. Oui, j'étais illuminé, mais dans le bon sens du terme cette fois. Je détenais la lumière !

Je sortis comme un fou et allai tambouriner à la porte de ma voisine de palier.

— C'est Justin, Madame Imbert, c'est Justin ! Ouvrez-moi vite.

Je perçus un bruit de pas, puis le cliquetis d'un verrou qu'on ouvre, et un œil à moitié endormi qui apparut dans l'entrebâillement.

— Madame Imbert, laissez-moi entrer une minute, je crois que j'ai une solution pour vous.

Ahurie elle m'ouvrit sa porte et me céda le passage. C'était la première fois que j'entrais chez elle. Apparemment son logis était plus spacieux et en tout cas plus richement meublé que le mien (ce qui n'était pas un exploit). De lourdes tentures, une moquette épaisse, des meubles bien cirés et de félines figurines un peu partout. C'était une bonbonnière pour chats. Comment pouvait-on être mal en point dans un tel cocon tout de rose tapissé ? Elle réajusta son épaisse robe de chambre (rose, bien sûr) et me fit signe de prendre un fauteuil tandis qu'elle-même s'affalait sur une banquette constellée de petits poils blancs. Par une porte entrouverte, un téléviseur émettait faiblement les bribes d'un dialogue énamouré. Je la dérangeais probablement dans ses habitudes mais je n'en eus cure. Je joignis les mains et, prenant une profonde inspiration, je me penchai vers elle de l'air le plus convaincant possible :

— Madame Imbert, je suis navré de vous déranger à une heure aussi tardive mais il faut que je vous parle. Voilà… Tout à l'heure quand vous m'avez demandé si je connaissais un guérisseur, je vous ai dit non. Or j'ai réfléchi depuis, et, suis-je bête, il se trouve que j'en connais un. Un excellent qui vous guérira à coup sûr, croyez-moi.

Je vis son œil s'allumer d'un intérêt nouveau.

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite ? gémit-elle.

— Excusez-moi, j'étais tellement surpris par votre question que je n'ai pas eu la présence d'esprit de…

— Alors qui est-ce ? me coupa-t-elle avec impatience.

Maintenant, il allait falloir que je joue finement, ce qui était loin d'être dans mes cordes.

— Qui est-ce ? Hé bien… Madame Imbert, voyez-vous, il se trouve que… que… que j'ai moi-même des dons de guérisseur et…

— Vous ?

Je la vis bondir comme si elle s'était assise sur l'un de ses matous. Outre la surprise, son expression reflétait la plus parfaite incrédulité et la suspicion la plus totale. Bref, elle n'en croyait pas un mot. Je ne fus pas tout à fait surpris de sa réaction, je n'avais jamais su inspirer confiance à qui que ce soit.

— Madame Imbert, je comprends que cela puisse vous paraitre surprenant, insistai-je, mais j'ai réellement des dons, croyez-moi. De toute façon, vous n'avez rien à perdre en essayant. Si ça marche, c'est tant mieux, et si ça ne marche pas, hé bien, nous resterons bons voisins, c'est tout.

Elle me jaugea un instant et me demanda avec méfiance :

— Mais vous faites quoi au juste ? Des manipulations ? De la magie noire ? Vous êtes rebouteux ? Vous allez me tordre la colonne vertébrale et invoquer les esprits ?

— Non, non, rien de tout cela, dis-je en me forçant à rire bien haut, je suis seulement… heu… magnétiseur… Oui, c'est cela, magnétiseur, c'est-à-dire que je pose mes mains sur la partie à soigner et mes ondes bénéfiques font le reste. Il n'y a rien de dangereux, soyez tranquille.

Voyant encore une certaine réticence, je m'empressai d'ajouter :

— Je vous le répète, c'est sans danger, le seul et unique risque que vous encourez, c'est que ça ne marche pas, c'est tout.

Je me gardais bien de lui parler de la potion parce que je sentais que là, elle n'était pas tout à fait prête. Je ne devais pas précipiter les choses. Elle se pencha en avant et me demanda avec un reste de méfiance dans la voix :

— Et pourquoi n'en avez-vous jamais parlé avant ?

— Pourquoi je n'en ai jamais parlé avant ? Hé bien, parce que… parce que… parce que… je n'aime pas beaucoup en parler, voilà tout. Le plus souvent on se moque de moi et…

Et je terminai par un argument décisif :

— Et en plus c'est une pratique qui me fatigue énormément. Je donne beaucoup de mon énergie, vous savez, et à chaque fois il me faut une bonne journée pour m'en remettre. Finalement, je ne réserve mes dons qu'aux gens que j'aime bien et si je vous le propose, Madame Imbert, c'est parce que j'ai vraiment envie de vous soulager. Maintenant c'est vous qui voyez, si vous refusez, moi ça ne m'enlève rien, au contraire.

Je la laissai méditer ma dernière tirade sans rien ajouter. Je compris qu'elle était à point lorsqu'elle me demanda pour finir :

— Et vous prenez combien ?

Je m'esclaffai :

— Mais voyons, Madame Imbert, pour vous ça sera gratuit, on ne va pas parler d'argent entre amis !

Et pour finir je me levai et, me dirigeant vers la porte je conclus :

— Nous sommes vendredi. Hé bien si vous êtes d'accord, on se revoit demain samedi à cette même heure. Vous pourrez patienter jusque là ? En attendant, je vous souhaite une bonne nuit.

À peine ma porte close, je plongeai sur mon lit en jubilant. J'avais presque réussi ! Mais la partie n'était pas encore tout à fait gagnée : il allait falloir que je prépare ma séance du lendemain afin d'être le plus crédible possible.

—

N'éprouvant nul besoin de dormir, à la fois par l'excitation de l'entreprise mais aussi grâce au coup de fouet nouveau que m'avait donné la plante, je passai la nuit à répéter les gestes qui feraient de moi un honorable magnétiseur. Je m'exerçai en promenant mes mains sur mon traversin, quoiqu'un édredon eût été plus fidèle à la configuration géométrique de cette bonne Madame Imbert.

Ensuite, je préparai le fameux discours qui la convaincrait d'avaler gentiment sa potion. Il serait en effet désastreux que ma future patiente se méfie et qu'elle refuse tout en bloc. De ces quelques mots dépendaient donc la réussite de l'opération, et, j'en étais affreusement conscient, de toutes les opérations à venir.

En revanche, si je réussissais pleinement, ma charmante voisine deviendrait non seulement ma première patiente mais également ma meilleure ambassadrice. Je l'imaginais déjà : "Chère amie, allez-y vous pouvez me faire confiance, il m'a débarrassé de mes douleurs en un rien de temps. Ha ça, ce n'est pas un charlatan, vous pouvez me croire".

En attendant je n'en étais pas là et je devais absolument réussir ma séance fatidique si je ne voulais pas être la risée de tout l'immeuble et être contraint de déménager sous les huées et les quolibets.

—

C'est avec un bon quart d'heure de retard savamment voulu que, une théière fumante à la main, je frappai délicatement à la porte de mon cobaye. Elle m'ouvrit immédiatement.

— J'ai cru que vous m'aviez oubliée, minauda-t-elle.

— Pardonnez-moi, répliquai-je mais j'ai dû me livrer à quelques exercices spirituels supplémentaires pour être au meilleur de ma forme. Voyez-vous, chère Madame, le magnétisme est un peu comme un courant électrique, la batterie doit être rechargée pour être efficace.

Elle buvait mes paroles, l'air ébahi, et moi-même je ne me reconnaissais plus dans ce discours fantaisiste. J'étais assez satisfait de moi.

— Oh, vous avez apporté du thé, s'exclama-t-elle. Ca n'était pas nécessaire j'aurais pu…

Je la coupai net :

— Ce n'est pas du thé, Madame Imbert. Laissez-moi vous expliquer. Tenez, asseyons-nous ici et écoutez-moi.

Je pris une profonde inspiration qu'elle dut prendre pour une marque de sagesse et de sérénité. En réalité je tentai de masquer le tremblement de ma voix en cet instant crucial. Je me penchai en avant, déposai délicatement le précieux récipient sur sa table basse et, les coudes sur les genoux, je me mis à débiter sans oser lever les yeux la courte récitation que j'avais inventée :

— Voyez-vous, Madame Imbert, mes ancêtres ont fait une découverte cruciale. Ils ont découvert que si le sujet est dans un état de calme, de détente et de paix intérieure, les ondes magnétiques n'ont aucun mal à se frayer un chemin jusqu'au plus profond de son organisme et à libérer toute leur efficacité. En revanche, si le sujet est tendu, nerveux, angoissé ou autre, il fait un blocage, ses pores se referment et mes ondes n'agiront pratiquement pas, ou très peu.

Ouf, j'avais servi ma première tirade sans erreur. Je poursuivis :

— Mes ancêtres m'ont donc transmis une recette éprouvée, à base de plante relaxantes telles que la Valériane, la Passiflore et d'autres herbes très rares comme l'Eschscholzia *C*alifornica ou encore d'autres dont je n'ai pas le droit de révéler le nom. Rassurez-vous, rien de méchant dans tout cela, rien d'illégal ni de dangereux, ce ne sont que des ingrédients qu'on trouve librement en pharmacie. Simplement ma formule est aussi secrète qu'ancestrale et mon grand-père m'a fait jurer sur son lit de mort de ne jamais la révéler à quiconque, sauf à mon successeur bien entendu.

Là je la sentis impressionnée. Mon plan semblait fonctionner à merveille. En lui faisant croire que la magnétisation était le moteur de sa guérison et que la potion n'était qu'un petit additif, j'avais réussi à inverser l'ordre des choses et à appliquer le grand principe de l'illusionnisme : détourner l'attention du spectateur de ce qui est important vers ce qui ne l'est pas.

Je ne lui laissai pas le temps de flairer la supercherie et, désignant la théière posée sur sa tablette, je conclus :

— Donc, si vous le voulez bien, je vous invite à déguster une tasse de ma petite infusion avant qu'elle ne refroidisse et nous pourrons passer ensuite aux choses sérieuses. Qu'en dites-vous ?

Elle me regarda avec une lueur étrange dans les yeux et murmura d'une voix à peine audible :

— Je ne crois pas que j'aie envie de boire d'infusion. Vous comprenez, si je prends trop de liquide le soir, je dois me lever toute la nuit pour faire pipi, et ça je n'y tiens pas. Ne pouvons-nous pas commencer sans rien boire ?

Quoi ? J'étais effondré ! Tous mes plans venaient de s'écrouler pour une simple histoire de pipi ! Abasourdi, je m'accrochai à mes arguments et poursuivis néanmoins ma récitation, mais sur un ton bien moins ferme que je ne l'aurais souhaité :

— Per… permettez-moi, chère madame, d'insister sur un point… heu… L'infusion et la séance de magnétisme sont indissociables, ils s'épaulent l'un l'autre pour… pour accéder à la guérison absolue. "La potion est l'éclaireur qui ouvre généreusement la voie du fluide jusqu'à la moindre particule de votre corps".

Cette formule m'avait coûté une bonne heure de cogitation et je m'en serais voulu de ne l'avoir pas placée. Elle allait produire son petit effet, j'en étais sûr. Madame Imbert sembla effectivement ébranlée, elle me sourit timidement et me répondit :

— Non, pas d'infusion. Juste un peu de magnétisme, je suis sûre que cela sera suffisant pour…

— Mais, explosai-je, vous ne comprenez donc pas que ça ne sert à rien ? Vous ne voulez donc pas être guérie ? Buvez cette tisane, elle ne peut que vous aider !

Elle ne répondit rien mais garda les yeux rivés au sol en secouant négativement la tête. Cette vieille bourrique était plus têtue qu'un âne. Tous mes projets s'effondraient. Comment le vieil homme dans la forêt avait-il pu me convaincre en si peu de mots, alors que mon discours à moi, si

soigneusement préparé, n'aboutissait à rien ? Ma propre impuissance à me faire entendre me révoltait. Même avec de l'or entre les mains, Justin Planchard resterait donc cet incapable notoire, inapte à convaincre qui que ce soit ? Je serrai les poings tout en sentant une colère inconnue monter en moi.

— Buvez, lui lançai-je ! Buvez !

Mais au lieu de ça elle se leva avec difficulté et fit un mouvement du menton vers la porte. Quoi ? Elle osait me congédier ? Hors de moi, je bondis tel un ressort et m'écriai :

— Mais pourquoi m'avoir fait venir ? Pourquoi m'avoir dérangé pour rien ? C'est comme si vous appeliez le médecin et que vous refusiez de l'écouter ! Vous vous rendez compte ?

— Sauf, marmonna-t-elle, sauf que vous n'êtes pas médecin ! Vous en êtes bien loin mon pauvre Justin. D'ailleurs, on se demande bien ce que vous êtes !

Là c'en était trop. J'étais encore une fois rabaissé, humilié, insulté ! En une fraction de seconde je sentis la colère me submerger et, avant même de réaliser la portée de mon geste, je lui lançai une formidable gifle qui claqua étrangement dans le silence feutré de sa bonbonnière. Elle en perdit l'équilibre et partit s'affaler lourdement sur son tapis, presqu'au ralenti. Je restai immobile, la contemplant se vautrer sur le sol en se tenant la joue à deux mains. Était-ce moi qui l'avais giflée de la sorte ? Je ne me reconnaissais plus. La potion avait visiblement décuplé mes forces, me conférant une hardiesse que je n'avais jamais imaginée. Mais ce n'était pas le moment de m'analyser, il y avait urgence. Je me précipitai en avant et, saisissant ma théière d'un geste rapide, je m'assis carrément sur son ventre rebondi, lui bloquant les bras et l'abdomen de tout mon faible poids. De mon autre main je lui soulevai la nuque et approchai la potion de ses lèvres. C'est là que je vis avec stupéfaction son œil enflé et sa joue bleuie. Mais je n'allais pas m'arrêter pour si peu !

Je pressai le bec de terre cuite contre ses lèvres, mais elle se débattait de plus belle, agitant la tête en tous sens. Je tentai désespérément plusieurs manœuvres, un peu de liquide coula sur son menton, mais c'était sans solution. En outre, elle risquait de casser mon récipient, ce qui aurait été désastreux. J'eus alors une idée : je lui pinçai fortement les narines, l'obligeant ainsi à ouvrir la bouche pour aspirer une goulée d'air. J'en profitai pour lui verser une bonne rasade de liquide au fond du gosier. Elle

avala de travers, s'étrangla, mais je recommençai l'opération trois fois. Un peu de potion fut déversée sur sa robe de chambre, mais j'étais certain qu'elle en avait avalé une bonne dose. Cela devrait faire l'affaire.

Retrouvant alors un soulagement soudain je me levai et, m'excusant gauchement, je l'enjambai et me dirigeai vers la sortie. Mais, la main sur la poignée de la porte, je réalisai soudain que j'avais oublié l'essentiel : je n'avais pas effectué le simulacre de magnétisme ! Quel imbécile ! Je revins donc sur mes pas et je la vis se recroqueviller en se protégeant peureusement le visage. Sans un mot, je la retournai tel un sac, et appliquai mes mains n'importe où sur son dos, pressé d'en finir. Elle gémissait sourdement mais ne réagit pas. Au bout d'une minute de cette grotesque comédie, je me levai et sortis pour de bon. En refermant la porte il me sembla entendre entre deux sanglots les mots "plainte" et "police" mais je n'en fus pas certain. Je franchis le palier en deux enjambées et m'effondrai tout habillé sur mon lit, baigné de sueur et tremblant de la tête aux pieds.

—

Je passai la plus mauvaise nuit de ma vie. Mais qu'avais-je fait ? Comment en étais-je arrivé là ? Mon accès de folie me surprenait d'autant plus que cela ne me ressemblait absolument pas.

Ce que j'ignorais alors est que j'avais eu la réaction typique des faibles. Car leur gentillesse apparente n'est pas due à une quelconque bonté d'âme, non, leur gentillesse n'est due qu'à leur lâcheté naturelle. Ils ont peur de s'opposer et de devoir lutter. Et lorsque sous le coup d'une émotion trop forte les remparts de leur couardise s'effondrent, une agressivité démesurée devient alors leur seul et unique mode de communication.

En attendant, des questions sans réponse tournaient inlassablement dans ma tête et tout ce que je voyais était que mes chances de succès étaient désormais réduites à néant. Même si la plante soulageait quelque peu ses rhumatismes, Madame Imbert ne me pardonnerait jamais de l'avoir ainsi agressée et ruinerait ma réputation. Je ne pensais pas qu'elle porterait plainte, bien sûr, mais elle raconterait sa mésaventure dans tout le quartier et je n'aurais plus qu'à me sauver le plus loin possible. Jamais je ne parviendrai à guérir qui que ce soit, j'étais trop nul. Je décidai de me débarrasser de cette maudite plante dès le lendemain matin. Cyprien avait raison, c'était un cadeau empoisonné…

Les heures passèrent avec une lenteur exaspérante tandis que je me tournais et me retournais sur mon lit sans même avoir ouvert les draps.

Je dus m'endormir d'épuisement dans les premières heures de l'aube car je me mis à rêver que je marchais dans la montagne. Dans le lointain, des bûcherons travaillaient et j'entendais leurs cognées abattre des arbres. L'écho démultipliait leurs coups. Soudain je réalisai que ce n'étaient pas leurs cognées que j'entendais, mais des coups réellement frappés… à ma porte.

D'un bond je me levai et, sans même demander qui était là, j'ouvris le battant dans un état d'abrutissement total. Deux jeunes types en baskets et veste de cuir me saluèrent sèchement et l'un d'eux, qui avait une bonne tête de plus que moi, me tendit une carte barrée d'une ligne tricolore. Devant mon air ahuri, il me précisa :

— Nous sommes la Police, monsieur, et nous aurions des questions à vous poser.

Je m'attendais à tout sauf à ça. Je sentis mes genoux se dérober sous moi et je dus me tenir au chambranle pour ne pas flancher. Cette vieille folle avait donc porté plainte !

— Votre voisine Madame Imbert a téléphoné au commissariat ce matin en vue de déposer une plainte. Vous savez de quoi nous parlons ?

Je n'eus aucun mal à prendre l'air stupide, c'était déjà fait, et, clignant des yeux comme si je ne comprenais rien, je secouai négativement la tête, incapable d'émettre un son.

— Vous ne voyez pas de quoi nous parlons ? Hé bien nous allons vous rafraichir la mémoire, cher monsieur, et ensuite vous nous suivrez au poste. Francis, ajouta-t-il à l'adresse de son collègue, appelle la victime, c'est juste en face.

Je crus que j'allais m'évanouir. Je regardai l'autre jeune type appuyer énergiquement sur la sonnette, puis la porte s'ouvrir. Les épaules du flic me masquaient le visage de ma voisine, mais j'imaginai que les dégâts devaient être impressionnants.

— Madame Imbert, lui demanda le dénommé Francis, vous nous confirmez bien que c'est ce monsieur qui vous a agressée hier au soir ?

Je l'entendis murmurer un faible oui, mais le jeune flic lui demanda alors :

— Madame Imbert, serez-vous en mesure de nous montrer des traces de coups, afin d'étayer votre plainte ?

— Des traces, s'écria-t-elle en désignant son visage ? Mais ne voyez-vous donc pas dans quel état je suis ? Que vous faut-il de plus ?

Le flic soupira et ne répondit rien, mais lorsqu'il mit légèrement de profil pour s'adresser à son collègue, je pus voir enfin les traits de ma voisine : non seulement son visage était rigoureusement intact mais sa peau avait un éclat de jeunesse que je ne lui connaissais pas. Je tombai des nues.

— Regardez mon œil, monsieur l'inspecteur, et ma joue toute bleue, regardez !!!

Le policier perdit toute patience et se mit à la sermonner vivement :

— Madame, vous venez de nous faire déplacer un dimanche matin pour strictement rien ! Si vous insistez, c'est vous qui allez être auditionnée. Je vous recommande de vous faire soigner. Sauf votre respect, un psychiatre vous sera beaucoup plus utile que la Police !

Puis il se tourna vers moi et soupira :

— Désolé de vous avoir importuné Monsieur.

Et ils dévalèrent l'escalier sans autre formalité. Je levai les yeux vers ma voisine et son regard croisa le mien. Je pus y lire un mélange d'incrédulité et de désespoir. Elle ne comprenait pas comment ces deux inspecteurs avaient pu la rabrouer alors que, selon elle, elle portait encore les preuves des violences que je lui avais infligées. Elle me jeta un regard d'épouvante et claqua sa porte précipitamment.

Quant à moi j'étais soudain sur un petit nuage. Je me sentis tout à coup tellement détendu que je me rendormis comme une masse jusqu'à midi.

—

Et vers midi, ce furent encore de légers coups frappés à ma porte qui me tirèrent de mes rêves. En me sortant du lit, je me demandai pourquoi l'ensemble des autres occupants de l'immeuble possédaient tous des sonnettes sauf moi. C'était encore un mystère à la "Justin Planchard" à élucider. Bref, je m'avançai prudemment jusqu'à la porte, craignant de tomber encore une fois nez à nez avec la maréchaussée. La vieille aurait-elle trouvée d'autres preuves à mon encontre ? Le témoignage de son chat était-il recevable ? Bien sûr je plaisantais, mais en réalité je n'en menais pas large.

Entrouvrant l'huis au minimum et prêt à le refermer à la moindre menace, j'aperçus le visage radieux de ma voisine.

— Monsieur Justin, je voudrais vous remercier. Bien sûr vous n'avez pas été très… galant à mon égard, mais il faut dire que je n'ai pas été très coopérative non plus. Ah Monsieur Justin, c'est merveilleux, je n'ai plus la moindre douleur, je me sens revivre ! Vous êtes un magicien, Monsieur Justin. Comme vous avez eu raison d'insister ! Une bonne fessée, voilà ce que je méritais et vous avez bien fait de me la donner !

Je remarquai non sans satisfaction que je n'étais plus Justin mais "Monsieur" Justin. Et une heure plus tard, c'est dans sa bonbonnière que nous poursuivîmes cette conversation, une tasse de café et des viennoiseries à la main. Bien sûr elle voulut comprendre, elle voulut tout savoir sur la potion et sur mes dons de guérisseur, mais je demeurai énigmatique.

— Je ne suis pas un savant, Madame Imbert, je ne suis que le modeste bénéficiaire d'un don ancestral et je ne saurais vous expliquer le pourquoi du comment. Comme je vous l'ai dit, ma concoction a ouvert la voie à mes ondes magnétiques et cela a fonctionné. Si vous n'aviez pas bu mon breuvage, mon magnétisme n'aurait été efficace qu'à dix pour cent, et encore !

— Mais, me questionna-t-elle encore, mes blessures au visage, mon œil au beurre noir, comment est-ce possible ? Vous ne m'avez pas magnétisé la face que je sache, je l'aurais vu !

Question facile dont j'avais la réponse toute prête :

— En fait, chère Madame, lorsque je magnétise, je ne me limite pas à une zone précise mais je sollicite toute l'enveloppe vitale de mon patient. Si vous préférez, je me suis adressé à votre globalité.

Là je racontais vraiment n'importe quoi mais je vis qu'elle me regardait bouche bée. La mayonnaise prenait.

— Vous voulez dire que vous avez aussi soigné tout le reste d'un coup ? Mes maux de tête ? Ma dent qui bouge ? Ma vue qui baisse ?

D'un geste théâtral je lui tendis une revue qui trainait là et lui demandai de la lire, sans lunettes bien entendu. Elle déchiffra quelques mots sans même plisser les yeux et en fut émerveillée.

— Je peux lire sans lunettes, gloussa-t-elle, je peux lire sans lunettes. Quel magicien vous êtes !

Les louanges durèrent encore un bon quart d'heure, durant lequel je m'efforçai de faire le modeste et le blasé. Mais c'était dur, car c'était la première fois de ma vie qu'on m'adressait le moindre compliment. Enfin,

après avoir tourné autour du pot, elle arriva au sujet qui me tenait le plus à cœur :

— Si cela ne vous ennuie pas, Monsieur Justin, je vais parler de vous à mes amies. Les pauvres, elles sont si mal en point ! Vous leur prendriez combien pour ce genre de séance ?

Bingo ! Mais là je n'en savais rien du tout. D'un côté j'étais bien décidé à en profiter un maximum, mais d'un autre côté j'avais des scrupules à me faire payer pour un don qui ne m'avait pas coûté le moindre effort. A-t-on le droit de revendre un cadeau ?

— Voyons, Madame Imbert, à votre avis ? Combien auriez-vous donné, vous-même, pour une telle guérison ?

— Mais, ma fortune, Monsieur Justin, toute ma fortune ! Vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait ? Vous m'avez rendu ma jeunesse…

C'est là que je réalisai ce que je pouvais apporter aux autres. C'est vrai, je leur donnais la santé, je leur rendais leur vingt ans ! Et cela n'avait pas de prix. Je pouvais donc me permettre de frapper fort, jamais je ne les volerai et ils m'en seraient éternellement reconnaissants.

— Que pensez-vous, suggérai-je, d'une centaine d'euros ? Cela vous parait-il inconvenable ?

— Quoi ? s'écria-t-elle, mais ce n'est pas assez voyons ! Vous rendez-vous compte que ce n'est même pas le tarif de certains spécialistes (dont les résultats sont parfois plus que douteux). Non, il faut exiger plus, vous le devez ! Mille euros, dix mille euros, c'est au moins ce que vous valez.

Finalement, après négociations, nous nous mîmes d'accord sur cinq cents euros qui me parurent un bon compromis. Je jubilais.

— Mais, crus-je indispensable d'ajouter, n'en parlez pas à trop de monde car mes batteries s'épuisent vite, vous savez. Parlez-en à vos trois meilleures amies et c'est tout pour l'instant. Nous verrons par la suite.

Ce fut sur ces paroles précautionneuses que nous nous quittâmes, toute trace de fâcherie étant désormais oubliée.

****

IV

Mon logement étant, comme on sait, d'un mauvais goût indescriptible, je mis à profit mes quelques soirées encore disponibles pour tout remettre en état. Madame Imbert me donna un sérieux coup de main, heureuse de montrer qu'elle n'avait plus mal au dos ni ailleurs. C'était sa façon à elle de s'acquitter de sa guérison.

Je pris une demi-journée de congé pour courir les brocantes et acquérir à moindre prix le mobilier seyant à mes nouvelles attributions. Je me sentais transfiguré.

En quelques heures, et grâce à notre infatigabilité nouvelle, nous bouleversâmes tout le décor : un petit bureau tout en boiseries (dont j'aurais été incapable de déterminer l'époque), une superbe bibliothèque massive, d'impressionnantes revues médicales, un magnifique tapis d'Orient pour masquer la vétusté du parquet, une vieille gravure représentant un "écorché" grandeur nature, une carte du ciel, deux jolies chaises, assez confortables mais pas trop, mon imposant fauteuil de praticien et enfin, accessoire le plus important, la table où s'allongerait le patient. Nous optâmes pour une jolie banquette rustique, raisonnablement rigide afin de ne pas favoriser l'assoupissement du sujet…

Mon petit vestibule fut lui-même mis à contribution et, par l'adjonction d'une petite chaise moulée, de trois gravures et de quelques périodiques, il fut promptement métamorphosé en une véritable salle d'attente.

Enfin, cerise sur le gâteau, je me fis poser une élégante plaque cuivrée portant la mention "Justin Planchard, magnétiseur" et, juste au dessous, un rectangle de plastique noir invitant tout bonnement à entrer sans frapper.

Mes faibles économies prirent une très grosse claque en l'espace de quelques heures, mais mes notions de comptabilité me laissaient pressentir qu'il ne s'agissait pas d'une dépense mais d'un investissement. Je savais que, sauf imprévu, j'allais très vite récupérer ma mise.

Et le grand jour arriva…

—

Ou plutôt le grand soir aurais-je dû dire, puisque, étant toujours salarié à temps complet, j'avais prévu de n'exercer qu'après mes heures de bureau.

Donc ma première patiente se présenta à l'heure pile, et c'est dans un état second que je la fis asseoir face à moi. Je ne sais pas lequel de nous deux était le plus intimidé, mais tout ce dont je me souviens, c'est que j'étais littéralement mort de trac. Je transpirais abondamment et c'est en tremblant comme une feuille que je servis ma première potion rétribuée. Je faillis tout verser à côté mais fort heureusement la pauvre femme étant elle-même tellement anxieuse d'être soignée qu'elle ne prêta guère attention à mon état fébrile. En outre, je n'eus pas à la convaincre de boire son infusion, la bonne Madame Imbert l'ayant dûment chapitrée à ce sujet. Je me souviens seulement qu'elle parlait sans relâche d'une douleur à l'épaule qui la gênait en toutes circonstances, si bien que la phase de "magnétisation" se déroula sans heurt, dans une sorte de brouillard comateux où je remplis mécaniquement mon rôle, tel un mime bien huilé.

Lorsqu'elle fut sortie, je jetai ma veste, dénouai ma cravate et m'effondrai sur la banquette, totalement vidé mais heureux de contempler enfin mes cinq premiers billets…

Pour la deuxième patiente, que je reçus dès le lendemain soir, mon état de panique s'était quelque peu dissipé. Je tremblais déjà moins et les mots venaient de façon plus aisée, moins récitée.

Quant à la troisième patiente, mon univers s'écroula de nouveau au moment où elle m'annonça qu'elle venait pour un cancer très avancé. Je me sentis soudain écrasé par une responsabilité énorme. Et elle me regardait avec des yeux tellement suppliants que je compris avec effarement que j'étais son dernier espoir sur cette Terre. La peur de décevoir cette pauvre femme me coupait tous mes moyens. Et tandis qu'elle me décrivait son calvaire, je hochais stupidement la tête, incapable de trouver le moindre mot de réconfort. Mais la voyant boire avidement sa potion salvatrice, le courage me revint peu à peu, je repris quelque espoir et je lui murmurai en m'efforçant d'y croire :

— Madame, je ne suis pas un magicien, mais je vais faire de mon mieux pour vous tirer de ce mauvais pas. Croyez-moi vraiment…

Car, si j'étais assez confiant en les vertus de mon herbe, puisque j'en avais déjà vu quelques bienfaits, j'avais quand même au fond de moi un résidu de doute : la potion faisait-elle effet dans tous les cas ? Cyprien ne m'avait-il rien caché ? Qu'en était-il des maladies graves ?

Le simulacre de magnétisme terminé, j'eus ensuite un scrupule énorme à prendre la poignée de billets qu'elle me tendait. Mais je réalisai que je si je

les repoussais, ce refus aurait signifié que je doutais de ma propre capacité à la guérir. Je pris donc l'argent, l'air aussi sûr de moi que possible, me promettant intérieurement de les lui restituer en cas d'échec. Pour finir, je la priai instamment de m'informer de ses prochains résultats d'analyses. Non seulement parce que je souhaitais sincèrement que son état s'améliore, mais aussi parce que j'étais conscient que c'était par la guérison de cette femme que je connaitrais l'étendue réelle de mon pouvoir.

En attendant ce résultat crucial, tout s'amplifia très vite et je me mis à exercer mes talents avec davantage de fluidité, ma timidité s'estompant au fur et à mesure de façon encourageante. Chaque soir et chaque week-end Madame Imbert me trouvait de nouveaux cas, ce qui me permettait de progresser et d'affiner ma mise en scène. Elle recevait les coups de téléphone, notait les rendez-vous et triait mon courrier. Je lui proposai bien évidemment de lui offrir une part de mes gains, mais elle refusa en jurant "qu'elle me devait bien ça". Je n'insistai pas, de crainte de la vexer.

—

Je découvris très rapidement que ce que j'appelais la "pause-potion" n'était pas une perte de temps, bien au contraire, mais l'occasion pour le sujet de s'épancher et de me parler de l'ensemble de ses bobos. Cela m'était parfaitement inutile, bien sûr, mais cet instant décisif dont il ne mesurait pas la portée, lui donnait l'illusion réconfortante que je l'écoutais simplement pour mieux le soigner. Je prenais des notes sur des fiches cartonnées chipées au bureau, que je m'empressais ensuite de classer soigneusement afin de suivre l'évolution de mes résultats.

Très bizarrement, les malades me prenaient pour une sorte de confesseur à qui on devait tout dire pour une meilleure rémission. Et je dois avouer que j'en ai entendu, des confessions de toutes sortes tandis que je promenais mes paumes sur un dos douloureux ou un ventre gonflé ! C’est un peu comme s’ils associaient leurs maux présents à leurs erreurs passées et qu’ils recherchaient l'absolution pour mieux purifier leur chair. Je suis certain que si je leur avais dit : "En sortant d’ici vous réciterez deux Ave et trois Pater", beaucoup auraient obtempéré sans discuter.

Ensuite, selon les cas, je leur demandais de s'allonger sur la banquette ou bien de rester debout. S'il s'agissait de personnes âgées ou de gens au physique peu avenant, je les priais de garder leurs vêtements, prétextant que mon magnétisme passait parfaitement à travers le tissu. Par contre, s'il

s'agissait d'une jolie femme, j'avoue que je succombais parfois à la tentation de la voir en petite tenue. Oh, rien de bien indécent, je vous rassure, mais je trouvais dommage de ne pas en profiter dans les limites du raisonnable…

En fait, j'accomplissais un travail de rêve, je n'avais aucun effort à fournir. Le recrutement reposant essentiellement sur le bouche-à-oreille, le patient atterrissait tout seul sur ma banquette, confiant et plein d'espoir.

Enfin, choses très importantes, j'appris rapidement à toujours émettre deux recommandations auprès de mes patients. D'une part je les incitais à ne jamais abandonner leurs traitements médicaux en cours, car je n'avais pas le droit de leur faire prendre ce risque (ni à moi d'ailleurs). Ensuite, je leur demandais de toujours me tenir informé de l'évolution des choses, soit par un coup de téléphone à mon "secrétariat" soit par un petit mot glissé dans ma boite aux lettres. Non seulement parce que j'avais besoin de vérifier l'efficacité réelle de ma potion, mais aussi parce que j'étais heureux de savoir les gens guéris.

Quant à ma plante, elle se portait à merveille. Au commencement je me faisais du souci pour sa longévité, craignant de trop vite la déplumer et d'en dilapider les vertus. Mais je m'aperçus très vite qu'une quantité infime suffisait pour obtenir d'excellents résultats. À ce rythme, je pouvais tenir des mois, voire des années, avant d'en épuiser les précieuses ressources !

—

Pour me récompenser d'un tel succès, je m'octroyai de temps à autre une petite dose de tisane magique. Je ne saurais dire si une telle fréquence était bien raisonnable (Cyprien étant resté vague à ce sujet) mais j'estimais que je n'avais pas le droit de tomber malade et que la meilleure façon d'assumer mes guérisons était de commencer par me préserver moi-même.

C'est d'ailleurs à cette époque que, débordé de toutes parts, je commençai à me demander si je ne devrais pas me consacrer à mon "art" à temps complet. Je m'en ouvris à ma voisine qui, bien évidemment, m'approuva totalement. Quitter mon emploi ne m'affectait absolument pas, car j'avoue que je n'avais plus du tout la tête aux chiffres ni aux colonnes comptables et que je commettais erreur sur erreur. La seule chose qui m'ennuyait vraiment était la perspective de ne plus voir Mademoiselle Jeanne. Il allait falloir que je réfléchisse sérieusement à la question.

C'est donc avec une grande indécision que je me rendis le lundi suivant à mon bureau, incertain quant à la conduite à tenir. Présenter ma démission

sans tarder, ou attendre encore un peu ? J'avoue que je n'avais jamais démissionné de ma vie et que j'ignorais tout des règles en la matière. Je me demandais si je ne devais pas tout d'abord consulter Mademoiselle Jeanne : elle était de bon conseil en toute chose, surtout les réglementations, et en outre cela me permettrait de l'avertir discrètement de ma décision. Peut-être serait-elle désolée de mon choix et me supplierait-elle de ne pas partir ? Je rêvai d'adieux déchirants et de retrouvailles passionnées… Mais le destin me devança et m'imposa brutalement son propre choix.

Tout d'abord, lorsque je franchis le seuil de notre espace de travail, avec un bon retard de quinze minutes sur l'horaire du matin, je remarquai tout de suite l'absence de ma collègue favorite. Sa chaise était déserte, son écran éteint et son porte-manteau désespérément vide. Dépité, je cherchai un signe alentour afin d'en comprendre la raison, mais je n'en eus guère le loisir car dès qu'il m'aperçut, Monsieur Dugout ouvrit toute grande sa porte et m'interpela sans ménagement. Mon imperméable encore sur le dos, je m'introduisis dans son petit espace vitré qui sentait déjà la sueur et le renfermé. Comment faisait-il pour marquer ainsi son territoire dès potron-minet ? À peine fus-je entré qu'il claqua sa porte en signe de désapprobation et m'attaqua sans préambule, complètement hors de lui :

— Monsieur Planchard, vociféra-t-il en tapant du poing sur son bureau, je suis extrêmement mécontent de votre attitude. Non seulement vous êtes en retard presque tous les matins, mais en plus vos travaux comptables sont truffés de… de conneries !!! Oui, j'ai bien dit, de conneries ! Tenez, regardez un peu ça…

Et il me jeta presque à la figure une pile de feuillets dont je n'avais que faire. Il énuméra des chiffres, des numéros et des libellés comptables qui dans sa bouche écumante devenaient autant d'injures. Et il continua de longues minutes à aboyer en me brandissant ses crocs bavants sous le nez. Je crois que s'il avait pu légalement me mordre, il l'aurait fait sans aucune hésitation. Visiblement cet homme était un hypertendu et la seule question qui me vint à l'esprit fut de savoir si ma potion pourrait lui être d'un quelconque secours. Je décidai que cela aurait valu la peine d'essayer, mais pas dans de telles conditions. Peut-être dans une autre vie…

— Vous m'écoutez ou pas ? hurla-t-il.

Mais comme je ne réagis pas, perdu dans mes rêveries médicinales, je vis ses yeux s'agrandir, incrédules, et sa mâchoire entrouverte se figer. Il m'observa dans un silence de mort et finit par lâcher d'une voix étranglée :

— Mais c'est pas vrai ! Il se marre… Je l'engueule et il se marre ! Mais il est complètement con ! Il se marre ! Il se fout de ma gueule !

Et comme je peinais effectivement à masquer le fou rire qui commençait à me gagner, il s'écria :

— Je vais te couper l'envie de rire, Ducon ! Je te licencie ! Tu m'entends ? Licencié ! Viré !

Ce disant il se mit à frapper du poing sur la cloison en écumant de plus belle, complètement hors de lui. À travers la vitre, j'aperçus les regards inquiets qui pointaient vers nous et même quelques curieux des services voisins qui s'agglutinaient timidement dans le couloir. Sa crise devait s'entendre depuis la rue. Je le laissai tressauter quelques instants puis, jugeant que l'infarctus était imminent, c'est de mon ton le plus calme que je l'interrompis.

— Monsieur Dugout…

— Quoi ? hurla-t-il. Quoi encore ?

— C'est vrai ? Vous me licenciez ?

Et devant ses hochements de tête hystériques je sentis un tel bonheur m'envahir que je lui aurais baisé les pieds. Alors, pour la première fois de ma vie je jetai bas des années de servitude et de soumission, je bombai le torse, je brisai les barrières qui m'avaient si longtemps jugulé et c'est le plus délicatement du monde que je lui susurrai :

— Mon bon Monsieur Dugout, puisque nous en sommes aux trivialités et que je ne fais plus partie de votre honorable personnel, laissez moi vous faire une confidence : je vous conchie…

Et c'est dans un éclat de rire formidable que je quittai son bureau, car cette expression, qui semblait condenser deux grossièretés pour le prix d'une, m'avait toujours beaucoup amusé. Je fis le tour des locaux, saluant mes collègues atterrés, la main levée comme le toréador qui salue l'arène après avoir trucidé l'animal furieux.

Pour la première fois de ma vie, j'avais osé me libérer au mépris des règles et des convenances. Je me sentais soulagé. J'étais heureux…

—

Lorsque je revins au bercail en fin de matinée, Mme Imbert éclata de rire au récit de mon final triomphant. Pour fêter l'évènement, je décidai de lui offrir le restaurant le soir même. Elle accepta volontiers, estimant qu'elle n'aurait pas trop de son après-midi pour se rendre présentable et digne de

m'accompagner. Nous en rimes beaucoup mais au bout de quelques minutes, une ombre de tristesse dut me trahir car elle me demanda :

— Vous pensez à la collègue absente, hein ?

— Oui, répondis-je dans un soupir, en dix ans je ne l'ai pas vu manquer une seule fois et aujourd'hui, comme par hasard, je n'ai même pas pu lui faire mes adieux. Remarquez, ça n'aurait rien changé et même si je trouvais le moyen de la recontacter, elle n'accepterait jamais de me revoir, c'est certain. Déjà qu'elle m'ignorait en temps normal !

— Ca, mon ami, vous n'en savez rien du tout. Les femmes cachent bien leur jeu, vous savez. Et puis le fait de ne plus se voir au boulot va peut-être assouplir les choses…

— Vous êtes gentille de me remonter le moral, Madame Imbert, mais je sais ce que je dis. Je suis gauche avec les femmes, timide, gaffeur et de mauvaise compagnie. Je ne les intéresse pas et ne les fais pas rire, sauf à mon détriment bien sûr… Et en plus, je ne parle pas de mon côté rase-motte et de ma tignasse hirsute. C'est vrai, peut-être que ça sera différent maintenant que j'ai de l'argent, mais ça sera quand même dur…

Elle sembla désapprouver mon allusion à la vénalité féminine mais elle ne releva pas, peut-être consciente d'un fond de vérité dans mon propos. Elle enchaîna :

— Justin, vous permettez que je vous appelle Justin, n'est-ce-pas ? Nous allons procéder par ordre. Tout d'abord nous allons tenter de savoir pourquoi elle s'est absentée ce matin. Vous pouvez me donner son nom ?

— Son nom ? Attendez, je ne me souviens plus très bien, tout le monde l'appelait toujours par son prénom… Alors vous comprenez…

Non, Madame Imbert ne comprenait pas. Comment pouvait-on travailler dix ans auprès d'une collègue sans même connaitre son nom ? Je crois que plus rien ne la surprenait de ma part mais elle leva les yeux au ciel et insista :

— Voyons, Justin, faites un effort. Concentrez-vous. À votre avis, pourquoi l'appeliez-vous par son prénom ? Son nom était compliqué à prononcer ? Il était ridicule ?

Un vague remous émergea du plus profond de mes neurones.

— Non, mais je crois me souvenir qu'elle ne l'aimait pas parce que ça lui rappelait un prénom masculin. Elle disait que ça ne lui allait pas.

— Quel prénom, Justin ? Pierre, Paul, Jacques, François, Jules ? On ne va quand même pas tous les faire ?

— Non ! Oui, ça y'est ! François ! Non, attendez… Lefrançois ! Oui, c'est ça, ça me revient, Lefrançois !

Madame Imbert s'épongea mentalement le front :

— Ouf, nous y sommes parvenus ! Et le numéro téléphone de l'entreprise où vous avez travaillé jusqu'à ce jour, ajouta-t-elle, vous le connaissez au moins ?

Je lui récitai fièrement le numéro de mon employeur et fus très surpris en la voyant se saisir de son appareil le composer sans hésiter. D'une voix assurée que je ne lui connaissais pas, elle échangea quelques mots avec je ne sais qui et, après avoir été promenée dans deux ou trois services différents, elle reposa le récepteur et m'annonça :

— Voilà ! Elle est malade !

Et devant mon air ébahi, elle me précisa :

— Vous savez, mon bon ami, avant d'être une grosse bonne femme qui passe son temps devant la télé et qui parle à ses chats, j'ai été jeune et j'ai travaillé. Vous ne vous en doutez pas, mais j'ai été secrétaire de direction et j'étais une experte du téléphone, croyez-moi !... Voyez-vous, Justin, les retraités n'ont pas toujours été retraités et je dirais même que certains d'entre eux ont fait des carrières brillantes. Dans la vie, il ne faut jamais se fier aux apparences.

Et toc, je me prenais une leçon de morale en pleine face. Consciente de mon désarroi, elle se mit à rire pour atténuer la sévérité de sa remarque et poursuivit :

— Bon, je n'ose pas vous demander si vous savez où elle habite ?

Je n'avais pas bien sûr son adresse exacte, mais, l'ayant entendu discuter avec d'autres collègues, je connaissais miraculeusement le nom de sa rue. Et mon subconscient l'avait encore plus miraculeusement mémorisé. Madame Imbert se plongea aussitôt dans son annuaire et, quelques secondes plus tard, elle écrivait l'adresse complète et le numéro de téléphone de Jeanne Lefrançois sur son bloc-notes.

— Maintenant, annonça-t-elle, nous allons jouer les Sherlock Holmes. Je ne sais pas sur qui je vais tomber, mais dans le doute il est préférable que ce soit moi qui appelle. Par téléphone, on se méfie d'une voix d'homme, rarement d'une voix de femme.

Je ne la contredis pas sur ce point, car il aurait été hors de question que ce soit moi qui appelle. Elle composa donc ce nouveau numéro et, tandis qu'elle regardait dans le vague, je devinai à son mutisme que la sonnerie

retentissait dans le vide. Peut-être ma collègue dormait-elle ? Ou bien était-elle absente ? Madame Imbert raccrocha juste avant que le répondeur ne se déclenche et opta pour une nouvelle tactique :

— Bon, je vais appeler les voisins. Je dirai que je suis une tante éloignée ou quelque chose de ce style et on verra bien.

De plus en plus ébahi, je la regardai agir, découvrant effectivement une femme de tête que je ne connaissais pas sous cet angle. Elle avait raison, les réflexes professionnels ne mouraient pas tout à fait et les retraités ne l'avaient pas toujours été. Je la vis donc composer des numéros, dialoguer, s'excuser, raccrocher, recommencer, et ce n'est qu'au huitième appel que je compris que quelque chose n'allait pas. Elle reposa le récepteur en soupirant et m'annonça :

— Elle est à l'hôpital. Pas loin d'ici. C'est sa voisine de palier qui a appelé le SAMU…

— Quoi ?

J'en fus atterré. Devant ma mine défaite, elle décréta :

— Le mieux est d'aller la voir. Maintenant. J'espère que vous n'avez pas peur des hôpitaux ?

— Mais, balbutiai-je complètement paniqué, comment allons nous faire ? Pour qui allons-nous nous faire passer ?

— Pas "nous", "vous" ! Pour qui allez-vous "vous" faire passer ? Mais pour vous-même, Justin, pour vous-même ! Vous êtes un simple collègue de travail qui vient prendre des nouvelles d'une autre collègue. Rien de plus naturel. Vous êtes quand même capable de faire ça, non ?

—

J'insistai pour que mon alliée m'accompagne au moins jusqu'à la réception de l'hôpital. Je pensais que la présence d'une vieille dame à mes côtés atténuerait la méfiance des infirmières. Cela la fit sourire, bien sûr, mais elle daigna me chaperonner jusqu'à l'ascenseur des visiteurs. Et de là, il fallut bien que je me lance tout seul comme un grand ! Persuadé que Mademoiselle Jeanne allait ameuter la sécurité et me faire jeter dehors, j'étais mort de peur et de honte anticipées.

Lorsque je poussai timidement la porte de la chambre 126 que nous avait indiquée la réceptionniste, je ne vis tout d'abord qu'une femme inconnue dans l'unique lit de la pièce. Pensant m'être trompé de chambre, je

m'apprêtais à rebrousser chemin lorsqu'elle tourna la tête vers moi. Et, là, je la reconnus sans vraiment la reconnaitre.

Bien sûr, je ne l'avais jamais vue sans ses lunettes et ses longs cheveux épars sur un oreiller. Au bureau, elle était toujours rigoureuse, ornée d'austères bésicles et d'un chignon très strict, éléments disgracieux dont l'absence l'adoucissait considérablement. Mais il n'y avait pas que cela, son expression un peu figée et son regard étrange me laissaient une impression très désagréable. Fidèle à ma sauvagerie congénitale je me dandinai d'un pied sur l'autre, incapable d'émettre le moindre son, et c'est elle qui finalement rompit la glace.

— Ah, mon pauvre Planchard, vous êtes venu. C'est gentil mais j'aurais préféré que vous ne me voyiez pas dans cet état…

J'étais sidéré : son élocution était pâteuse comme si une partie de sa bouche était bloquée, et son œil gauche se fermait par intermittence. La situation m'échappait et je ne savais absolument pas quoi dire. Devant mon mutisme idiot, c'est elle qui m'éclaira :

— AVC… Il parait qu'un caillot a bouché un vaisseau, et voilà le résultat.

Et, tournant la tête vers la fenêtre pour que je ne la voie pas, elle se mit à sangloter doucement. Je restai de longues minutes sans réagir, apitoyé devant cette femme que j'avais connue dure et inflexible et qui se révélait soudainement d'une fragilité déconcertante.

— Justin, je suis à moitié paralysée, reprit-elle en reniflant. Le côté gauche. C'est moins pénible, bien sûr, puisque je suis droitière, mais…

Mais je ne l'écoutais plus : elle m'avait appelé Justin ! C'était la première fois en dix ans qu'elle m'appelait par mon prénom. J'étais transporté de joie. Soudain décontracté et débarrassé de tout complexe, j'avisai le premier siège près de son lit et m'y installai sans même lui demander l'autorisation. Les coudes sur les genoux, je l'écoutai ainsi parler pendant plus d'une heure, d'un débit haché, parfois incompréhensible et entrecoupé de sanglots. Mais j'étais heureux, égoïstement heureux. Je voulus lui prendre la main, la main malade bien sûr, mais je n'osai pas. Et lorsqu'elle s'endormit épuisée de tant d'efforts et de paroles, je restai encore une heure à la regarder sans bouger. Finalement, ce fut l'infirmière qui me poussa gentiment dehors…

—

Ce fut une étrange soirée que celle que je passai en compagnie de mon amie Imbert. Face à ma détresse, ce fut elle qui annula le restaurant que je

lui avais promis, m’assurant que parler de mon avenir était à ses yeux bien plus important qu’un bon repas. D’ailleurs, devant mon embarras elle m’affirma que ce n’était que partie remise et qu’elle notait ce "resto" dans la liste des tâches à accomplir. À la place, elle ouvrit une bonne bouteille de vin et prépara de petits sandwichs qu'elle servit dans son salon.

— Pas de sortie ce soir, déclara-t-elle, mais réunion de travail ! Nous avons beaucoup de questions à mettre au point.

Joignant le geste à la parole, elle se saisit de son bloc-notes et réajusta ses lunettes. Je regardai bouche-bée la vieille secrétaire de direction qui ressuscitait, retrouvant ses anciens réflexes d'organisation et d'efficacité.

Maintenant que j'étais disponible à temps complet, la gestion de mon activité se devait d'être plus rigoureuse. J'étais soudainement loin du temps où je ne recevais qu'un ou deux patients par soirée, et un peu plus le samedi. Désormais, magnétiser était mon nouveau métier.

Le seul problème qui nous opposa plus ou moins était que nous n'avions pas du tout la même vision des choses. Alors que je savais pertinemment que seule la potion guérissait, et rien d'autre, elle s'imaginait au contraire (et conformément à ce que je faisais croire) que mon magnétisme était l'unique moteur de mes guérisons et que le breuvage n'était qu'un plus. Ce à quoi je m'étais laissé aller à protester avec véhémence.

— C'est incroyable, s'était-elle exclamée en riant, on dirait la potion magique d'Astérix le Gaulois !

J'avais répondu par un immense éclat de rire forcé, jurant intérieurement de ne plus trop insister sur la question.

Ensuite nous abordâmes des sujets qui me dépassaient complètement mais qu'elle se chargerait, m'assura-t-elle, de prendre en main. Elle me parla de "société", de "statuts", de "déclarations", mais devant mon air embarrassé elle évoqua à point nommé un vieil ami juriste qui ferait toutes les démarches nécessaires à ma place. Ouf !

Ces points résolus, nous nous penchâmes alors sur le sujet qui me tenait le plus à cœur et, pour une fois, c'est moi qui lançai le débat.

— Comme vous l'avez suggéré, j'aimerais beaucoup soigner Mademoiselle Jeanne mais je ne sais pas du tout comment m'y prendre. C'est impossible de…

— Vous voulez dire en plein hôpital ? me coupa-t-elle. Effectivement, je ne vous vois pas effectuer une séance de magnétisme devant les infirmières qui vont et viennent sans crier gare.

Et moi je me voyais encore moins lui faire boire la potion, songeai-je en aparté, mais je préférai ne pas remettre le sujet sur le tapis. Au lieu de cela, je répondis :

— Bien sûr, mais l'autre difficulté sera de convaincre Mademoiselle Jeanne de se laisser faire. Elle ne me croira jamais, elle me connait trop. Vous savez, au bureau je passais pour l'abruti de service. Et si maintenant je lui annonce mes supers pouvoirs, elle va me rire au nez.

— Vous le croyez vraiment ?

— Oui, c'est couru d'avance et en outre je connais suffisamment ma collègue pour savoir que c'est une femme de chiffres, et non de lettres. Elle est d'un matérialisme absolu et ne croit absolument pas en ce genre de choses. Elle est cartésienne à en dégoûter Descartes lui-même !

Mme Imbert réfléchit quelques instants et me proposa :

— Et si vous la magnétisiez discrètement pendant son sommeil ? C'est réalisable non ? Regardez mon cas, vous m'avez seulement magnétisée quelques secondes et ça a fonctionné. Qu'en dites-vous ?

L'idée n'était pas mauvaise en soi mais, encore une fois, Mme Imbert négligeait l'importance de l'infusion. Elle l'éradiquait, même.

— Oui mais, avançai-je timidement, et la potion ?

Elle me regarda en fronçant les sourcils et soupira :

— Mais dans son cas, la potion est-elle vraiment importante ? Ne peut-on pas s'en passer pour une fois ?

— Justement non, m'écriai-je, bien au contraire ! Son cas est tellement délicat que l'infusion est primordiale ! Je ne dis pas que, dans certains cas très bénins elle soit vraiment indispensable, non, mais il faut bien comprendre que plus la maladie est grave et plus elle est nécessaire. Et ici il n'y a rien d'autre à faire : potion puis magnétisme, c'est la règle.

Mon amie me regarda encore plus fixement et secoua la tête en soupirant.

— Je me demande bien ce que peut contenir cette potion magique ! Ce doit être fabuleux !

— Oh non, mentis-je, rien de bien fabuleux, rien que des plantes usuelles. Mais tout est dans le dosage. Vous savez, c'est comme en cuisine, ce sont les proportions qui font tout !

Et je sus en cet instant que je venais de trouver là la réponse à toutes les questions embarrassantes : j'allais me documenter sur l'ensemble des plantes relaxantes qui existent dans le commerce et mettre au point une formule compliquée sans toutefois en livrer les proportions. Là résiderait le

soi-disant secret. Ensuite j'allais effectivement concocter la tisane telle que je l'aurais prescrite, mais en y ajoutant discrètement une pincée de ma bienfaisante "Frutex Virtuosus". C'est ce qui s'appelait "noyer le poisson"… Le tout me ferait du travail supplémentaire, certes, mais je considérai que, au prix où j'étais payé, je pouvais quand même bien bosser un peu.

Nous restâmes silencieux un moment, chacun perdu dans ses pensées. Ce fut elle qui rompit le silence la première.

— Dans ce cas, il va falloir jouer serré. Le mieux sera de lui faire boire votre tisane par ruse et …

— Madame Imbert, la coupais-je, je pense que…

— Écoutez Justin, cessez donc de m'appeler madame Imbert, on dirait un petit garçon et moi ça me vieillit terriblement. Appelez-moi Rose !

Ainsi ma voisine se prénommait Rose. Je n'en fus pas surpris, étant donné la teinte sucrée de son univers.

— Hé bien, Rose, je pense finalement que la solution la plus sage serait de dire la vérité à Mademoiselle Jeanne. Je ne veux pas lui mentir. Voilà !

— C'est une prise de position qui vous honore, cher Justin, mais vous risquez de tout gâcher. Après tout, n'est-ce pas le résultat qui compte ? Sa guérison n'est-elle pas plus importante que vos scrupules ? Réfléchissez !

Elle avait raison, mais je ne pouvais me résoudre à mentir à cette femme. Quelque chose en moi m'interdisait de la piéger vulgairement. J'éprouvais une sorte de respect qui me paralysait au delà du raisonnable. Mais ma décision était prise, je ne la soignerai pas contre sa volonté. Pour couper court à toute discussion je murmurai que j'allais réfléchir, mais en mon for intérieur j'en étais déjà à me demander déjà comment j'allais présenter la chose à mon ancienne collègue.

—

C'est le lendemain matin que ma voisine reçut l'appel téléphonique tant attendu. Ma troisième patiente, celle qui était atteinte d'un cancer particulièrement avancé, lui annonça que la maladie était en nette régression. Elle avait préféré attendre, afin de ne pas colporter de fausse joie, mais maintenant aucun doute n'était permis. Ses marqueurs étaient au plus bas et l'IRM ne montrait plus aucune trace de cellules malignes. Les médecins n'y comprenaient rien et ils avaient multiplié les examens en s'arrachant les cheveux. Pour ma part, ce succès inespéré ouvrait la porte de tous les espoirs et je savais désormais que nous étions, moi et mes petites

feuilles, prêts à faire face aux cas les plus difficiles. J'avais le pouvoir de ressusciter des malades condamnés ! C'était grisant !

En tout cas, cette superbe victoire sur la maladie me confirmait bien que je devais faire le maximum pour aider Mademoiselle Jeanne. Je décidai donc de retourner la voir le jour-même.

Contrairement à mon habitude, je ne préparai aucun argumentaire, préférant pour une fois la spontanéité de l'improvisation à la sécurité d'un laïus récité. Ce fut donc dans un état d'appréhension totale que je pénétrai dans sa petite chambre privée.

Elle tourna vers moi un regard triste et fatigué. Je me fis la remarque qu'elle avait vraiment changé. Pas seulement physiquement. C'est toute sa personnalité qui avait basculé dans la défaite et le renoncement. Elle se sentait diminuée et abandonnée, c'était évident.

— Mon pauvre Justin, soupira t'elle, vous perdez beaucoup de temps à venir me voir. Vous êtes gentil.

Puis elle sembla penser à quelque chose de précis qui lui fit froncer les sourcils et ajouta :

— Mais… Mais… Comment pouvez-vous vous absenter si souvent ? Monsieur Dugout ne vous dit rien ? J'espère que vous n'épuisez pas votre stock de jours de congé pour venir me voir ?

Je me mis à sourire et lui avouai mon licenciement. Et dans la foulée, je lui racontai mon entrevue houleuse avec notre supérieur hiérarchique, ainsi que ma petite insulte finale. Je pensai qu'elle allait désapprouver mon attitude irrespectueuse, mais au lieu de ça elle émit un petit rire hésitant et me dit :

— Comme je suis heureuse de savoir que quelqu'un l'a enfin remis à sa place, ce gros porc. Comme je suis contente ! Savez-vous, Justin, qu'à une certaine époque il a même été jusqu'à me faire des avances ? Le pauvre, ricana-t-elle, il devait vraiment être en manque pour s'attaquer à une mocheté pareille !

Et comme je m'apprêtais à protester en toute galanterie, elle prit subitement l'air inquiet et me demanda :

— Mais qu'allez-vous faire maintenant ? Vous vous êtes inscrit au chômage ? Vous avez commencé à chercher du travail ? Ce n'est pas facile, vous savez.

C'est alors que je vis l'ouverture : c'était le moment où jamais de lui révéler mon nouveau métier et de lui déballer mon boniment grandeur

nature. Puisqu'elle me tendait la perche je n'avais pas besoin de la piéger comme le suggérait Rose. J'allais la convaincre honnêtement.

Je lui expliquai donc que je n'avais aucun souci à me faire pour mon avenir et lui servis un habile condensé de mon activité nouvelle : mes prétendus "dons ancestraux", les séances de "magnétisme", la potion "décontractante", le tout prudemment ponctué de : "Je sais que vous n'allez pas me croire, mais…", "Aussi invraisemblable que cela puisse paraître…", "Vous allez rire, mais…". Mais elle ne rit pas et m'écouta même avec une attention profonde. À la fin, je conclus mon laïus par un magistral :

— Et si vous en voulez la preuve, je pourrai vous présenter une amie, Madame Rose Imbert, qui m'a plus ou moins servi d'assistante durant ce dernier mois, et je pourrai aussi vous faire lire une bonne trentaine de lettres de remerciements.

Elle resta un instant à regarder le plafond dans une immobilité parfaite, et je crus même qu'elle s'était endormie lorsqu'elle prononça ces quelques mots d'une lucidité implacable :

— Justin, je vous crois, bien sûr, mais je crois aussi que vous ne me dites pas toute la vérité. Justin ? Et si vous me disiez tout ?

Je pris un air ahuri et tentai de sauver les apparences en jouant l'incompréhension la plus parfaite.

— Justin, reprit-elle, quelque chose ne colle pas dans votre récit et vous le savez bien. Si votre don est inné et si ces secrets vous ont été transmis de génération en génération, pourquoi avoir attendu si longtemps pour les mettre en œuvre ? Hein ? Pourquoi ne pas avoir commencé des années plus tôt ? Pourquoi vous être imposé un emploi de comptable, qui de toute évidence ne vous convient pas, alors que vous auriez pu vous consacrer à une tâche mille fois plus intéressante ? Et puis, j'ai bien remarqué ce changement soudain dès votre retour de vacances. Vous n'étiez plus le même, Justin, et comme par hasard c'est dans le mois qui a suivi que vous avez envoyé tout promener pour enfin vivre de vos pouvoirs. Étrange coïncidence, non ? Que s'est-il passé durant vos vacances d'été Justin ? Quelle découverte avez-vous faite ?

Là, j'étais sidéré ! Même Rose Imbert n'avait pas fait le rapprochement. Ma collègue lisait à travers moi comme dans ses bilans comptables et je n'avais même pas prévu la moindre parade à sa perspicacité. Et j'étais d'un esprit bien trop lent pour improviser une quelconque réplique sur le champ. J'étais piégé, elle avait percé mon piètre jeu de mauvais comédien. Je dus

me rendre à l'évidence que, si la plante avait amélioré ma forme physique, elle n'avait eu aucun impact sur ma vivacité intellectuelle.

Muet et découragé, je profitai de ce qu'elle tourne la tête vers la fenêtre pour me lever d'un bon et me précipiter vers la sortie. Il me sembla l'entendre m'appeler mais je l'ignorai, préférant m'enfuir à toutes jambes dans le couloir encombré de chariots.

—

Sur le chemin de la maison j'en pleurai presque de honte, mais pour une fois je sus faire preuve de fermeté et pris une décision virile et volontaire : je ne reverrai jamais Mademoiselle Jeanne ! Et toc !

Je me dis que m'accrocher à cette collègue snob et méprisante avait été une erreur et que, puisqu'elle refusait mon aide, je pouvais très bien me passer d'elle également. Elle me faisait perdre mon temps alors que mille projets m'attendaient et sollicitaient désormais toute mon attention. Elle avait raison, j'étais un guérisseur de renom, pas un petit comptable miteux. Des femmes, j'allais en avoir des tonnes si je le voulais, et autrement mieux fagotées qu'elle !

Bref, je le reconnais aujourd'hui, je fis preuve dans la défaite d'une incroyable mauvaise foi, domaine dans lequel j'excellais depuis toujours.

En m'entendant arriver sur le palier, mon aimable voisine ouvrit sa porte et m'annonça qu'elle avait encore travaillé pour moi. Elle m'avait programmé trois rendez-vous pour ce soir même : une insuffisance cardiaque, une perte auditive et un problème intestinal.

Je la remerciai et rentrai rapidement chez moi. Comme toujours, je me précipitai vers ma plante, anxieux de vérifier son évolution et sa bonne santé. Elle trônait au fond de ma cuisine, bien à l'abri des regards indiscrets. Je l'arrosais soigneusement, de plus en plus surpris de constater la vitesse avec laquelle elle se développait. Les feuilles arrachées se reformaient très vite et de nouvelles branches pointaient timidement. Je ne savais pas qu'une telle vivacité pût exister et, bien sûr il était impossible pour moi de demander conseil à qui que ce soit. En tous cas, à ce rythme je n'étais pas près de manquer de matière première. On aurait dit que le végétal, conscient de ses qualités régénératrices, s'en nourrissait d'abord lui-même avant d'en faire profiter autrui. Charité bien ordonnée commence par soi même…

Malgré ma petite contrariété de la journée, mes trois patients furent traités avec courtoisie et efficacité, comme toujours. J'avalai ensuite un

simple morceau de fromage pour tout dîner. Je venais en effet de découvrir que je pouvais maintenant sauter presque tous mes repas sans ressentir la moindre fatigue, effet probablement dû à la prise régulière de potion. Et cet effet n'était pas des moindres car il allait m'offrir un gain de temps considérable sur mon emploi du temps à venir. Repu et satisfait, je décidai de retourner voir ma voisine pour établir le programme de la journée du lendemain.

Rose me parla des nouveaux patients attendus pour le lendemain, lorsque subitement elle me demanda, l'œil soupçonneux :

— Et pour votre collègue de bureau ? Comment ça s'est passé ?

Comme je m'attendais à la question, je n'eus aucun mal à paraître dégagé en lui déclarant :

— Mademoiselle Jeanne ? Ah oui, hé bien, comme je le pensais, elle n'est pas trop d'accord avec tout ça. C'est un roc impossible à convaincre.

— Et ?

— Et quoi ?

— Et que comptez-vous faire ? Ne me dites pas, Justin, que vous renoncez à la soigner. Vous allez bien trouver une astuce ?

Faisant taire la petite pointe de regret qui me nouait sournoisement l'estomac, je pris un air totalement indifférent pour lui répondre :

— Non, je ne la forcerai pas c'est inutile. D'ailleurs j'ai suffisamment à faire avec les volontaires pour perdre mon temps à supplier les récalcitrants. Affaire classée, pfuittt !

Rose Imbert ne répondit rien, se contentant de dodeliner de la tête. Je savais ce qu'elle pensait au fond d'elle-même, mais ce qu'elle ignorait c'était la capacité de Justin Planchard à se barricader. J'étais mou et indécis dans la plupart des situations, c'est vrai, mais je savais aussi faire preuve d'un stoïcisme hors-normes dans l'acceptation de la défaite. J'aurais pu écrire des tomes entiers sur la philosophie de la résignation, de la soumission et du profil-bas. En effet, pourquoi foncer sur l'obstacle quand on peut lui tourner le dos ? Et pourquoi s'agiter quand il est beaucoup plus confortable de rester les bras croisés ?

Mon amie me souhaita le bonsoir sans rien ajouter. Cette nuit-là, sans que j'y voie la moindre raison, je dormis très mal.

****

V

Le lendemain fut des plus pénibles. En effet, n'ayant pas encore suffisamment de clients pour m'occuper une journée entière, je passai le plus clair de mon temps dans une oisiveté désespérante. Je tournai en rond, feuilletant mes revues médicales et souffrant surtout d'une forme physique extraordinaire mais totalement inutile.

Je sonnai chez ma voisine Rose pour faire un peu de conversation, mais elle s'était absentée.

Et puis, il faut l'avouer, je pensais un peu (beaucoup) à Mademoiselle Jeanne, toute seule dans son petit lit blanc et qui se morfondait face à sa semi-paralysie. Mais qu'y pouvais-je ? Ce n'était quand même pas ma faute si elle posait trop de questions indiscrètes et refusait mon aide. Qu'elle se débrouille, après tout !

Vers seize heures, j'eus l'heureuse surprise d'apercevoir Rose qui rentrait chez elle. Je l'interpelai aussitôt, mais je la sentis tellement préoccupée que je n'insistai pas et lui souhaitai le bonsoir sans lui poser de questions indiscrètes. Que s'était-il passé ? Avait-elle un ennui ?

Le lendemain matin, soucieux d'éviter une nouvelle journée d'inaction, je décidai de faire quelques emplettes pour tenter d'enjoliver mon cabinet. Lorsque je demandai à mon amie si elle voulait bien m'accompagner, elle prit son air soucieux de la veille pour me signifier qu'elle avait malheureusement un rendez-vous à honorer. Je n'insistai encore pas.

Je fis entre autres choses, l'acquisition de deux superbes coffrets boisés qui abriteraient mes fiches clients, car jusqu'à présent elles étaient jetées sans grâce dans une vulgaire chemise cartonnée. Je trouvai également quelques volumes de circonstance pour nourrir sérieusement les rayons de ma bibliothèque : "Guérir par les Plantes", "Le Magnétisme à la Portée de Tous", "Les Secrets des Druides", etc...

En fin d'après-midi, Rose revint de ses mystérieuses visites avec un air de plus en plus bizarre, et je me demandai si ses préoccupations avaient quelque chose à voir avec notre activité ou si elles étaient dues à un souci personnel. Néanmoins elle ne m'en souffla pas un mot et me complimenta même sur mes nouveaux achats.

Ensuite elle me parla de son conseiller juridique qui avait bouclé mes statuts et les avait déposés dans je ne sais quelle instance administrative. Par politesse, je pris l'air intéressé mais l'aspect paperassier de mon activité me laissait de marbre. Elle employa encore quelques termes juridiques qui m'exaspérèrent au plus haut point et je crus qu'elle allait prendre congé lorsqu'elle me demanda à brûle-pourpoint :

— Je me demandais… pourriez-vous… Enfin… Savez-vous s'il est possible de magnétiser à distance ?

Pris de court, je n'avais aucune idée sur la question et me contentai de rester évasif :

— Pour tout vous dire, je n'en sais rien… je n'ai jamais essayé… Je vais réfléchir et…

— Parce que, enchaîna-t-elle d'une traite, voyez-vous, j'ai un ami qui est dans une situation délicate et qui, de par sa position, ne peut se permettre de s'afficher en public. Cette personne a de sérieux problèmes de santé mais ne tient pas à ce que ça se sache.

— Si ce n'est que ça, répondis-je en haussant les épaules, vous pouvez compter sur ma discrétion. D'ailleurs, inutile de travailler à distance : il suffit qu'il vienne chez vous et, ni vu ni connu, je le rejoindrai ensuite.

— Non, non, s'affola-t-elle, il ne peut venir dans le quartier, ça se saurait tout de suite. Impossible !

— Ah bon, alors moi je peux peut-être aller chez lui, non ?

— Non, non, encore moins !

Je ne l'avais jamais vue dans un tel état d'agitation et commençai à me demander si tout ceci n'était pas en rapport avec ses mystérieuses visites dont elle revenait si soucieuse. Je souris intérieurement en songeant qu'elle était peut-être la vieille maîtresse d'une personnalité en vue et dont il fallait préserver l'anonymat. Un vieux ministre ? Un vieil artiste ?

— Écoutez, répondis-je à nouveau, votre histoire me semble bien compliquée mais je vais voir ce que je peux faire.

Elle m'observa en plissant les yeux et me demanda :

— Dites-moi Justin, vous m'avez bien dit que votre magnétisme ne se limitait pas uniquement à la partie malade, mais qu'il rénovait le corps dans sa globalité ? Je n'ai pas rêvé ?

— Oui, vous avez raison, ma potion… heu, pardon, mes dons s'adressent à la globalité du corps et…

— Donc, lorsque je vous envoie un patient, si je ne vous disais pas de quoi il souffre, vous pourriez le guérir tout aussi bien ?

Là, je me devais d'être prudent et ne pas me laisser embarquer dans une quelconque contradiction :

— Euh… Oui et non, répondis-je sans trop m'avancer. En fait, je peux guérir le corps dans son ensemble, mais le fait de savoir où se situe le mal me permet d'insister sur la zone incriminée. Ca n'est pas nécessaire mais c'est quand même mieux.

Ouf, avec ma réponse mi-figue mi-raisin je crois que je m'en étais vaillamment sorti. Mais elle en redemanda :

— Donc, même si le mal n'est pas vraiment localisable, vous guérissez tout aussi bien ? Par exemple, une leucémie, une allergie ou une fatigue générale, vous soignez ?

Je lui certifiai qu'elle avait raison, soulagé de l'avoir convaincue de l'étendue de mes pouvoirs sans avoir éventé le moindre lien avec la potion.

— Donc, conclut-elle, si je vous demande de soigner quelqu'un à distance sans vous préciser la nature de son mal, vous savez faire ?

Ca y'est, J'avais deviné ! Elle n'était pas la maîtresse de qui que ce soit, mais elle avait dans ses relations une célébrité atteinte d'un mal inavouable. Je comprenais dès lors son inquiétude grandissante et son souci de la faire soigner en toute discrétion. De mon côté, sachant que je ne magnétisais pas, je pouvais promettre n'importe quoi, y compris d'envoyer mes ondes bienfaisantes sur la Lune. Mais restait l'incontournable question de la potion !

— Chère amie, mentis-je effrontément, je me souviens maintenant que mon grand père était parvenu à soigner à distance, notamment un grand contagieux qu'on ne pouvait approcher et qu'on avait relégué sur une petite île. Donc c'est réalisable. Mais il reste un impératif : le patient doit boire la potion juste avant la magnétisation et il doit rester calme durant toute l'opération, c'est impératif !

— Oui, oui, je sais, soupira-t-elle, mais ça n'est pas un problème. Si vous me préparez votre mixture dans une petite bouteille, je me fais fort de la lui faire ingurgiter dans les règles.

Sa proposition tenait la route, mais en même temps, cela m'ennuyait de laisser ma potion en des mains étrangères. Qui sait ce qu'ils allaient en faire ? En revanche, je me dis que cette histoire de guérison à distance

n'était pas à négliger et qu'elle pouvait m'être utile dans certains cas, pourquoi pas ? Donc j'acceptai de tenter l'expérience.

— Oui, nous pouvons travailler de concert, à condition toutefois de bien synchroniser nos actions. En outre, inventai-je afin de donner encore plus de crédibilité à mes propos pseudo-scientifiques, j'aurai quand même besoin d'un élément personnel : un objet ayant appartenu au sujet, une photo, un vêtement, ou simplement quelques cheveux. Bref n'importe quoi qui me permette d'entrer en communication avec son enveloppe corporelle.

Elle hocha la tête, admirative de tant de professionnalisme, et me rétorqua, après mûre réflexion :

— Pas de problème, je vous apporterai quelque chose. Je ne sais pas encore quoi, pas de photo c'est certain, mais je vous apporterai quelque chose.

—

Les jours suivants s'écoulèrent avec une rapidité déconcertante. J'enchaînai les séances avec aisance et moi, Justin le timide, je n'appréhendais plus du tout de recevoir tous ces inconnus. Je m'aperçus même que c'était moi qui intimidais les gens et non l'inverse. Ils avaient tellement envie d'être guéris qu'ils ne se seraient pas permis la moindre impolitesse à mon égard. La plupart étaient réservés, dociles et déférents à l'extrême. Je crois qu'aux yeux de certains j'étais devenu un saint.

Certains s'imaginaient même que je pouvais accomplir des miracles et me sollicitaient pour des problèmes qui n'avaient rien de médicaux. Ainsi je me souviens de ce drôle d'individu qui vint me visiter un soir avec une requête bien particulière.

— Que puis-je pour vous, cher Monsieur ? lui demandai-je.

Il toussota, visiblement mal à l'aise, presque aussi coincé que je l'étais moi-même avant de devenir guérisseur. Enfin il me répondit :

— Voilà, je ne sais pas si vous pouvez quelque chose pour moi, mais il se trouve que je rédige actuellement une petite narration tout à fait remarquable mais que je suis en panne d'inspiration.

— En panne d'inspiration ? C'est intéressant, mais que puis-je faire pour vous ?

— Disons que mon génie créatif est au point mort et je pensais que, peut-être, vos ondes magnétiques pourraient le débloquer.

— Écoutez, lui répondis-je surpris, je ne sais pas si je puis stimuler vos neurones mais nous pouvons toujours essayer.

Il avait une telle tête de pigeon que je ne pouvais pas le laisser repartir sans lui avoir soustrait ses cinq cents euros de rigueur. J'aurais promis n'importe quoi pour le retenir. Et tandis qu'il sirotait béatement sa part de potion, je lui demandai :

— Et vous écrivez quoi au juste, si ça n'est pas indiscret ?

— Je suis sur une petite œuvre littéraire sans prétention qui conte les tribulations d'un magnétiseur qui n'en est pas un, et qui sert à ses patients des billevesées incroyables afin de leur soustraire quelque rétribution... J'ai déjà écrit le début (avec un vieil ermite solitaire qui est tout à fait excellent), j'ai déjà sévi sur un peu plus de quatre-vingt-dix pages, mais en ce moment je bute sur la suite à donner et je n'ai même pas envisagé la fin.

Je fus un peu ébranlé par la coïncidence avec ma propre situation mais n'en laissai rien paraître.

— Écoutez, enchaînai-je en le priant de s'allonger sur la banquette, je n'y connais rien en littérature, mais je croyais que les auteurs construisaient toujours un plan avant de se lancer dans la rédaction de leur œuvre. Je me trompe ?

— C'est fort possible, mais moi j'écris au fil de mes idées, sans plan ni trame. Comme ça, ajouta-t-il en gloussant stupidement, je découvre l'histoire au fur et à mesure que je l'écris. Je suis à la fois auteur et lecteur ! N'est-ce pas merveilleux ?

Et il s'étouffa presque de rire, satisfait de sa boutade. Ce type était cinglé mais je le laissai dire. Je lui fis donc mon simulacre de magnétisation habituel et espérai que la potion lui donnerait quelque inspiration littéraire. Après tout, elle m'avait parfois aidé dans les moments difficiles, alors pourquoi pas lui ?

Et bien qu'il n'eût aucune chance d'être publié un jour, je lui demandai, par pure politesse :

— Rappelez-moi votre nom, cher Monsieur, afin que j'achète votre livre lorsqu'il sera paru en librairie.

— Je m'appelle Gérard Denamps, mais ne vous donnez pas cette peine. Si grâce à vous mon petit chef-d'œuvre prend forme et que je suis publié, je vous en enverrai un exemplaire. Dédicacé, cela va sans dire.

Je le raccompagnai en le remerciant.

— Ca s'appellera "L'illusionniste" ! s'écria-t-il dans les escaliers en hurlant de rire, tandis que je refermai ma porte. Retenez bien : "L'illusionniste" ! Ce titre va faire du bruit !

—

J'en étais encore à méditer sur les drôles de gens que j'étais amené à côtoyer lorsque j'entendis des pas dans mon vestibule. Machinalement je jetai un coup d'œil sur ma liste des rendez-vous et vis qu'il ne s'agissait pas d'une patiente ordinaire mais d'une épouse qui avait insisté auprès de Rose pour être reçue "entre deux" au sujet de son mari que j'avais récemment soigné. Elle n'en aurait, avait-elle précisé, que pour quelques minutes.

Je la fis donc entrer. Il s'agissait d'une élégante femme d'un certain âge, la soixantaine environ, mais qui me paraissait particulièrement contrariée. Son mari était-il mal en point ?

Je lui offris un siège et, tandis que je m'asseyais, elle se pencha vers moi et, sans prévenir, m'asséna une formidable gifle qui dût s'entendre jusque chez Rose.

Aussitôt je levai le coude en l'air pour me protéger et plongeai tête la première sous mon bureau. J'attendis quelques secondes en tremblant de tous mes membres et, ne voyant pas d'autres coups pleuvoir, j'abandonnai ma posture d'enfant battu et relevai timidement la tête.

Elle était assise, droite comme un i, et me regardait fixement.

— Vous êtes content de vous ? me lança-t-elle avec hargne.

Supposant que quelque chose avait mal fonctionné chez son époux et que ses problèmes de santé s'étaient peut-être aggravés, je répondis tout en me massant la joue :

— Mais enfin… j'ignore de quoi vous parlez, chère madame. Il y a un problème ?

— Oui mon petit monsieur, il y a un problème ! Et de taille !

Et sans me laisser le temps de l'interroger davantage, elle enchaina :

— Le problème c'est que mon mari va bien ! Vous l'avez revigoré, requinqué, ressuscité. Il ne prend même plus ses antidépresseurs ni ses somnifères. Vous vous rendez compte ?

Non, je ne me rendais pas compte. De quoi se plaignait-elle ? Mais je jugeai plus prudent de la laisser poursuivre.

— Ca m'a pris des années pour arriver à le persuader de prendre ces médicamentations. Des années ! Et vous, avec votre tête de charlatan et

quelques tours de passe-passe que je ne veux même pas connaitre, vous avez tout gâché…

Un peu désorienté par tant d'incohérence, je finis quand même par lâcher :

— Mais, Madame, puisque vous reconnaissez vous-même que j'ai requinqué votre mari, où est le problème ?

— Le problème, c'est que maintenant, il m'embête !

— Il vous embête ? Comment ça ?

— Mais vous ne comprenez donc rien mon petit monsieur ! Il m'embête tous les soirs, il a retrouvé ses vingt ans et il veut remettre ça !

Je crus deviner à quoi elle faisait allusion et en fus horriblement gêné, mais je ne fis aucun commentaire.

— Vous comprenez, continua-t-elle, j'avais réussi à me débarrasser de la chose en lui faisant avaler des antidépresseurs et des somnifères. Ce sont des produits merveilleux qui, comme vous le savez, sont de puissants inhibiteurs sexuels et…

— Ah ? Je ne savais pas…

— Hé bien je vous l'apprends, mon petit monsieur ! Les antidépresseurs surtout ! Ca coupe tout ! Alors vous pensez bien que quand j'ai su ça, je l'ai harcelé des années durant pour qu'il s'y mette. Dès qu'il avait un problème, je lui racontais que c'était sa dépression, tant et si bien qu'il a fini par me croire. Quelle délivrance !

Comme elle semblait un peu calmée, je me risquai à lui demander :

— Je ne voudrais pas me montrer indiscret, chère Madame, mais pourquoi teniez-vous absolument à réduire les… ardeurs de votre époux ? Ca se passait mal ?

— Là n'est pas la question de savoir si ça se passait bien ou mal ! Ca se passait, et là est le problème !

Je comprenais de moins en moins. Elle dut s'apercevoir de mon incompréhension manifeste car elle se radoucit un peu :

— Puisqu'il faut vous mettre les points sur les i, je vais tout vous dire ! Les femmes ne sont pas faites comme les hommes. Mises à part quelques hystériques en chaleur, nous n'avons que très peu de plaisir dans les choses du sexe. Vous les hommes, vous vous en donnez à cœur joie, mais pour nous c'est le plus souvent une corvée. D'ailleurs le terme de "devoir conjugal" n'a pas été inventé pour rien et est tout à fait approprié ! Pour

nous c'est une tâche, au même titre que la vaisselle ou le ménage. Alors quand on peut s'en passer, on…

J'étais très mal placé pour émettre un avis puisque mes connaissances en matière de vie conjugale n'avaient été acquises que par ouï-dire, mais je me crus néanmoins autorisé à soulever une objection :

— Mais enfin, Madame, le plaisir existe bien, non ? Peut-être les années de mariage l'émoussent-elles sérieusement, mais j'imagine qu'avec un peu d'expérience…

Elle haussa les épaules.

— Ca n'a rien à voir. Une femme ne recherche pas le plaisir pour le plaisir, mais parce que ça lui apporte autre chose. L'acte charnel n'est qu'un passage obligé, une passerelle, vers quelque chose qu'on convoite plus intensément. Par exemple les femmes jeunes font des galipettes non par goût mais parce qu'elles désirent intensément des enfants. D'ailleurs, si vous observez bien, une fois devenues mères, ces mêmes femmes sont beaucoup moins demandeuses. D'autres recherchent simplement à équilibrer leur couple, à calfeutrer leur foyer, car elles ne voient plus en leur époux un amant potentiel mais simplement le père de leur progéniture. Donc elles acceptent la chose par diplomatie. Pour vous le sexe est une fin en soi, pour nous c'est un moyen !

— Mais, demandai-je, dans ce cas, comment expliquez-vous que certaines femmes aient des amants ? C'est qu'elles aiment quand même ça, non ?

— Mais pas du tout, mon petit monsieur ! Mises à part les hystériques que je méprise, elles prennent amant le plus souvent par ennui, par désœuvrement et par besoin de s'impliquer dans une relation. Pas une relation sexuelle, non, une relation tout court. Mais comme l'amitié entre hommes et femmes ne semble pas exister ici-bas, alors elles se plient aux exigences de la chair pour obtenir celles de l'esprit.

Elle me regarda un instant, satisfaite de sa formule, puis elle ajouta :

— Enfin il y a celles, les plus nombreuses, qui font ça par intérêt. Pour de l'argent parfois, mais aussi pour une position sociale, pour des biens matériels, pour davantage de confort, ou tout simplement pour ne pas rester seule.

J'eus envie de lui demander dans quelle catégorie elle se classait, elle, mais je n'osai pas, de crainte d'en recevoir encore une. C'est qu'elle avait la main lourde la bougresse, la joue m'en cuisait encore.

— Alors voyez-vous mon petit monsieur, lorsque comme moi on trouve la solution pour garder tous les avantages du mariage sans en subir les inconvénients, on en veut terriblement au premier imbécile venu qui flanque tout par terre.

Et elle se leva. Aussitôt, l'imbécile en question se plaqua contre le dossier de son fauteuil, prêt à parer l'attaque, mais rien ne vint. Elle referma son manteau en concluant amèrement :

— Je l'avais endormi, vous l'avez réveillé…

Puis elle s'en fut d'un pas sec vers la porte qu'elle ouvrit d'un geste brusque. Le client suivant était déjà là, qui lisait tranquillement une revue dans le vestibule. Elle le toisa et lui lança :

— Vous aussi vous venez pour une petite remise en forme ? Satire !

Puis elle ouvrit la porte palière et se précipita dans l'escalier. Je l'entendis une dernière fois vociférer :

— Tous les mêmes !

—

Décidément, c'était la journée des dingos ! Heureusement, d'autres sujets plus sérieux m'attendaient.

Ainsi, Rose arrêta la date de ma magnétisation à distance pour le jeudi suivant. La veille, elle déposa délicatement sur mon bureau une enveloppe marron contenant… quelques cheveux du sujet. Je ne l'ouvris pas, lui assurant que ce n'était pas nécessaire et que je lui faisais confiance.

Pour ce qui était de la synchronisation de nos actes, Rose suggéra fort habilement d'utiliser tout simplement le téléphone.

— Dès que je suis sur place et que la personne aura bu son breuvage, je vous appellerai depuis mon mobile. Ensuite, lorsque vous en aurez terminé avec votre envoi d'ondes, c'est vous qui m'appellerez. Qu'en dites-vous ?

Je n'en dis rien du tout pour la simple raison que son plan était parfait et d'une simplicité enfantine. Presque trop facile pour être viable. En outre, je songeai que cette idée était vraiment à creuser afin de démultiplier mes gains sans accroitre mes visites. L'idée me séduisait…

Dès que Rose quitta mon cabinet, je me saisis de l'enveloppe marron du bout des doigts et… la déposai irrespectueusement au plus profond de ma corbeille à papiers. C'est répugnant parfois, la médecine !

Le lendemain, je lui préparai une petite dose de potion et la versai dans une belle bouteille thermos toute neuve que j'avais achetée pour l'occasion.

Et lorsque vint le moment fatidique de ma première consultation distante, je répondis sagement à son appel en l'assurant que j'étais fin prêt. Je passai ensuite dix petites minutes à rêvasser devant ma fenêtre ouverte, les mains dans les poches. Ensuite je la rappelai pour lui annoncer sur un ton faussement épuisé que la magnétisation était enfin terminée.

— J'ai beaucoup lutté pour acheminer mes vibrations, j'ai ressenti la résistance de l'air et de toutes les ondes radio qui nous submergent, mais je crois que j'y suis parvenu. Merci Rose.

Elle sembla satisfaite, son ami aussi, et je raccrochai avec le sentiment d'avoir avancé d'un pas dans l'industrie qui était désormais la mienne.

Je n'étais même pas curieux de connaître le résultat de ma séance. Je savais d'avance que, si mon assistante avait bien fait avaler le contenu de ma thermos, le succès était assuré. De toute façon je me doutais bien que, dans les jours à venir, une lettre de remerciements supplémentaire viendrait s'ajouter à la collection de louanges déjà conséquente.

—

Chaque jour m'apportait son lot de malades désorientés, angoissés et qui bien souvent se sentaient délaissés par le monde médical. Moi qui n'allais que rarement chez les médecins, je fus surpris de constater l'étroitesse de leurs moyens et de leurs résultats. Avant cela, je m'imaginais très naïvement qu'un médecin était un puits de science, capable de venir à bout d'à peu près tous les maux. Bien sûr, je savais par ouï-dire que la science avait ses limites et que tout ne se guérissait pas, mais j'étais loin d'imaginer l'ampleur des limites en questions ! Sans parler, bien sûr, des erreurs fréquentes qui émaillaient nombre de diagnostics.

Je fus effaré devant tant d'échecs et de maladresses mais il aurait été mal venu de ma part de critiquer tous ces professionnels qui s'étaient échinés par tant d'années d'étude pour arriver à de si maigres résultats, alors que moi qui n'avais rien appris parvenais à des prodiges sans limites. Comment ne se décourageaient-ils pas ? La vie est parfois profondément injuste mais pour une fois je n'allais pas m'en plaindre…

—

J'eus encore d'étranges visiteurs, dont certains beaucoup moins drôles que mon petit écrivaillon. Ainsi, je me souviens d'un type d'apparence maladive, grand, très maigre, le teint extrêmement pâle et qui s'asseyant face à moi, m'annonça clairement :

— Rassurez-vous, je ne viens pas pour moi !

Je lui assurai que j'aurais été ravi de pouvoir lui venir en aide mais il avait une telle aura négative que l'atmosphère en devenait oppressante. Je n'avais qu'une envie : qu'il parte.

Mais il ne bougea pas d'un millimètre et me regarda fixement. Soudain, j'eus très peur : ce type sentait l'inspecteur à plein nez. Inspecteur de quoi, je n'en savais rien, mais il venait me contrôler, j'en étais sûr. D'une voix atone je lui demandai :

— Et puis-je connaître l'objet de votre visite ?

Il s'accouda négligemment sur le rebord de mon bureau comme s'il était au bar, et, baissant le ton, il m'annonça :

— Ma femme va bientôt venir vous consulter.

— Ah ?

J'étais soulagé. Ce n'était finalement qu'un modeste époux qui venait me parler de sa chère moitié. Mais mon soulagement fut de courte durée lorsqu'il me précisa :

— Elle va venir vous voir, mais je souhaiterais que vous ne la guérissiez pas !

— Ah ?

— Oui, vous comprenez, il y a héritage, alors plus tôt elle disparaitra, plus tôt je toucherai. Vous comprenez ?

Je ne savais plus quoi répondre. Comment allais-je me sortir de cette situation embarrassante ? Mais je n'en avais pas terminé avec mes frayeurs, car il baissa davantage le ton et me susurra :

— En fait, je souhaiterais que vous la tuiez !

— Quoi ?…

— Chut, pas si fort ! Vous avez bien un moyen d'inverser vos ondes, non ? Bien manipulées, toutes les ondes peuvent tuer, c'est bien connu, alors allez-y à fond ! Magie noire ! Laser ! Envoûtement ! Ultra-sons ! Micro-ondes ! Sortilège ! Faites ce que vous voulez, vous avez carte blanche !

— Mais… je…

— Chut, insista-t-il en me regardant droit dans les yeux, il y aura beaucoup d'argent pour vous, beaucoup d'argent !

Je ne savais plus où j'en étais. Ce type m'effrayait. Néanmoins, recouvrant mes esprits, je tentai de mettre fin à cette conversation :

— Écoutez, je vais voir ce que je peux faire mais je ne vous promets rien. Vous savez, ce n'est pas simple, je n'ai jamais fait ça. Il faudra être patient.

Enfin, le type se leva, déroulant son mètre quatre-vingt-dix d'ossements et de mauvaises ondes, et m'annonça :

— Je ne vous dois rien, puisque je n'ai pas eu recours à vos services, mais je vais vous remettre un petit acompte à valoir sur notre projet.

Je protestai vigoureusement, car je n'avais pas envie d'être lié par quoi que ce soit à cet horrible personnage, mais, coupant court à mes protestations, il mit la main à sa poche et la ressortit aussitôt.

— Tenez, voici pour vous ! Mais chut !

Et il déposa triomphalement sur mon bureau une pièce de… dix centimes.

Je le regardai, médusé. Je songeai un instant que tout ceci n'était qu'un canular et qu'une bande de joyeux lurons allaient faire irruption en brandissant une caméra cachée, mais son regard froid et déterminé me détrompa.

— Et il y en aura beaucoup d'autres comme celle-ci ! s'écria-t-il depuis la porte. Des dizaines d'autres ! Ma femme en a plein un bocal ! Alors… Abracadabra, hein ?

Je le laissai partir sans même le raccompagner. Affalé dans mon fauteuil, je m'offris une bonne lampée de la décoction qu'il avait délaissée…

****

VI

J''étais à peine remis de mes émotions que j'entendis par ma porte entrouverte quelqu'un pénétrer dans le vestibule. Je jetai un coup d'œil rapide à ma feuille de rendez-vous, mais je ne vis qu'un nom complètement illisible, griffonné à la hâte par Rose. Cela m'étonna un peu de sa part car elle prenait toujours soin de bien calligraphier chaque nom. Ce n'est que lorsque je me levai pour accueillir le nouveau venu que je compris la raison de cette illisibilité volontaire.

Bien entendu, je paniquai complètement, incapable comme toujours en sa présence d'émettre le moindre son. Mademoiselle Jeanne s'avançait vers moi, me tendant une main amicale que je saisis machinalement. Je me demandai à part moi si elle avait croisé l'autre dingue dans les escaliers, mais je remarquai surtout qu'elle ne boitait que très légèrement et qu'elle n'avait pas de canne. Son état n'était donc pas si critique mais de toute évidence elle avait besoin de moi. Je lui désignai aussitôt la chaise face à mon bureau et l'invitai, par signes, à s'asseoir. Et tandis que je prenais place de mon côté, je notai encore qu'elle ne portait plus son vilain chignon démodé et qu'elle avait remisé ses horribles lunettes. Il me sembla même distinguer un soupçon de maquillage sur ses lèvres et ses paupières. Conscient que je devais tout de même faire un effort d'élocution, je finis par articuler péniblement :

— Je… Je suis vraiment confus pour l'autre jour… Je ne sais pas ce qu'il m'a pris… Je suis vraiment désolé… Vraiment…

— Ne soyez pas désolé, répondit-elle en balayant mes excuses d'un revers de main, vous vous êtes bien rattrapé depuis.

— Rattrapé ?

— Oui, sourit-elle, je vais nettement mieux. Regardez, je parle presque normalement et je commence à réutiliser ma main gauche. Bien sûr je boitille un peu, mais ce n'est rien en comparaison de ce que j'ai enduré les premiers temps. Du moins, jusqu'à ce que vous interveniez mon cher Justin.

— Moi ? Intervenir ?

Soudain tout s'éclaira ! Le patient mystérieux que Rose m'avait fait magnétiser à distance, c'était elle ! Ah les perfides ! Je la regardai avec des

yeux ronds comme des soucoupes, incapable encore une fois de prononcer le moindre mot.

— Oui, poursuivit-elle, c'est votre amie Rose Imbert qui est venue me voir à l'hôpital, après votre départ un peu… un peu précipité. Elle m'a longuement parlé de vos dons et m'a convaincue sans peine d'essayer. C'est vrai, elle avait raison, ça ne coûtait rien de tenter l'expérience. Mais là, deux problèmes se posaient : d'une part elle n'était pas certaine que vous accepteriez de me revoir (ce que je méritais, vu mon attitude un peu trop inquisitrice) et d'autre part, même si vous aviez accepté, une telle séance était impossible en plein milieu hospitalier. Elle a donc eu l'idée de vous faire agir à distance, ce qui évitait à la fois de vous révéler mon identité et de vous faire venir à l'hôpital. Voilà, vous savez tout !

Je comprenais parfaitement le plan mis sur pied par Rose, plan diabolique mais tout à fait ingénieux. Néanmoins, tandis qu'elle me parlait, une question me taraudait : elle n'avait pas été guérie à cent pour cent. Pourquoi ? La plante avait-elle ses limites ? Avait-elle bu correctement la potion ?

— Au fait, ajoutai-je l'air de rien, comme s'il ne s'agissait que d'un détail secondaire, vous avez bien bu le petit breuvage décontractant que j'avais préparé dans une thermos ? Rose n'a pas oublié ?

— Ne craignez rien, tout a été fait selon vos directives. Je crois que votre amie se ferait couper un bras plutôt que d'omettre quoi que ce soit dans votre protocole. Elle a un total respect de vos capacités. D'ailleurs elle m'a raconté comment grâce à vous toutes ses douleurs s'étaient évanouies en l'espace de quelques heures. Et elle m'a aussi parlé de bien d'autres cas sérieux que vous avez traités de main de maître.

Ses compliments m'allaient droit au cœur, mais j'étais intérieurement désespéré de voir que pour elle les choses n'avaient pas complètement fonctionné. J'avais échoué sur la seule et unique personne que j'aurais vraiment souhaité secourir. Comment était-ce possible ? Devais-je recommencer l'opération sans perdre un instant ? Je m'apprêtais à lui suggérer un nouvel essai lorsqu'elle me coupa :

— Je vous vois soucieux, Justin, quelque chose vous tracasse ?

— Écoutez, Mademoiselle Jeanne, je…

— Ah non, me coupa-telle, pas de "Mademoiselle Jeanne" entre nous ! Appelez-moi Jeanne, je vous en prie.

— Bien. Alors, Mad… Jeanne, je ne comprends pas pourquoi je ne vous ai pas complètement guérie. Habituellement, j'obtiens des résultats bien plus satisfaisants. Vraiment, je suis mécontent de ma potio… enfin, mécontent de moi.

— Mais enfin, ne comprenez-vous donc pas que je vais beaucoup mieux ? Quand je repense à mon état d'avant votre intervention, c'est le jour et la nuit ! Franchement, je suis contente. Et les médecins, si vous aviez vu leurs têtes !

— Quoi, m'affolai-je, les médecins ! Ils s'en sont aperçus ? Mais je vais avoir des ennuis !

— Non, je ne crois pas car nous avons agi avec prudence. En fait, je me suis sentie capable de me lever normalement dès le lendemain matin mais, toujours sur les conseils de votre amie, j'ai continué à jouer la malade et à ne dévoiler mes progrès que petit à petit. Tout le monde était étonné, bien sûr, mais ils ont cru que j'avais des capacités de récupération exceptionnelles. Et finalement tout le mérite en est revenu au kiné de l'hôpital…

— Attendez, je ne comprends pas. Vous parlez de kiné et de récupération. Je ne vois pas où est le rapport. Un kiné peut vous sortir d'une hémiplégie ?

Elle eut l'air surpris mais ne me fit pas la moindre remarque, craignant sans doute de me vexer et de déclencher les réactions débiles dont je suis coutumier.

— Je vois que vous ne connaissez pas trop le sujet, avança-t-elle prudemment, mais c'est bien normal. Moi-même, avant d'en être victime, je ne savais rien sur les Accidents Vasculaires Cérébraux et leurs conséquences. Je vais donc vous expliquer les choses telles que je les ai comprises. Lors d'un AVC, un vaisseau cesse d'irriguer une légère partie du cerveau, soit parce qu'il a éclaté, soit parce qu'un caillot l'a bouché. Or les neurones non alimentés en oxygène se nécrosent très vite. Ce qui explique la paralysie de tout un côté puisque une petite partie du cerveau est morte et ne commande plus rien.

— Mais pourquoi, demandai-je, un côté seulement du corps est paralysé ?

— Tout simplement parce que l'hémisphère droit commande tout le côté gauche et l'hémisphère gauche commande tout le côté droit. Donc si l'accident a lieu, comme ce fut le cas pour moi, dans le lobe droit, c'est la partie gauche qui est paralysée.

— D'accord, je comprends le mécanisme, mais je ne comprends toujours pas de quelle façon un kiné peut intervenir. J'aurais plutôt imaginé un neurologue, voire un cardiologue, non ?

— Tout simplement parce que la nature est très bien organisée et que ce sont les neurones voisins de la zone morte qui prennent la relève. Seulement, comme ces neurones de remplacement n'ont jamais travaillé, il faut les éduquer. D'où le travail du kiné.

Là je saisissais mieux les méandres de cette maladie étrange, et du même coup je commençai à entrevoir les raisons de mon échec : ma Frutex Virtuosus ayant pour effet de régénérer les cellules du corps humain, il est évident qu'elle ne pouvait agir que sur les cellules vivantes. On ne pouvait quand même pas lui demander de ressusciter des cellules mortes ! L'échec était donc logique. En conséquence, si Jeanne avait fait des progrès très rapides, c'est tout simplement parce que la plante avait stimulé les neurones avoisinants et accéléré leur apprentissage. La plante avait fait le travail du kiné à la puissance mille !

J'étais soulagé de voir que ce n'est pas mon traitement qui avait failli, mais qu'il avait simplement pour limite la mort naturelle des choses. En revanche j'étais profondément déçu de ne plus pouvoir rien faire pour ma patiente. Je me retrouvais finalement dans la position du praticien qui constate, impuissant, les limites de sa pratique. À cette seule différence près que pour moi c'était la première fois, alors que pour lui c'était son pain quotidien.

Retrouvant toute mon assurance, je posai mes deux mains sur mon bureau et me penchai légèrement vers Jeanne afin de mieux lui servir mes conclusions "arrangées" :

— Je comprends maintenant pourquoi mon magnétisme n'a pas été efficace à cent pour cent. Je ne peux rien pour la zone de votre cerveau qui est définitivement morte. Par contre, mes ondes ont atteint le pourtour de cette zone morte, ce qui a eu pour effet de doper les neurones voisins. D'où votre récupération record !

Ma faculté à attribuer les effets de ma plante à d'hypothétiques ondes magnétiques devenait chez moi une seconde nature. Je truquais maintenant la réalité avec aisance et sans aucun scrupule.

— Mon cher Justin, vous êtes fantastique et je vous dois beaucoup.

— Vous savez, répondis-je avec une modestie non feinte, je n'y suis personnellement pour rien. J'ai reçu ce cadeau de… du Ciel et j'en fais

bénéficier autrui, c'est tout !

Pour une fois j'avais dit la vérité. Enfin, presque… Néanmoins Jeanne, qui décidément devinait tout, me darda son regard incroyablement perçant et me murmura :

— Et cette potion ? C'est quoi exactement ? Elle est donc si importante que ça ?

Très mal à l'aise, j'allais lui servir mon habituel numéro sur le rôle de la potion préparant le terrain à mes ondes bienfaisantes, lorsque je fus sauvé par le gong. Dans ma précipitation à faire asseoir ma visiteuse, j'avais oublié de fermer ma porte, oubli qui me permit d'entendre le patient suivant s'installer dans le vestibule. Je pris un air sincèrement désolé pour signifier à ma précieuse patiente que l'entretien était malheureusement terminé. Elle se leva de son fauteuil en s'appuyant discrètement sur mon bureau, et je crus distinguer une très légère distorsion de sa bouche du côté gauche au moment où elle me demanda :

— Combien vous dois-je pour tout ceci ?

Je fus interloqué par la question et ne sut que balbutier :

— Mais, voyons, Mad… Jeanne, rien du tout, c'est… rien du tout !

Je pense qu'elle avait prévu ma réaction car elle me lança aussitôt :

— Dans ce cas, cher Justin, laissez-moi m'acquitter de ma dette en vous invitant à diner. Je suis assez bonne cuisinière savez-vous ? Que diriez-vous de venir chez moi demain soir vers vingt heures ? En tout bien tout honneur, bien sûr.

— En tout bien tout honneur bien sûr, répétai-je mécaniquement, complètement abasourdi.

J'en oubliai même de la raccompagner jusqu'à la porte.

—

J'étais sur un petit nuage en m'occupant du client suivant. Je n'écoutai même pas le récit de ses maux et expédiai mon simulacre de guérison en deux temps trois mouvements. Il dut me trouver bien tête-en-l'air pour un guérisseur professionnel mais il ne faut pas oublier que j'avais acquis une telle notoriété chez mes patients que tout m'était permis. Si j'avais voulu, j'aurais même pu profiter du malheur de quelques-uns ! D'ailleurs je dois avouer que certaines clientes me firent même comprendre, en se déshabillant, qu'elles étaient prêtes à aller beaucoup plus loin que les cinq cents euros de rigueur.

La première fois je ne compris pas l'allusion et répondis naïvement à la belle que le tarif était le tarif et que je n'avais aucune raison de l'augmenter. Mais lorsqu'elle insista en minaudant et en se déshabillant plus que nécessaire, j'en devins tellement écarlate qu'elle me regarda, bouche-bée, comme si j'étais un extra-terrestre. Et ce fut dans un silence gêné que se déroula la fin de la séance.

Au moment où finalement elle me tendit les cinq billets prévus, je réalisai tout à coup que cette somme représentait peut-être un effort considérable pour elle et qu'elle avait certainement espéré l'économiser en se livrant à quelque privauté. Je l'observai un instant et vit qu'elle ne respirait pas plus la santé financière que la santé physique. Je me souvins alors du début de notre conversation (tandis qu'elle sirotait sa tisane) et me rappelai qu'elle avait plus ou moins parlé de chômage, de divorce, d'enfants à charge et autres soucis guère réjouissants.

J'espérai sincèrement que ma plante allait lui insuffler suffisamment d'énergie pour l'aider à surmonter tous ses problèmes. Et, d'un geste généreux, je repoussai mon dû. Craignant de la vexer, j'émis comme prétexte que cette séance ne m'avait coûté aucun effort et que son cas avait été pour moi d'une simplicité enfantine. Et tandis qu'elle remballait ses précieux billets, je lui demandai, en échange, de ne raconter à personne, et surtout pas à ses amies, le petit cadeau que je venais de lui faire. La gratuité doit rester exceptionnelle.

Le soir même, je relatai ma petite mésaventure à Rose, inquiet de connaître sa réaction.

— Vous avez bien fait de refuser ses avances, car on ne sait jamais où cela peut vous mener. Je sais que pour un homme la tentation est très forte, mais il faut tenir bon. Vous ne savez jamais à qui vous avez affaire, vous pouvez tomber sur une cinglée qui après ça vous mènera la vie dure et vous fera du chantage. Attention, je ne dis pas que vous ne puissiez pas entamer un jour une relation amoureuse avec une patiente, pourquoi pas, mais cela devra se faire dans les bonnes manières, pas dans la précipitation. De toute façon, ne vous illusionnez pas, Justin, ce genre de tentative se reproduira forcément. C'est la première mais sûrement pas la dernière !

Rose avait raison, car j'eus par la suite quelques propositions de ce genre, mais toutes n'émanaient pas de jeunes femmes dans le besoin. Très curieusement, certaines avances provenaient même de clientes très à l'aise

sur le plan financier. Là encore, ce fut Rose qui éclaira mon innocente lanterne :

— Je pense que certaines s'imaginent que, en vous donnant plus, elles obtiendront plus, c'est-à-dire que vous les guérirez encore mieux. C'est une forme d'assurance pour elles d'être mieux traitées.

Et comme j'avais eu l'air surpris elle avait ajouté :

— Et je pense aussi qu'il en a quelques-unes que la situation doit exciter. Je veux dire par là qu'elles s'imaginent que, grâce à vos ondes magnétiques, vous leur donnerez mille fois plus de plaisir que si vous étiez un homme normal. Elles sont à la recherche de sensations nouvelles, c'est tout.

Je me mis à rire, amusé de l'effet supposé que je pouvais faire aux femmes. Les malheureuses, si elles avaient su quel zéro pointé Justin Planchard était en amour, elles auraient vite rengainé leurs fantasmes. Car, je dois bien l'avouer, si je n'avais jamais cédé à aucune de ces femmes, ce n'était pas seulement par honnêteté ou par droiture d'esprit. C'était également parce que j'avais peur du ridicule, peur de l'échec, parce que j'étais maladroit et inexpérimenté, parce que je n'avais pas le mode d'emploi. Point final.

Et puis, il faut aussi l'avouer, je repensais souvent à l'épouse qui m'avait giflé et à son étrange théorie sur la sexualité féminine. Les femmes agissaient-elles toutes, comme elle le prétendait, par intérêt ? Pourtant, en écoutant Rose, certaines ne me semblaient pas si fermées au plaisir après tout. Devant tant d'avis contraires, je ne savais plus où j'en étais.

Bref, pour en revenir à la situation présente, je mis une croix sur tous mes doutes et je me couchai ce soir-là en pensant fiévreusement à Jeanne et à son invitation du lendemain. Croyait-elle, elle aussi, que j'étais un homme différent grâce à mes ondes ?

—

Je ne saurais dire si le diner fut excellent car je me souviens même plus de ce qu'elle avait mis dans mon assiette. Je n'avais d'yeux et d'oreilles que pour mon hôtesse. Le moment fut magique.

Elle avait, définitivement semble-t-il, abandonné son austère chignon et ses vilaines bésicles. À la place, de très beaux cheveux châtains qui tombaient en vagues jusqu'aux épaules et un maquillage léger qui lui adoucissait les traits. Ce n'était certes pas la femme parfaite, mais elle

n'avait plus rien à voir avec l'institutrice revêche que j'avais côtoyée pendant des années.

Moi-même, sous l'emprise de son charme, me sentis, pour la première fois de ma vie, une âme de séducteur. Tandis qu'elle parlait et souriait, je me repassais mentalement des extraits de vieux films où l'on voit le héros embrasser fougueusement l'héroïne. J'essayai de me souvenir par quel stratégie galante il parvenait à ses fins. Petit à petit, je sentais une assurance grandissante me gagner et, le bon vin aidant peut-être, je me pris à imaginer que la soirée allait se terminer par un véritable baiser de fin de film. Oui, j'en étais certain, Jeanne ne m'avait convié dans l'intimité de sa demeure que pour mieux m'enlacer. Nous allions voir ce que nous allions voir !

En outre, sa transformation ne se limitait pas à l'apparence physique mais à son caractère. Elle était devenue agréablement causante et sa conversation était loin d'être ennuyeuse. Pour moi qui ne l'avais entendu s'exprimer que d'un ton sec pour ne parler que chiffres, débits ou crédits, quel changement ! Elle était transfigurée.

Elle eut même la délicatesse de ne pas poser les "questions qui fâchent", questions sur l'utilité de la potion ou questions sur les raisons de ma vocation tardive. Ce fut donc moi qui, au dessert, pris les devants afin de dissiper toute suspicion. J'étais fin prêt à lui réciter le gros mensonge appris par cœur dans l'heure précédente et qui, je l'espérais, avait prévu toutes les réparties possibles. Je commençai donc par lui expliquer, comme je l'avais fait pour Rose Imbert, que si j'avais jusqu'alors dissimulé mes dons, c'était uniquement par crainte du ridicule.

— Plus jeune j'ai parfois essayé mais personne ne voulait me croire et j'étais bon pour une série de moqueries. Alors, vous comprenez, j'ai très vite perdu l'habitude d'en parler.

— Bien sûr, je comprends, répondit-elle, mais qu'est-ce qui vous a soudain donné l'idée de vous y remettre.

Heureusement, j'avais prévu la question et sa parade :

— En fait, c'est tout simplement ma voisine Madame Imbert.

— Votre voisine ?

— Oui, mentis-je à demi. Comme elle se plaignait fréquemment de douleurs au dos, j'ai fini par lui proposer mes services. Elle a aussitôt accepté et je l'ai magnétisée séance tenante, avec le succès que vous savez.

Cette fois-ci elle semblait convaincue par ma fausse sincérité. Mais elle ne put s'empêcher de lancer une dernière sonde :

— Mais, dites-moi Justin, je ne voudrais surtout pas vous fâcher à nouveau, mais comment expliquer cette métamorphose à votre retour de vacances. Car vous n'étiez plus le même, c'était évident. Vous vous êtes "auto-magnétisé" tout seul ou quoi ?

Incroyable ! Elle me posait une question embarrassante et en même temps elle me suggérait la réponse. Je sautai sur l'occasion :

— Hé bien oui, justement, je me suis magnétisé. On dit toujours que c'est impossible, qu'on ne peut agir sur soi, un peu comme pour les voyants qui, paraît-il, ne peuvent voir leur propre avenir. Mais j'ai lu un ouvrage contraire à ce sujet et j'ai tenté l'expérience. Et j'ai assez bien réussi.

— Mais c'est fantastique ! Vous avez fait du bon travail sur vous-même. Vous vous rendez compte ? Lorsque vous êtes entré dans le bureau, sur le moment personne ne vous a reconnu. C'est incroyable !

Je profitai de sa dernière remarque pour faire dévier la conversation vers un terrain moins dangereux :

— Je sais, c'est en général la règle. Mes patients se sentent tellement "rénovés" de l'intérieur que ça influe sur tout leur comportement. Rose Imbert, par exemple, se sentait à nouveau comme à vingt ans. Mais vous-même, chère Jeanne, êtes également méconnaissable. Vous êtes-vous sentie mieux après avoir bu… pardon, je veux dire, après avoir subi ma séance ?

— Oui, bien sûr. Mise à part ma rééducation qui s'est faite en un temps record, j'ai vu pas mal de petits soucis s'effacer comme par magie : je ne suis plus essoufflée en montant mes escaliers et je n'ai plus de maux de têtes…

— Et, ajoutai-je, je vois que votre vue s'est améliorée puisque vous ne portez plus de lunettes.

Elle éclata de rire.

— Les lunettes ? Ah non, là c'est différent. En fait c'était des lunettes à verre plat, sans aucune correction, comme en utilisent parfois les acteurs. Je les portais pour me donner un air plus sévère. C'est tout.

— Quoi ! Mais pourquoi vous être enlaidie à dessein ? Les femmes recherchent plutôt le contraire, non ? Se faire plus belles et plus séduisantes. La coquetterie féminine c'est inné.

Elle baissa les yeux et réfléchit un instant avant de répondre doucement :

— Oui vous avez raison mais il est des circonstances où c'est plus avantageux d'être un repoussoir. Dans le travail par exemple, du moins en ce qui me concerne, je me suis aperçu que, derrière ma façade austère, on

me fichait une paix royale et que je pouvais aligner mes colonnes de chiffres sans être dérangée à chaque instant. Pas de plaisanteries grivoises, pas d'allusions équivoques, pas d'avances déplacées, bref, la tranquillité.

— Mais…

Elle leva ses deux paumes pour que je ne la coupe pas dans son élan et poursuivit :

— Vous êtes-vous déjà mis dans la peau d'une jolie femme, Justin ? Non, bien sûr, mais je peux vous garantir que c'est épuisant. Moi aussi j'ai été assez jolie lorsque j'étais jeune, vous savez. Au début je trouvais ça flatteur d'être regardée, complimentée, courtisée. Mais très rapidement, c'est devenu stressant. On n'est plus regardée, on est déshabillée, on n'est plus complimentée, on est harcelée, on n'est plus courtisée on est importunée. On n'est plus un être humain, on est une marchandise constamment jaugée, soupesée, traquée. Sans parler de la jalousie des autres femmes ! À dix-huit ans, mon premier emploi a été un calvaire, j'étais le point de mire de tout le personnel, je ne pouvais pas me concentrer et je commettais erreur sur erreur. Et le comble est que finalement c'est moi qu'on a virée ! Mais j'ai retenu la leçon et c'est en recherchant mon second emploi que j'ai eu l'idée de m'enlaidir un peu. C'est dur, vous savez, pour une femme de renoncer à sa coquetterie, mais au moins j'étais tranquille, les collègues masculins se détournaient et toutes les femmes étaient devenues mes copines. Vous autres hommes n'avez pas ce genre de problèmes !... Oui, je sais que dans vos fantasmes les plus fréquents vous rêvez de crouler sous la demande féminine, mais je vous assure que si cela vous arrivait réellement, vous déchanteriez vite !

Je demeurai songeur face à toutes ces révélations inattendues. Je ne pensais pas qu'être une jolie femme pût être parfois si contraignant.

— Mais, finis-je par demander, et à présent ? Vous n'éprouvez plus le besoin de vous enlaidir ? Vous redevenez coquette ?

Elle éclata de rire.

— Mais je ne suis pas au travail, je suis chez moi ! Vous n'aimez pas ?

— Si, si, dis-je en rougissant comme une tomate, ça me plait beaucoup, mais c'est simplement que je ne suis pas habitué à vous voir si… différente.

Elle se contenta de sourire et se leva pour porter quelque chose en cuisine. Comme la soirée tirait à sa fin et que je distinguais chez elle quelques signes de fatigue apparents, je jugeai qu'il était temps de prendre congé. Je me levai donc à mon tour et la remerciai chaleureusement pour

cette merveilleuse soirée. Ce n'était pas une simple formule de politesse, je le pensais réellement.

Elle fit la modeste, me certifia que ce n'était rien du tout et qu'elle ferait mieux la prochaine fois. Tandis qu'elle me déversait les banalités d'usage et me précédait vers la sortie, j'eus le cœur qui se mit à battre la chamade. Je savais que le point d'orgue de cette soirée était imminent. Si tout se passait comme prévu, dans quelques secondes j'allais l'enlacer tendrement et l'embrasser. Je savais exactement comment j'allais procéder, j'avais en tête la scène finale d'un film que j'aimais beaucoup. Il me suffisait de reproduire les faits et gestes de l'acteur principal.

Elle s'arrêta devant sa porte palière, l'entrouvrit et me murmura :

— Hé bien, bonsoir Justin, et encore merci d'être venu.

Je ne répondis rien, conscient de jouer le rôle de ma vie. Je la regardai bien en face, prêt à conclure de façon élégante et virile, je me rapprochai de quelques centimètres. Je fixai mon regard conquérant sur ses jolies lèvres toutes proches et me demandai quelle saveur elles allaient m'offrir. Et je restai ainsi immobile à les contempler, longtemps, longtemps, longtemps…

— Quelque chose ne va pas, Justin ? Vous êtes tout pâle.

Je l'entendis à peine. Ne voyait-elle pas que je ne pouvais pas franchir le cap, que j'étais paralysé, affolé à l'idée de laisser passer cette occasion unique ? Pourquoi ne se rapprochait-elle pas ? C'était maintenant ou jamais ! J'étais intérieurement tiraillé par quelque chose de douloureux qui me poussait et me retenait tout à la fois. Maintenant ou jamais ! Je sentais mes genoux fléchir, prêts à flancher et je me mis à trembler comme une feuille. Maintenant ou jamais !

— Justin ? s'inquiéta-t-elle encore.

Sa voix me parvint enfin lointaine et déformée. Prenant alors conscience du ridicule de la situation, je parvins à reprendre quelque peu le sens des réalités et à balbutier, au prix d'un effort surhumain :

— Je… Je crois que c'est le vin… Je n'en bois pratiquement jamais… Je n'aurais pas dû… Désolé…

— Ce n'est pas grave, Justin, répliqua-t-elle en ouvrant toute grande sa porte. Voulez-vous que j'appelle un taxi ?

— Non… Non… Je… Un peu d'air frais me fera du bien… Je… vais marcher, ce n'est pas loin.

Et, lamentable, je franchis son paillasson avec une tonne de regrets sur les épaules. J'entendis derrière moi le cliquetis de sa porte qui se refermait

et qu'elle verrouillait. Je descendis quelques marches et me laissai lourdement retomber sur l'une d'entre elles. Je me pris la tête entre les mains et restai un temps infini à ressasser mon amertume en me traitant de tous les noms.

Au bout d'une heure de pleurnicherie silencieuse, je parvins à la constatation évidente que si la plante bonifiait le caractère de mes patients, elle n'avait en tout cas rien modifié quant au mien. J'avais probablement meilleure allure en surface, mais au tréfonds de moi-même je n'avais pas évolué d'un iota. J'étais et resterai toujours Justin le maladroit, c'était inné…

****

VII

Les jours suivants furent pénibles, lourds de tristesse et d'autodérision. Je reçu mes clients dans une indifférence totale, incroyablement absent, à la limite de l'impolitesse. Mais très curieusement j'appris par la suite que mon désintérêt apparent ne me portait pas préjudice, bien au contraire : selon Rose, il avait renforcé ma notoriété, mes visiteurs l'attribuant à mon aspect "surnaturel", voire "illuminé", qui caractérise tout bon guérisseur. Ils s'imaginaient que j'étais "ailleurs", en dialogue permanent avec l'au-delà.

Lorsque je l'appris, je décidai de cultiver un peu mieux l'aspect lunaire de mon personnage. Car jusqu'à lors, je naviguais au jugé entre le médecin, le masseur et le psychologue, sans parvenir à trouver le profil idéal. Au moins, en restant plus ou moins taciturne je ne prenais aucun risque et me sentais plus en harmonie avec moi-même.

—

Pourtant, le souvenir de mon échec sentimental s'estompa au fil des jours, pour faire place à un regain de fierté dont je ne me serais pas cru capable.

Il faut dire que la potion, dont j'abusai sévèrement ces derniers jours, m'avait beaucoup aidé à surmonter ma déprime. Je me sentais même regonflé à bloc.

Ainsi, je pris conscience que cette demoiselle Jeanne ne méritait finalement pas toute l'attention que je lui portais. Car il fallait quand même être logique : elle n'avait pas manifesté le moindre égard pour moi en dix ans de travail commun, elle m'avait ignoré, snobé, méprisé et, subitement, sous l'effet de mes prétendus pouvoirs, elle me trouvait maintenant fréquentable. De qui se moquait-elle ? N'était-ce pas par intérêt qu'elle recherchait à présent ma compagnie ?

Mais ouvre donc les yeux, mon pauvre Justin, ouvre donc les yeux ! Ne vois-tu pas que tu es dans la situation du type qui vient de gagner à la Loterie et qui se découvre tout à coup des tas d'amis surgis de nulle part ? Dis-toi bien que si elle n'avait pas eu ce malheureux accident cérébral, tu n'aurais plus jamais eu de ses nouvelles ! Tu n'es pas séduisant, tu n'es ni drôle ni cultivé, alors demande-toi pourquoi elle s'intéresse si soudainement à toi. Tu lui es venu en aide, c'est bien, mais maintenant ça suffit, tu ne vas

pas te faire vampiriser par cette hypocrite de première classe ! Ce n'est, après tout, qu'une cliente comme les autres ! Stop !

Et c'est sur cette sage résolution que je sombrai ce soir-là dans le sommeil du juste.

—

Le lendemain, je reçu la totalité de mes clients avec une sérénité exemplaire, l'esprit enfin libre et le geste sûr.

Bien sûr, je pris l'habitude de me resservir quelques concoctions supplémentaires, comme ça, sans raison précise, juste pour le plaisir de me sentir en pleine forme. En outre, j'avais le sentiment exceptionnel, à chaque gorgée, de m'offrir quelques décennies supplémentaires. Jusqu'où irai-je ? Verrai-je le vingt-quatrième siècle ?

Puisqu'il est question de concoction, je dois préciser que, le rythme de mes consultations s'étant notablement accéléré, j'avais décidé d'abandonner ma traditionnelle théière pour la remplacer par une bouteille thermos, moins esthétique mais bien plus fonctionnelle. Je pourrais ainsi ne préparer l'infusion qu'une ou deux fois par jour, et le récipient la maintiendrait à température idéale.

Je décidai donc d'en parler à Rose et, mon dernier client du jour à peine éjecté de mon cabinet, je me précipitai à sa porte. Nous parlâmes quelques instants du choix d'une bouteille adéquate mais, au détour d'une phrase, elle me demanda subitement :

— Et votre amie Jeanne, comment va-t-elle ?

Pris de court je ne sus que balbutier :

— Qui ? Jeanne ?... Ah oui !... Hé bien, elle va.

Elle me regarda, l'air soupçonneux.

— C'est tout ?

— Oui… Heu... Enfin, je ne la vois plus trop ces temps-ci.

Elle croisa les bras sur sa poitrine en me regardant par-dessus ses lunettes.

— Tiens, tiens ! Et on peut savoir pourquoi ?

Je regardai bêtement son paillasson en me dandinant d'un pied sur l'autre et finit par avouer que cette dame ne méritait pas mon attention…

Rose écouta ma théorie vengeresse pendant dix bonnes minutes sans m'interrompre, puis :

— Mon pauvre Justin, soupira-t-elle enfin, je finis par me demander si vous n'êtes pas un âne.

Et devant mon air vexé, elle poursuivit en agitant son index sous mon nez :

— Je connais votre Jeanne bien mieux que vous. N'oubliez pas que je suis allé la visiter tous les après-midi dix jours durant, et que j'ai eu largement le temps de faire sa connaissance. Hé bien laissez-moi vous dire que votre amie n'est pas du tout la femme que vous imaginez. Elle vous apprécie beaucoup et si elle vous ignorait c'est tout simplement parce que vous l'intimidiez.

J'étais stupéfait.

— Qui ? Moi ? Intimider Jeanne ? Mais c'est impossible, vous voulez rire !

— Pas du tout ! Laissez-moi vous dire que vous êtes l'un et l'autre deux grands timides qui s'intimident mutuellement. Vous êtes tous les deux aussi coincés que peureux, et les choses ne risquaient pas de s'arranger toutes seules.

— Mais…

— Reconnaissez, Justin, que si je ne vous avais pas poussé au derrière vous n'auriez jamais été la voir à l'hôpital. Et elle, de son côté, n'aurait jamais osé vous appeler. Oh, rassurez-vous, vous n'êtes pas les seuls à vous regarder en chiens de faïence, des millions de gens meurent d'envie de se parler sans jamais le faire, persuadés que c'est l'autre qui ne veut pas d'eux. Le problème est que trop souvent on confond timidité et indifférence, et c'est bien dommage.

Je baissai la tête, assommé par la révélation de Rose. Ainsi Jeanne m'appréciait et aurait aimé lier connaissance depuis longtemps ? Pourquoi pas, après tout. Mais je ne parvenais pas à en être vraiment convaincu.

— Pourtant, répliquai-je, même si elle n'avait pas été timide je ne vois pas en quoi je l'aurais intéressée ! Je sais bien que je n'ai rien pour plaire, et sa timidité n'a rien à voir là-dedans. Non, Rose, je veux bien admettre qu'il y a eu une certaine incompréhension mutuelle au départ, mais je persiste à penser que ma plant… enfin je veux dire, que mes dons de magnétiseurs y sont pour beaucoup dans l'intérêt qu'elle me porte.

— Et moi, Justin, je vous dis que vos dons n'y sont pour rien ! Ils ont juste été le prétexte, l'étincelle qui a fait fondre la glace. Et vous voulez que je vous dise ce qu'il l'a vraiment touchée, vous voulez que je vous le dise ?

Et sans me laisser le temps de répondre elle enchaîna :

— Ce qui l'a vraiment touchée, c'est que vous ayez été la voir à l'hôpital, c'est tout. La magnétisation a été un plus, c'est certain, mais c'est votre visite qui l'a émue, bien plus que tout le reste. Voilà. Alors si j'étais vous j'arrêterais de m'entêter comme une mule et je courrais chez cette gentille femme sans me poser de questions.

Je baissai un peu plus la tête, tel un enfant à qui l'on vient de faire la morale et, sans un mot, je me dirigeai vers ma chambre à coucher, ému aux larmes…

—

Je repensais souvent à Jeanne, mais comme un rêve lointain et inaccessible. Jamais je n'oserai la recontacter et même si j'y parvenais, j'avais trop peur d'essuyer ses sarcasmes. La situation était sans solution.

Pourtant, le lendemain, j'eus la surprise d'une petite visite imprévue.

— Bonjour Justin. Je peux entrer ?

Je faillis en laisser tomber ma nouvelle bouteille thermos. Comme j'avais déjà reconduit mon dernier client, je l'invitai poliment à s'asseoir, un peu réticent, me demandant de quelle moquerie j'allais faire les frais. Mais aucune allusion ne vint et, après avoir échangé quelques propos anodins sur la bonne marche de mes affaires, elle aborda enfin l'objet de sa visite.

— Justin, j'ai parlé avec votre amie Rose, et elle est d'accord avec moi pour dire que vous êtes complètement débordé.

Je m'attendais à toutes sortes de remarques mais pas celle-là.

— Moi ? Mais je…

— Je crois que vous ne vous en rendez pas vraiment compte car vous êtes un peu… rêveur, dirons-nous, mais les choses s'accumulent dangereusement.

— Ah bon ?... Mais non, pas du tout… Tout va bien…

— Bien sûr, tout va bien, tout va bien ! Mais, dites-moi, qui fait votre comptabilité ? Qui surveille les règlements ? Comment gérez-vous votre fichier clients ? Qui répond aux courriers ? Qui fait vos déclarations ?

— Mais… Rose… Rose, bien sûr, c'est elle qui…

— Rien du tout, me coupa-t-elle, votre amie Rose s'occupe seulement de répondre au téléphone et d'ouvrir vos lettres, et c'est déjà beaucoup, croyez-moi. Donc, qui fait le reste ?

— Euh, son conseiller juridique, je crois…

— Non, son conseiller s'est uniquement chargé de créer vos statuts, c'est tout. Alors ?

— Mais, balbutiai-je, je ne sais pas moi… Je ne savais pas qu'il y avait tout ça à faire en plus !

Voyant qu'elle me terrorisait avec ses airs de vieille institutrice qui ressurgissaient du passé, elle consentit à se radoucir un peu et ce fut d'une voix presqu'enfantine qu'elle poursuivit :

— Voilà, j'ai réfléchi et je pense que vous avez besoin d'aide. Votre activité s'amplifie et il faut aborder les choses sous un angle plus professionnel. Donc, si vous le voulez bien, et seulement si vous le voulez bien, je me propose de faire une partie de votre secrétariat. Qu'en dites-vous ?

Quoi ? Je n'en croyais pas mes oreilles. Non seulement Jeanne allait me donner un sérieux coup de main, mais en plus j'allais la voir tous les jours ! Elle allait en quelque sorte devenir ma seconde assistante. Non, la première ! Le bonheur total ! Néanmoins, je demandai, inquiet :

— Mais… Et Rose, que va-t-elle dire ?

— Rose est d'accord, ne vous inquiétez pas pour ça. On va se partager les tâches. Elle continuera de répondre au téléphone, elle aime bien ça, et moi je ferai le reste. Pour commencer, je vous suggère d'acheter un petit ordinateur portable, ce qui me permettra de faire votre comptabilité et de tenir votre fichier clients à jour. Ensuite, je me chargerai de la partie administrative, des déclarations et des courriers.

Habituellement, lorsqu'on est heureux, on dit qu'on est sur un petit nuage. Moi, j'étais sur un gros cumulus psychédélique !

— À une condition ! ajoutai-je en souriant.

— Oui ?

— Plus jamais de chignon ni de bésicles. C'est interdit par mon règlement intérieur.

— Pas de problème ! Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons voir ensemble tous les points de détails. Vous avez une petite heure à m'accorder ?

Et comment, songeai-je en aparté ! Je t'accorde une heure, deux heures, dix ans, l'éternité…

—

C'est à dater de ce jour que les choses évoluèrent en flèche. Jeanne et Rose organisèrent mes journées pour un rendement maximum, me permettant ainsi de recevoir toujours plus de monde et d'engranger des bénéfices record. Lorsque Jeanne me montra un premier bilan provisoire, je tombai presque à la renverse. J'étais riche !

Du fait de ma santé inébranlable, je pus me mettre à accomplir des journées de travail énormes. Comme je l'ai dit, je n'avais pratiquement plus besoin de manger, les seuls véritables repas que je m'accordais ne répondant qu'à de la simple gourmandise. En outre, je n'avais presque plus besoin de dormir non plus. Une heure ou deux de sommeil me suffisaient largement.

Bien que je tentais de leur dissimuler en grande partie mon incroyable résistance, Jeanne et Rose se rendaient bien compte que je menais un rythme d'enfer mais ne m'en dirent jamais rien. Je crois que pour elles, j'étais un personnage hors du commun et elles l'acceptaient sans se poser de questions. J'étais un saint !

Malgré leurs protestations, je me montrai très généreux à leur égard, les arrosant de billets que je faisais jaillir de mes poches tel un magicien prolifique. Et Dieu sait si j'en faisais jaillir ! Mes clients, par une vieille coutume liée sans doute à ce genre de profession, se croyaient obligés de me régler en espèces. Par conséquent mes tiroirs regorgeaient de coupures dont je ne savais plus que faire. Ce fut Jeanne qui, par sa rigueur et son bon sens, vint mettre de l'ordre dans ma trésorerie dissolue :

— Justin, vous ne pouvez pas garder tout cet argent sous le manteau, il faut en déclarer une bonne partie.

— Comment ça ? Le déclarer ? Mais les impôts vont tout me prendre !

— Écoutez, on ne dirait pas que vous avez travaillé dans un service comptable pendant des années. Vous savez bien comment ça se passe : si vous ne déclarez pas cet argent, vous ne pourrez pas le dépenser librement sans déclencher la curiosité du fisc. Et ça sera pire que de payer un peu d'impôts.

Je faisais un peu le niais mais au fond de moi je savais qu'elle n'avait pas tort. L'argent n'est pas fait pour dormir indéfiniment. Donc il fut fait comme elle l'avait ordonné. On déclara davantage.

—

Un fait nouveau, et très préoccupant, avait également attiré mon attention : parmi la multitude de mes patients, je remarquai que certains

revenaient de temps à autre. Mes séances supplémentaires leur étaient parfaitement inutiles puisque la plante avait rénové leurs cellules à la perfection, mais je crois qu'ils avaient besoin de se rassurer. Ils s'imaginaient sans doute que quelques ondes de plus consolideraient l'acquis de la première magnétisation.

Ces doublons me posaient problème car j'estimais qu'ils prenaient bêtement la place de nouveaux cas qui, eux, avaient urgemment besoin de mon aide. Et mes tarifs ne les décourageaient même pas.

En outre, en leur faisant ingurgiter ma potion à multiples reprises, je risquais de leur offrir une longévité déraisonnable, ce qui était précisément le risque contre lequel Cyprien m'avait mis en garde. Je décidai alors de ne pas resservir de potion à ces habitués et de ne leur offrir qu'une simple tisane exempte de Frutex Virtuosus. Je pris donc l'habitude d'avoir sur mon étagère deux bouteilles thermos identiques, l'une avec et l'autre sans la plante. Une petite marque discrète sur la base me permettait de les différencier. C'était simple et efficace.

De plus, je ne voulais pas gaspiller inutilement ma source de bienfaits. L'arbuste siégeait toujours dans ma cuisine où nul n'avait le droit de pénétrer. Je le bichonnais, je lui parlais, je l'abreuvais avec amour car, bien qu'il se régénérât avec force, j'étais toujours dans l'angoisse de le voir dépérir un jour. Par précaution, je le clonai en répartissant de nouvelles pousses dans des bacs différents. Ce n'était plus une cuisine, c'était une serre, et je n'avais plus qu'un petit coin de table étroit pour préparer la potion chaque jour. Et pour moi qui ne m'étais jamais intéressé à la botanique ni à l'horticulture, je m'astreignis à potasser quelques manuels sur le sujet. L'effort fut considérable car, je dois l'avouer, je n'ouvrais jamais le moindre livre ni même le moindre périodique. En un mot, je ne m'intéressais pratiquement à rien, pas même à mon vieux téléviseur noir et blanc que, d'ailleurs j'avais remisé à la cave. L'effort intellectuel fut donc pénible, certes, mais je me consolais en estimant que mes revenus astronomiques valaient bien une si maigre souffrance.

Tous les soirs, nous nous réunissions pour faire le point de la journée. Rose m'indiquait la liste des nouveaux rendez-vous (j'étais déjà plein pour les trois mois à venir) tandis que Jeanne ramassait mes nouvelles fiches clients et comptait la recette de la journée. Ensuite, Rose établissait un bref résumé des courriers qu'elle avait reçus le matin-même. Bien entendu, il

n'était question que de remerciements, de bénédictions et de louanges. Bref, c'était un moment merveilleux.

****

VIII

Cela faisait trois mois que nous avions mis en place nos nouvelles dispositions, lorsque je reçus un matin la visite d'un gentil petit couple.

Apparemment, les deux tourtereaux avaient tous deux besoin de mes services, ce qui était fréquent, mais j'avais bien compris que s'ils agissaient en duo c'était aussi dans l'espoir d'obtenir deux magnétisations pour le prix d'une. Je n'aimais pas beaucoup le procédé mais ils étaient si jeunes et si sympathiques que pour une fois je fermai les yeux, considérant que j'étais de toute façon bien assez riche comme cela.

Ils se plaignirent de diverses douleurs, lui au genou si je me souviens bien, et elle dans le dos suite à un tour de reins. Bref, rien que du classique.

Tout en leur servant leur potion, je me payai donc le luxe d'un petit cours d'anatomie devant leurs yeux ébahis, apparemment surpris de tant de sérieux de la part d'un simple magnétiseur. Ils me posèrent beaucoup de questions et se montrèrent vivement intéressés par l'originalité de ma méthode.

Néanmoins, je sentis une légère réticence chez la jeune femme lorsque, pointant du doigt sa tasse encore fumante, elle me demanda :

— Et ça, c'est quoi ?

Habitué à ce genre de question tout à fait classique chez un nouveau patient, je récitai comme à mon habitude ma leçon sur le mélange de plantes destinées à décontracter les muscles et à faciliter le cheminement de mes ondes magnétiques.

Le jeune homme souleva alors sa tasse et je crus qu'il allait la porter à ses lèvres lorsqu'il en versa le contenu dans un flacon que lui tendait sa compagne.

— Mais… Mais que faites-vous ? m'écriai-je en me levant d'un bond.

Et sans interrompre son geste il me répondit tranquillement :

— Nous effectuons un prélèvement pour analyse.

— Quoi ! Mais vous n'avez pas le droit !

— Oh que si, répondirent-ils en chœur, nous sommes mandatés par le Ministère de la Santé. Voici nos cartes et nos ordres de missions, et vous pouvez téléphoner pour vérifier.

J'étais effondré.

— Mais pourquoi faites-vous cela ? implorai-je. Je ne suis qu'un modeste magnétiseur et je ne fais rien d'illégal.

— C'est justement ce que nous voulons vérifier, répondit la jeune femme en finissant de reboucher son flacon. Car vous ne faites pas que magnétiser, vous faites également consommer une substance indéterminée et nous voulons simplement vérifier ce qu'elle contient.

— Mais pourquoi ? L'herboristerie n'est pas interdite, que je sache !

— Bien sûr que non. Mais si, effectivement, vous ne servez que les plantes usuelles qu'on trouve en parapharmacie, vous ne risquez rien. Par contre si l'on trouve trace de n'importe quoi d'autre, vous pouvez être poursuivi, soit pour trafic de drogue, soit pour exercice illégal de la médecine. Au choix.

— Mais enfin, c'est impossible ! Je ne revends rien !

— Désolé, mais à cinq cents euros de la séance, vous n'allez pas me faire croire que vous vous contentez de faire des tours de passe-passe magnétiques. Il y a autre chose et le laboratoire trouvera quoi.

Les deux charmants tourtereaux étaient devenus carrément agressifs et, moi qui étais pourtant un pacifiste né, j'eus vraiment envie de les étrangler. J'imaginai aussi un instant les soudoyer par quelques liasses de billets qui dormaient à proximité, mais je savais que c'était impossible. De toute façon je n'eus pas le temps de leur proposer quoi que ce soit car ils s'étaient déjà levés et me saluèrent très hypocritement.

— Bonne journée, me lancèrent-ils avec sadisme.

Je me rassis, incapable d'appeler le client suivant. Je n'avais plus envie de rien. Je voulais seulement me coucher de tout mon long et dormir. Je songeai un instant à appeler Rose et Jeanne à la rescousse, mais à quoi cela aurait-il servi ? Ne connaissant pas l'existence de la plante, elles auraient souri et m'auraient conseillé de ne pas m'inquiéter pour quelques grammes de Valériane ou de Passiflore. J'étais vraiment seul dans cette sinistre affaire.

L'analyse allait détecter une plante inconnue, c'était sûr, et les gens du Ministère voudraient en savoir davantage. Et ils allaient m'interroger. Et ils allaient faire une perquisition. Et ils allaient trouver les arbustes dans ma cuisine…

J'en eus des sueurs froides. Je réalisai alors que je devais impérativement trouver une autre cache pour mes bacs, c'était crucial. Dès ce soir, je commencerai à y réfléchir.

À regret, je me ressaisis et me levai et pour accueillir le client suivant en trainant des pieds. Heureusement pour moi, il s'agit d'une vieille femme un peu dépressive et très bavarde qui ne prêta aucune attention à mon abattement tant elle était préoccupée par le sien. Je l'écoutai d'une oreille absente et c'est au moment précis où je tendis la main vers ma bouteille thermos pour lui servir son breuvage que je tombai en arrêt, incrédule. Mes yeux devinrent ronds comme des billes, ma patiente cessa son pépiement et, son regard suivant le mien, elle se mit elle aussi à fixer ma bouteille sans comprendre pourquoi.

— Je leur ai donné le mauvais mélange ! m'écriai-je en éclatant de rire.

Et comme elle se mit à me regarder d'un air encore plus inquiet, je parvins à reprendre mon sérieux et lui expliquai :

— Ce n'est rien, c'est juste une petite erreur sans gravité. Mais rassurez-vous, à vous je donnerai la bonne tisane. Celle qui vous conviendra.

Et je pivotai en souplesse vers mon étagère pour saisir d'une main sûre l'autre bouteille thermos, celle qui contenait la plante. Tout en remplissant sa tasse, je réalisai que j'avais eu une chance incroyable, ce qui me mit dans une humeur euphorique pour le restant de la journée. Le soir, Rose et Jeanne furent surprises de me trouver aussi joyeux. Je leur racontai simplement la visite des deux inspecteurs, sans leur préciser, bien sûr, la confusion salvatrice entre mes deux récipients. Mes assistantes rirent de bon cœur, estimant, à juste titre, que le prélèvement ne donnerait pas grand-chose. Et pour cause !

Néanmoins, cette mésaventure me servit de leçon et je décidai, en mon for intérieur, de chercher quand même une autre cache pour mes arbustes. Et pour mes liquidités aussi, par la même occasion.

La seule ombre au tableau apparut lorsque Jeanne, pointant les recettes de la journée, me fit remarquer qu'il manquait cinq cent euros. Je me grattai la tête quelques secondes mais je compris très vite : ces salopards d'inspecteurs ne m'avaient même pas réglé leur consultation. Décidément, on ne pouvait faire confiance à personne…

—

Quelques jours plus tard, Rose estima que la visite des inspecteurs du Ministère de la Santé n'était qu'un coup de semonce et que d'autres, plus coriaces, suivraient. Jeanne partageait tout à fait son avis.

— Vous savez, Justin, quand on réussit on s'attire des tonnes de jalousie. En outre, il ne faut pas oublier que nous vivons dans un pays où gagner beaucoup d'argent est très mal vu. Il faut donc vous attendre à des attaques de toutes parts.

— Et nous devons nous y préparer, surenchérit Jeanne. Nous devrions d'ores et déjà chercher conseil.

— C'est déjà fait, rétorqua Madame Imbert. Comme vous savez, j'ai parmi mes amis un conseiller juridique qui connait bien notre affaire, puisque c'est lui qui a établi les statuts. Je lui ai parlé.

— Et qu'en pense-t-il ?

— Il dit que nous ne devons jamais sortir du cadre légal de notre activité et respecter la loi au pied de la lettre. En outre, il pense qu'il n'y a pas que de l'État dont il faudra se méfier. Il y a tout le corps médical. Les médecins sont des gens pour la plupart extrêmement orgueilleux qui n'admettent pas la moindre remise en question de leur suprématie. Donc, le jour où ils s'apercevront qu'un petit magnétiseur sans diplôme soigne cent fois mieux qu'eux en quelques minutes à peine, ils vont piquer une crise de nerfs, si vous me permettez l'expression. Je serai même tentée de dire que c'est d'eux dont il faudra se méfier le plus, pas du Fisc.

— Pourtant, intervins-je, ils devraient être contents de voir leurs patients miraculeusement guéris, ça devrait leur faire plaisir, non ?

— Mais vous ne les connaissez pas, s'écria Rose en levant les bras au ciel, ils s'en moquent bien que leurs patients soient rétablis par d'autres. Tout ce qui les intéresse c'est leur ego, leur succès personnel et leur compte en banque. Guéris, oui, mais guéris par eux uniquement, pas par le voisin…

— En tout cas, coupa Jeanne, nous devons nous border de toutes parts de façon à prévenir n'importe quelle attaque. Il vient quand votre conseiller ?

Tandis que j'écoutais les deux femmes établir un plan de défense, je m'en voulais de ne pas pouvoir les mettre au courant à propos de la plante. Comment mes alliés pouvaient-ils m'aider si eux-mêmes n'avaient pas toutes les cartes en main ? Comment pouvions travailler efficacement dans le mensonge perpétuel ? J'essayai d'imaginer les conséquences d'un tel aveu sur mes deux amies. Comment réagiraient-elles ? Approuveraient-elles le procédé ? Sauraient-elles garder le secret ? Non, une telle confession était impensable, du moins dans l'immédiat…

À ce moment, Rose se leva en s'excusant :

— Je suis désolée, mais j'ai un mal de tête épouvantable et je ne parviens plus à aligner deux idées. Je crois que je vais aller me coucher.

— Comment ? m'écriai-je. Vous avez mal à la tête ? Comment est-ce possible ! Vous voulez boi… enfin, je veux dire, vous voulez une séance de magnétisme ?

— Vous êtes gentil, Justin, mais ça n'est pas la peine, vous vous êtes donné suffisamment de mal pour aujourd'hui. Une aspirine et une bonne nuit de repos et, hop, demain on n'y pensera plus. Allez, bonsoir tout le monde.

Son mal de tête m'inquiétait puisque, théoriquement, elle aurait dû être à l'abri de tout problème de santé pour les années à venir. Je dis "théoriquement" car en pratique je n'avais pas suffisamment de recul pour juger des effets de la plante sur le long terme. Bien sûr j'avais suivi les recommandations de Cyprien mais elles étaient finalement très sommaires et n'incluaient pas les contre-indications ni les effets secondaires que l'on trouve sur toute notice. Or là je n'avais pas de notice, c'était bien le problème. Je me promis donc de fermer boutique quelques jours l'été prochain et d'aller visiter mon ermite afin de lui poser les quelques questions qui me préoccupaient. En trois cents ans d'existence, il avait dû en accumuler des données sur sa Frutex Virtuosus !

Une fois restés seuls, Jeanne se pencha vers moi :

— Où en étions-nous ?

Je ne savais plus du tout où nous en étions de la conversation, mais une idée me vint :

— Je ne sais plus de quoi nous parlions, dis-je, mais j'aimerais vous poser une petite question. Voilà, il faudrait que je trouve un petit local car j'ai envie de cultiver moi-même les plantes qui composent ma tisane spéciale. Vous savez, le tilleul, la passiflore, la verveine, et autres… Il me faudrait un endroit discret et pas trop loin d'ici. Vous avez une idée ?

Car une chose était sûre : je devais me dépêcher de trouver une cachette pour mes arbustes. Jeanne réfléchit quelques secondes avant de me demander :

— Mais pourquoi cherchez-vous un local "discret" ? Pourquoi cette discrétion ? Il n'y a rien d'illégal dans vos plantes, n'est-ce-pas ?

Et zut, je venais de tendre moi-même le bâton pour me faire battre. Néanmoins je fis front :

— Non, non, bien sûr, mais… heu… Mais vous savez, ma potion est un secret ancestral et je ne voudrais pas que ma formule soit éventée.

Elle me regarda d'un air suspicieux et me rétorqua :

— Oui bien sûr, je comprends. Hé bien, je crois que j'ai pour vous l'emplacement idéal : proche, discret et bien gardé !

— Vraiment ! Mais vous êtes merveilleuse ! Et c'est où ?

— Mais chez moi ! me répondit-elle le plus tranquillement du monde.

J'en restai affreusement coi.

— J'ai une petite pièce qui donne plein sud et qui ne me sert pas à grand-chose. Vous pourrez-y mettre toute votre collection de plantes sans problème. En plus, ajouta-t-elle avec un sourire entendu, cela vous fera un excellent prétexte pour passer chez moi aussi souvent que vous le voudrez. C'est pas une bonne idée, ça ?

Je fis deux ou trois grands signes affirmatifs de la tête, tandis que mon cerveau carburait à plein régime pour trouver une contre-offensive à son ingénieuse proposition. Mais rien ne venait. Finalement c'est elle qui me tira d'embarras en me proposant :

— Hé bien revenez donc dîner demain soir à la maison, nous en discuterons devant un bœuf Bourguignon. C'est ma spécialité. Vous aimez ?

Médusé, je continuai à osciller stupidement du chef tandis qu'elle prenait congé en riant.

—

Le lendemain fut pour moi une source de tracas : d'une part parce que Rose ne se sentait pas mieux et qu'elle préféra garder le lit, et ensuite parce que je ne savais toujours pas ce que j'allais bien pouvoir inventer pour décliner l'offre de Jeanne. Quel imbécile ! Qu'ai-je eu besoin d'aller lui demander conseil au lieu de me débrouiller par moi-même !

D'un autre côté, je ne vois pas comment j'aurais pu me débrouiller tout seul. Louer un local à mon nom n'aurait été d'aucune utilité puisque, en cas de perquisition sérieuse, c'est la totalité de mes logements qui auraient été fouillés. Donc il m'aurait fallu faire appel à un prête-nom. Oui mais à qui ? À qui faire confiance ?

Finalement je dus reconnaitre que la solution proposée par Jeanne était de loin la meilleure, sauf que… sauf que je me retrouvais dans l'obligation de tout lui avouer, ce qui ne m'enchantait pas vraiment. Comment allait-elle le prendre ? Je ne me voyais pas lui lancer au détour d'une conversation : "Au

fait, vous ne connaissez pas la dernière ? Hé bien figurez-vous que je ne magnétise rien du tout et que c'est ma potion qui fait tout le boulot ! Hé oui, je me contente de remplir les tasses et d'empocher la monnaie. Elle est pas belle la vie ?"

Allait-elle éclater de rire ou allait-elle crier à l'imposteur ? Impossible à savoir tant elle me semblait imprévisible mais une chose était sûre : en lui révélant tout, j'allais perdre mon auréole de guérisseur tandis que la plante, elle, retiendrait désormais toute son attention. Que Jeanne approuve ou désapprouve le procédé, je ne serais plus rien à ses yeux…

Pourtant, au fur et à mesure que les heures passaient, une petite idée me vint : pourquoi tout avouer ? Une fraction de vérité suffirait peut-être à lui faire accepter la plante. Je me mis à peaufiner cette nouvelle option et, à l'heure de changer ma cravate pour aller dîner, le demi-mensonge que j'avais fabriqué était parfaitement au point.

Je passai voir Rose pour vérifier si elle n'avait besoin de rien, mais elle dormait profondément et je décidai de la laisser en paix jusqu'au lendemain.

Jeanne m'accueillit comme un hôte de marque, toute trace de l'incident de la fois précédente ayant semble-t-il disparu. Mais à peine avais-je planté ma fourchette dans son succulent Bourguignon qu'elle attaqua :

— Alors ?

Je pris posément le temps de mastiquer ma première bouchée et, m'essuyant soigneusement les lèvres, je prononçai :

— Bien sûr que je suis d'accord pour vous confier mes plantations, c'est même une excellente idée. Bravo !

— Pourtant, hier soir, vous ne sembliez pas très enthousiaste. Je dirais même "contrarié". Je me trompe ?

— En fait, mon seul problème est que je vais devoir vous mettre dans le secret des dieux !

— Ah ? Et vous ne me faites pas confiance, c'est ça ?

— Non, non, ce n'est pas ce que je veux dire, mais je vais devoir vous faire une révélation un peu particulière, c'est tout.

— Une révélation particulière ? Quel genre de révélation ? Vous détenez vos pouvoirs suite à un pacte avec le Diable, c'est cela ? plaisanta-t-elle.

— Non, répondis-je du tac au tac, sinon je ne vous aurais pas proposé d'être dans le secret des dieux mais dans celui des démons, nuance !

— Donc ?

— Donc écoutez-moi attentivement : voilà…

Et je commençai à réciter la fable que j'avais soigneusement préparée :

— Comme vous le savez, je travaille en utilisant des plantes relaxantes qui facilitent le passage de mes ondes à travers l'organisme humain.

— Et vous réussissez fort bien, me coupa-t-elle.

— Je vous en remercie, mais cela n'a pas toujours été le cas. Très jeune, j'ai utilisé la potion que m'avait léguée mon grand-père mais je n'obtenais que de maigres résultats. Sans doute étais-je bien moins doué que lui ? Ensuite, j'ai cherché pendant des années le mélange adéquat qui me permettrait de soigner avec brio, mais je n'y suis jamais parvenu. Toutes mes tentatives étaient vouées à l'échec et je restais un magnétiseur tout à fait médiocre. Tant et si bien que je finis par me décourager et par abandonner toute pratique.

— D'où votre reconversion à la comptabilité ? demanda-t-elle.

— Exact, mentis-je, et ceci vous explique pourquoi je n'en parlais jamais à personne. Je ne supportais pas de décevoir mes patients.

— Et vous avez trouvé la solution durant vos dernières vacances !

— Oui, effectivement ! L'été dernier, lors d'une randonnée en montagne, j'ai fait la connaissance d'un vieil ermite à qui j'ai parlé de mes problèmes. Et cet ermite m'a alors fait cadeau d'une plante particulièrement relaxante que je ne connaissais pas et qui, selon lui, devait répondre à mes besoins.

— Et vous l'avez cru d'emblée ?

— Au départ, je ne l'ai cru qu'à moitié, mais j'ai fait un test sur moi-même pour un problème de genou, et j'ai été stupéfait du résultat. Et sitôt rentré à Paris ce fut au tour de Rose Imbert de tester la méthode et là aussi, avec des résultats éblouissants. Et depuis, comme vous savez, je n'enregistre que des succès sans faille.

— Et vous connaissez le nom de cette plante ?

— Aucune idée, mentis-je encore, mais d'après le vieil ermite, elle n'existe nulle part, hormis dans son potager. Elle lui a été transmise de génération en génération. De toute façon elle me semble bien inoffensive car je n'ai noté aucun effet secondaire depuis que je l'utilise. Par contre, elle plonge mes patients dans un état de relaxation jamais atteint jusqu'à lors. Donc vous comprendrez que je souhaite protéger ma petite plante comme la prunelle de mes yeux. Pas question qu'on me la vole ou qu'on me la détruise…

— Pourtant, me coupa-t-elle, je ne voudrais pas à nouveau vous contrarier, mais je crois me souvenir que, lors de notre première

conversation à l'hôpital, vous m'aviez dit que cette plante vous avait été transmise de génération en génération. Je me trompe ?

Et toc ! J'accusai le coup mais, fort heureusement je commençais à être rompu à ce genre de déconvenue et n'en laissai rien paraître. Je parvins même à émettre un petit rire forcé et à prétendre :

— Vous étiez très fatiguée lors de cette entrevue et je ne me souviens pas vous avoir dit une chose pareille. Tout ce que j'ai pu vous dire est que mon don, et la technique qui l'accompagne, m'ont été transmis par mes ancêtres. Mais certainement pas la plante !

Elle me regarda, à demi convaincue.

— Et où est-elle, cette fameuse plante ?

— Dans ma cuisine, bien à l'abri des regards.

Jeanne baissa les yeux vers son assiette comme si elle y cherchait un quelconque indice, soupesant longuement le pour et le contre. Personnellement, j'étais fier de ma prestation et de mon énorme mensonge, mais c'est avec une légère angoisse que j'attendais son verdict. J'étais le candidat devant son jury. Reçu ou recalé ?

Finalement, après avoir longuement joué avec ses miettes de pain, elle leva les yeux vers moi :

— En temps normal, je n'aurais pas cru un traitre mot de votre histoire tant elle me semble invraisemblable. Mais voilà, j'ai été soignée par vous et votre plante, et j'ai vu le résultat. Aujourd'hui je ne boite presque plus, je n'ai aucun problème d'élocution et ma main gauche a récupéré une bonne partie de sa motricité. Je ne sais pas si vous me dites toute la vérité, mais je suis bien obligée d'admettre que votre truc, ça marche. Et je serais folle et surtout très ingrate de ne pas vous aider. Donc, oui, je vais abriter votre herbe magique et garder le secret. C'est un grand Oui, Justin, trois fois oui !

Ouf, j'avais gagné haut la main ! J'étais soulagé. J'avais à la fois réussi à lui faire accepter ma plante et en même temps à sauvegarder ma casquette de guérisseur. Trop fort, Justin !

—

À mon grand soulagement, Rose se rétablit parfaitement dès le lendemain matin. Je la félicitai mais ne lui parlai pas du déménagement de la plante. C'était mon secret avec Jeanne et j'étais heureux d'avoir enfin quelque chose à partager avec elle en cachette. Cela nous rapprochait et je priais pour que

ce secret soit le premier d'une longue liste à venir. Et je me plaisais à fantasmer sur la teneur de nos futures cachoteries !

Et Rose se remit au travail, épluchant deux jours de courrier négligé et répondant au téléphone à tours de bras.

La matinée s'écoula paisiblement mais, en début d'après midi, j'eus une étrange visite.

Trois hommes, impeccablement vêtus de costumes sombres, pénétrèrent dans mon vestibule. Le plus âgé semblait soucieux tandis que les deux autres, plus jeunes, arboraient un air bizarrement agressif. Le trio me fit penser à un parrain de la mafia et ses deux gardes du corps, mais peut-être n'était-ce après tout qu'un modeste père de famille flanqué de ses deux fils ? Cependant, il y avait tant d'arrogance dans leur attitude que je pensai immédiatement à un nouveau contrôle de je ne sais quelle administration tatillonne. J'étais désespéré, le déménagement ayant été prévu pour le lendemain soir, mes plantes envahissaient toujours ma petite cuisine. J'étais fichu !

Je les invitai néanmoins à entrer dans mon cabinet mais très curieusement les deux jeunes ne bougèrent pas d'un millimètre et seul le plus âgé s'avança vers moi, leur refermant sèchement la porte au nez.

Il me lança un sourire forcé, en s'excusant gauchement :

— Ils sont bien gentils mais parfois encombrants. Et moi je n'aime pas étaler mes petites misères devant témoins. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

Bien sûr que je comprenais, mais ce que je ne comprenais pas en revanche c'était la présence de ses deux chaperons qui, de toute évidence, l'importunaient. Tout ceci n'était pas très clair et je me tins prudemment sur la défensive, prêt à lui administrer la seconde thermos, celle qui ne contenait pas la plante.

— J'espère, jeune homme, que vous savez garder un secret ! Je n'aimerais pas que ma visite chez vous soit à la une des journaux dès demain matin.

J'acquiesçai, de plus en plus mystifié par son comportement. Pour qui se prenait-il ? Pour une célébrité ? Pour une vedette de cinéma ? Pressé de le voir disparaître, lui et ses deux acolytes bizarres, je l'invitai à me soumettre ses problèmes de santé sans perdre de temps.

Lorsque je prononçai le mot "santé", il me sourit et me dit :

— Ah, je vois que vous m'avez reconnu ! C'est bien, vous savez rester discret…

Je n'avais rien reconnu du tout mais je hochai la tête afin de ne pas le vexer.

Il me parla longuement de mystérieuses responsabilités, de soucis et de contrariétés qui le rendaient malade. Au bout de quelques minutes, convaincu qu'il ne s'agissait pas d'un inspecteur mais tout simplement d'un homme d'affaires stressé (et qui ne se déplaçait jamais sans son chauffeur ni son assistant), je décidai finalement de lui servir la véritable potion. Et tandis que je remplissais son petit gobelet et qu'il me parlait de son foie et de ses migraines, je l'observais à la dérobée.

— Vous comprenez bien qu'avec autant de responsabilités je ne peux pas me permettre le moindre "écart de santé". Ah, ha ! Ca serait le comble ! Je dois être performant à deux cents pour cent et je compte sur vous, jeune homme, pour me remettre d'aplomb.

Je ne saisissais toujours pas le sens de ses sous-entendus et ne le situais pas du tout. Si, comme me l'avait souvent suggéré Rose, je m'étais davantage intéressé à la "presse people", j'aurais probablement reconnu mon mystérieux visiteur. Mais pour l'instant, aucun nom ne me venait à l'esprit. Je laissai finalement tomber la catégorie "homme d'affaires" et le classai dans la case "show business", ça lui allait beaucoup mieux.

— Vous savez, me dit-il allongé à plat ventre sur la banquette tandis que je lui passais les mains sur le dos, vous savez, si je suis venu c'est uniquement parce qu'on m'a dit beaucoup de bien de vous. Et vous ne devinerez jamais qui m'a donné votre adresse ? Le président en personne ! Vous rendez-vous compte ?

Non, je ne me rendais pas compte. Je ne savais même pas à quel président il faisait allusion Le président de la République ou le président de son club de bridge ? Toujours soucieux de ne pas le vexer, je me contentais d'acquiescer en silence.

Soudain, je compris tout et je sentis une sueur glacée me parcourir les omoplates. Comment n'avais-je pas compris plus tôt ses allusions ? Ce type était un truand et avait séjourné à la prison de la Santé ! Peut-être était-il un évadé ?

Il se retourna et, me fixant d'un regard perspicace, il se mit à sourire et me dit :

— Vous êtes muet, jeune homme ? Mais bien sûr, où avais-je la tête ? Vous êtes la discrétion même ! Hé bien je ne peux que vous féliciter. Dans votre métier, rester discret est le meilleur moyen de conserver sa clientèle.

Et tandis qu'il réajustait son veston et sa cravate, il déposa pompeusement sur mon bureau un petit rectangle de carton blanc en déclarant :

— Voici où me joindre en toute discrétion. Si vous avez le moindre problème, n'hésitez pas à appeler, je vous aiderai dans la mesure de mes possibilités.

Il me régla son dû et, rejoignant ses acolytes, qui n'avaient toujours pas bougé d'un pouce, il disparut comme il était venu, dans l'anonymat le plus complet.

Transpirant comme un malade, je retournai sa carte de visite en tous sens. Le nom me rappelait vaguement quelque chose mais impossible de savoir quoi. Peut-être l'avais-je aperçu dans un journal à la devanture d'un kiosque ? En tout cas tout ceci ne sentait pas très bon et j'estimai plus prudent de me débarrasser de cette carte le plus vite possible.

Soudain, Rose fit irruption dans mon cabinet sans même frapper, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Me sentant un peu bête avec le petit carton que je triturais maladroitement, je crus bon de me justifier:

— Figurez-vous Rose, que je viens de tomber sur un type peu recommandable qui m'a…

Mais visiblement elle s'en fichait éperdument. Elle s'effondra dans le fauteuil réservé aux patients en me tendant une lettre à moitié chiffonnée.

— Simone est morte ! s'écria-t-elle.

— Simone ? Mais qui est Simone ? De qui parlez-vous ?

— Mon amie, celle qui avait un cancer. Votre troisième patiente, vous vous souvenez ?

Effectivement je m'en souvenais parfaitement, d'autant plus que sa rémission avait été mon premier gros succès. Je la croyais même tout à fait guérie.

— Elle a fait une récidive ? demandai-je incrédule.

— Non, mais on ne sait pas exactement. Elle allait tout à fait bien et puis subitement elle a eu un malaise. On l'a conduite à l'hôpital et elle est décédée aussitôt après.

— Donc on ne sait pas exactement de quoi elle est morte ?

— Non, on ne sait rien !

— Mais c'est dommage, pourquoi n'est-elle pas venue me voir ? J'aurais peut-être pu faire quelque chose pour elle.

— Je n'en doute pas Justin, mais tout a été si vite ! D'après ce que m'a écrit sa sœur, tout s'est joué en quelques heures. Quel dommage !

Effectivement, tout cela était regrettable, mais qu'y pouvais-je ? Il fallait quand même que je commence à comprendre que mes patients n'étaient pas immortels et que je cesse de culpabiliser au moindre incident. La potion rénovait les cellules, certes, mais ne les rendait pas pour autant invulnérables à vie. J'effaçais toute trace de disfonctionnement, je remettais les compteurs à zéro, mais après ils étaient de nouveau soumis aux aléas de l'existence. Ce n'est pas parce qu'on monte des pneus neufs sur une voiture qu'on les préserve d'une nouvelle crevaison.

Donc toute culpabilisation était inutile et je décidai de prendre le recul nécessaire. Est-ce que les médecins culpabilisent lorsqu'un de leurs patients décède ?

Fort de cette résolution, je consolai Rose comme je pus et continuai ma journée de soins en toute quiétude. La seule modification importante dans mon attitude fut que dorénavant j'insistais davantage pour que mes visiteurs poursuivent leurs traitements habituels sans jamais se croire à l'abri. J'aimais bien ma comparaison avec les pneus d'une voiture et la leur resservit très souvent.

****

IX

Le soir même j'invitai pour la première fois Jeanne à franchir le seuil de ma cuisine pour lui montrer mes trois arbustes. Consciente de l'importance de ces petites feuilles mordorées, elle en caressa quelques-unes d'un index délicat et respectueux. Je fus alors certain qu'avec elle la plante serait en de bonnes mains.

Je la vis même tellement subjuguée que je me demandai si elle n'avait pas finalement tout compris. Néanmoins, et quoi qu'elle ait pu penser en cet instant, elle n'en laissa rien paraître et continua de me considérer comme l'unique artisan de mes guérisons.

C'est en quittant ma cuisine et en repassant devant mon bureau qu'elle aperçut la petite carte de visite du matin, celle que le drôle de type m'avait déposée en partant. Elle la retourna dans tous les sens, les yeux écarquillés comme jamais.

— Hé bien dites donc, finit-elle par lâcher, vous en recevez du beau monde maintenant !

— Moi ? Du beau monde ? Vous plaisantez ?

Elle me regarda en plissant les yeux :

— C'est vous qui plaisantez. Vous savez qui c'est ?

— Oh oui, il me semble. Un truand qui a fait parler de lui dans la Presse ou quelqu'un de ce style ?

Elle m'observa, bouche bée :

— Justin, Justin, vous êtes un extraterrestre ! Vous me faites marcher ?

— Non, Jeanne, je vous jure que non !

— Hé bien, dit-elle, le monsieur que vous venez de soigner aujourd'hui n'était autre que… le Ministre de la Santé !

Ce fut à mon tour de rester bouche bée et d'écarquiller les yeux. Le Ministre de la Santé ! Comment était-ce possible ? Comment avais-je pu confondre à ce point le ministère et la prison du même nom ? Mais comment aurais-je pu le reconnaître, moi qui n'ouvrais jamais un journal et n'avais même plus de téléviseur ? Décidément, j'étais d'une inculture monumentale.

— Et, finis-je par avouer en riant, dire qu'au début je l'ai pris pour un parrain de la mafia et à la fin pour un truand ! Quelle méprise !

Jeanne reposa la carte sur mon sous-main en murmurant, l'air pensif :

— Vous n'aviez peut-être pas tort, après tout… Il y a un peu de ça…

—

C'est ainsi que dès le lendemain soir je pus transférer, non sans une petite pointe d'appréhension, mon bien le plus précieux chez celle que je considérais désormais comme mon associée véritable. À partir de ce jour, elle avait la garde de mes arbustes, de ma comptabilité, de mes liquidités, de mon fichier clients ainsi que de mes nombreuses lettres de remerciements. Nous étions liés et nous défaire l'un de l'autre aurait signifié la chute instantanée de notre business. Un tel lien m'effrayait et me réjouissait tout à la fois…

À propos des ces lettres de remerciements, il faut savoir que j'en accumulais maintenant près de quatre mille, soigneusement classées et répertoriées par Jeanne. Nous avions donc une impressionnante collection de témoignages en ma faveur, chose que le conseiller de Rose avait salué tout en nous mettant prudemment en garde :

— Attention, cette abondance de courriers ne doit être utilisée qu'à bon escient. Personne ne doit connaître votre volume de clientèle et encore moins l'administration fiscale. Prudence !

Prudents nous l'étions et avoir tout mis à l'abri chez mon associée me réconfortait quelque peu. Bien sûr j'étais conscient du danger qu'il y avait à tout laisser ainsi entre ses mains, mais tant qu'elle resterait persuadée que mon magnétisme était le principe actif de notre réussite et que la potion n'était qu'un additif, elle ne me ferait pas faux bond. En outre, elle avait besoin de moi, les séquelles de son hémiplégie pouvant lui jouer des tours à tout moment. Elle était donc mon assurance tous risques comme j'étais la sienne.

—

Quelques jours plus tard, je m'éveillai avec un léger mal de tête et une fatigue inhabituelle. J'en fus extrêmement surpris car cela ne m'était pas arrivé une seule fois depuis presqu'un an, mais je ne m'inquiétai pas outre mesure. Sans doute la plante n'agissait-elle pas de façon constante sur l'organisme et permettait-elle quelques rares affections isolées ?

Pourtant j'en faisais maintenant une consommation régulière. Lorsque parfois le soir je voyais qu'il restait un fond de breuvage au fond de ma bouteille thermos, je n'hésitais pas à le finir plutôt que de le jeter. Et je dois

avouer que l'occasion se présentait presque quotidiennement. J'étais donc maintenant imbibé de potion mais je n'étais pas invulnérable pour autant. La semaine passée c'était Rose qui s'était sentie mal, aujourd'hui c'était moi… Des rechutes existaient. Mais lesquelles et pourquoi ?

J'estimai donc qu'il était pour moi grandement temps de retrouver mon ermite et d'avoir une longue conversation avec lui. Je n'avais pas l'intention de lui avouer le commerce intensif auquel je me livrais, mais simplement de lui décrire le peu de bien que je répandais de ci de là dans mon entourage, sans plus. Comme l'été était imminent, je me fixai une date de congé et j'avertis Rose de ne plus prendre de rendez-vous sur la période choisie.

Le lendemain mon état ne s'améliora pas du tout et j'eus même quelques nausées. Je décidai donc de m'accorder une vraie nuit de sommeil. Je pris un somnifère léger et, par précaution, je remis quand même un double de mes clés à ma voisine, la priant de venir me secouer en cas de difficultés à émerger. Heureusement cette précaution s'avéra inutile car, sans raison apparente, je m'éveillai le matin suivant dans une forme éblouissante. Tout danger semblait donc écarté…

Ce fut d'ailleurs à cette époque que je reçus un compliment qui m'alla droit au cœur. En effet, les innombrables louanges que je recevais habituellement me faisaient grand plaisir, mais elles ne me touchaient pas directement puisqu'en réalité tout le mérite en revenait à la potion. En revanche, cette conversation restera gravée dans ma mémoire :

Au moment de régler sa séance, un client se pencha vers moi et sur le ton de la confidence il m'annonça :

— Vous savez, j'ignore complètement si je serai guéri par vos soins, j'ignore complètement si vous êtes aussi efficace qu'on le dit, mais il est une chose que je puis vous affirmer : être ici m'a fait un bien fou.

Comme je pensais qu'il faisait allusion à ma potion dont il commençait à ressentir les effets, j'entrepris de lui expliquer, comme à mon habitude, que c'était probablement mes ondes qui produisaient leur effet. Mais il me coupa la parole et m'affirma que non, c'était autre chose.

— Vous comprenez, continua-t-il, ici ce n'est pas comme chez un médecin, on se sent accueilli, respecté, écouté, et ça soulage. Ce que les médecins ne comprennent pas, c'est que l'aspect psychologique, c'est cinquante pour cent de la guérison. Au lieu de ça ils sont toujours pressés, froids, mal-aimables et on a continuellement l'impression de les déranger.

Avec eux, on n'est pas un être humain, on est juste une marchandise et ils ne retrouvent le sourire qu'au moment où l'on sort notre carte bancaire.

Je ne répondis rien, anxieux de ne surtout pas m'attirer les foudres du monde médical. Bien sûr je me sentais quelque peu protégé par mon patient illustre, le fameux Ministre, car ce n'était peut-être pas un hasard si on me fichait maintenant une paix royale. Mais je ne voulais pas trop user de ma chance et j'entendais bien tout faire pour la préserver.

— Alors qu'avec vous, enchaîna-t-il, on peut discuter tranquillement et vous ne montrez aucune impatience. On se sent chez vous comme dans un cocon. Avant même que vous ne commenciez la séance j'avais déjà le sentiment d'aller mieux. On n'a l'impression qu'ici il peut ne nous arriver que de bonnes choses.

— Mais, répondis-je, ce n'est pas le rôle d'un médecin que d'écouter les confidences de ses patients. Ne croyez-vous pas cela serait plutôt du ressort d'un psychologue ?

— Ah, ne me parlez pas des psys ! explosa-t-il. Ce sont des comédiens de premier ordre. Avec eux, vous parlez à un fauteuil vide, ils ne vous écoutent pas et se contentent de hocher la tête en cadence. Ils font durer leur prétendues "thérapies" afin de vous soutirer un maximum de revenus et n'ont qu'un credo : plus vous irez mal, plus leur compte en banque ira bien. Donc n'espérez aucune aide de la part de ces gens-là.

— Mais, tentai-je d'objecter…

— Non Monsieur, croyez-moi, entre les médecins qui vous expédient en deux temps trois mouvements et les psys qui tentent au contraire de freiner votre guérison, on est bien mieux ici. Avec vous on a l'impression d'être écouté et compris, et c'est rare…

Ce fut le plus beau compliment ! Car il ne concernait pas la plante, mais l'atmosphère chaleureuse de mon cabinet, son ambiance et aussi ma façon d'être. Pour une fois, la Frutex Virtuosus n'y était pour rien, c'était Justin Planchard en personne qu'on appréciait. Justin Planchard commençait d'exister…

—

Une nuit, alors que je ne dormais pas, allongé tout habillé sur mon lit, une révélation soudaine me traversa l'esprit. Puisque je m'imbibais régulièrement de potion, m'assurant par là même une longévité prometteuse, ne serait-il pas judicieux de faire partager mon sort à mon amie Jeanne ? En

effet, je ne m'imaginais pas éternellement jeune auprès d'une Jeanne vieillissante et finalement mourante. Je ne voulais pas finir comme Cyprien, seul au monde et qui, de ses propres aveux, avait vu ses proches disparaître un à un. Quel supplice cela avait dû être pour lui ! D'ailleurs je me demandai par quel accès d'égoïsme ou d'insouciance il n'avait pas songé à partager ses bienfaits avec des êtres chers. Je notai mentalement de lui poser cette question supplémentaire lors de notre entrevue, l'été prochain…

Toujours est-il que l'idée me tourmenta une bonne partie de la nuit. Comment résoudre cet épineux problème ? Comment demander à Jeanne de m'accompagner sur le long chemin de la longévité ?

Je dormis une petite heure, ce qui me suffisait amplement, et j'eus dès l'aube une vague idée de la façon dont j'allais lui présenter les choses. La ruse, toujours la ruse !

Puisque la potion était censée n'être qu'une tisane relaxante très efficace, j'allais tout simplement prendre l'habitude de lui en proposer régulièrement. Non pas dans le cadre d'une quelconque magnétisation, mais simplement pour la détendre. Chaque fois qu'elle viendrait me voir, chaque fois que j'irais chez elle, chaque fois que nous travaillerions ensemble, je lui en proposerai systématiquement une petite dose comme on propose une tasse de thé à ses invités. Je parfumerai le breuvage, je l'adoucirai, je le servirai avec des biscuits, j'en boirai moi-même en exemple, et je suis certain que, petit à petit, elle finira par m'accompagner sans même y prendre garde.

—

J'en étais à ce stade de mes cogitations, impatient de mettre mon petit plan à exécution, mais Rose, de son côté, allait de mauvaise nouvelle en mauvaise nouvelle. Toujours en charge du téléphone, elle recevait les appels pressants d'anciens clients qui insistaient pour être reçus en urgence. Elle essayait de leur expliquer que nous étions complets pour les mois à venir mais rien n'y faisait. En tant qu'anciens ils ne comprenaient pas pourquoi ils n'avaient pas la priorité et ils avaient l'impression que je les abandonnais. L'un d'eux lui fit même la cruelle remarque que, maintenant que je m'étais bien rempli les poches, je n'en avais "plus rien à faire".

Ainsi, je m'étais imaginé à tort que les clients tentaient de me revoir par simple mesure de sécurité, pour consolider leur guérison, mais il n'en était rien : ils tentaient de me revoir parce qu'ils avaient rechutés !

Cette constatation me bouleversa. Pour moi, mes patients étaient rétablis et ne se manifesteraient pas avant de longues années. Mais quelque chose ne fonctionnait pas comme prévu. Je me devais de trouver une solution rapide et efficace. Revoir Cyprien devenait donc une urgence absolue et je commençai même à me demander si je pourrais attendre la période estivale pour le consulter.

Et pour couronner le tout, Rose eut des vomissements la semaine suivante. Je lui offris donc de la "magnétiser" de toute urgence, chose qu'elle finit par accepter sans se faire prier tant elle était mal en point. Je lui fis donc boire sa potion et exécutai mon simulacre habituel, en espérant qu'elle se rétablirait au plus vite. Effectivement, la magie opéra de nouveau et c'est une Rose éblouissante qui refit surface le lendemain matin. J'en fus encore une fois très heureux mais sa santé faisait le yoyo et cela ne m'inspirait rien de bon.

— Il faut que nous trouvions une solution pour tous ces anciens patients qui ont besoin de vous, s'écria-t-elle pleine d'une énergie nouvelle. On ne peut pas les laisser comme ça, c'est cruel. Je me rends bien compte de ce que c'est !

Oui, c'était cruel, mais qu'y pouvais-je ? J'avais songé un moment à travailler même le dimanche et toute la nuit (rythme dont j'étais physiquement capable) mais je voyais bien que ça ne suffirait pas. Il fallait que je trouve une astuce pour venir en aide à tous ces gens qui m'avaient fait confiance et qui ne comprenaient plus pourquoi je les délaissais.

En fait, mon problème se résumait à une simple équation : trouver le moyen de faire boire un peu de potion à mes anciens malades sans les faire défiler ici ! Le coup que j'avais fait à Jeanne, la soi-disant magnétisation à distance, était trop compliqué pour être mis en œuvre en série. Il me fallait trouver quelque chose de tout aussi efficace mais de moins contraignant. Je me plongeai donc chaque soir dans mes ouvrages ésotériques en espérant y trouver quelque inspiration. Mais rien ne venait.

En attendant d'avoir la solution, j'indiquai à Rose que j'allais travailler une heure de plus chaque soir, ce qui correspondait à trois ou quatre clients supplémentaires, et que par conséquent elle pouvait accepter les cas les plus urgents.

— Mais ils sont tous urgents ! s'écria-t-elle. Entre leurs maux de têtes tenaces, leurs nausées et leur épuisement permanent, je ne sais pas qui est le plus à plaindre.

— Dans ce cas, tranchai-je, faites selon votre intuition. Écoutez votre cœur et vous saurez qui faire passer.

Elle haussa les épaules et quitta la pièce en bougonnant. J'étais conscient que ma réponse ne voulait strictement rien dire mais je n'avais rien de mieux à lui proposer dans l'immédiat.

De toute évidence, Cyprien avait eu raison en qualifiant que son cadeau "d'empoisonné" ! Peut-être étais-je allé trop loin ? M'étais-je laissé emporter par l'engrenage de la cupidité ? Le succès m'était-il monté à la tête ? Mais il était trop tard pour faire machine arrière et je devais faire face à mes responsabilités. D'ailleurs, je fus moi-même surpris par ma réaction positive, car dans un passé pas si lointain Justin Planchard se serait mis la tête dans le sable et aurait attendu que les choses se tassent.

Non seulement je n'ai pas attendu, mais de cette tête émergea, en plein milieu de la nuit, une merveilleuse idée dont la simplicité même me surpris. Un nouveau gros mensonge ! Il ne me restait plus qu'à le soumettre à la sagacité de mon examinatrice préférée.

— Jeanne, lui dis-je dès le lendemain à l'heure d'un déjeuner devenu pour moi inutile, j'ai peut-être une possibilité qui me permettra de soulager davantage de monde. Bien sur, ça n'est pas l'idéal et le procédé heurte ma déontologie, mais je ne peux pas laisser mes anciens patients sans aucun secours.

— Seulement les anciens ? demanda-t-elle, intriguée.

— Oui, car la méthode est assez particulière et je ne peux l'adresser qu'à des gens que j'ai déjà eus entre les mains, au propre comme au figuré.

Elle s'assit sur la banquette dédiée aux patients et croisa les jambes de façon tout à fait élégante. Jamais je ne l'aurais vue faire cela dans le passé. Comme quoi, grâce à la plante nous nous épanouissions tous.

— Dites-moi !

— Voilà : comme vous le savez, le magnétisme peut être véhiculé par n'importe quel objet.

— Non, je ne savais pas…

— Hé bien, mentis-je avec aplomb, je vous l'apprends. Et le tissu est précisément, avec le bois, l'une des meilleures matières à cet effet. La constitution des fibres emprisonne les ondes et les conserve beaucoup plus longtemps que ne le ferait une matière froide et lisse. C'est d'ailleurs pour cette raison que les poupées vaudou, par exemple, sont faites de tissu et de bois. Le support idéal.

— Et vous allez faire des poupées vaudou ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, non, bien sûr, mais vous n'êtes pas loin de la vérité. Je compte seulement magnétiser des morceaux de tissu et les expédier à mes malades en leur demandant de les appliquer sur la partie malade.

— C'est tout ?

— Oui, vous voyez, ce n'est pas difficile. Mais le magnétisme ainsi véhiculé étant forcément moins fort que celui que je dégage en réel, il ne peut s'adresser qu'à des patients que j'ai déjà traités.

— Ah ? Et pourquoi donc ?

Là, j'atteignis le summum de l'imaginaire :

— Parce que le corps conserve la mémoire du magnétisme auquel il a déjà été soumis !

Je la sentis conquise. Visiblement, elle mordait à l'hameçon. Néanmoins, je lançai le dernier volet de mon mensonge multifaces :

— Bien entendu, n'oubliez pas qu'il est impératif que le patient boive un peu de ma potion relaxante. Donc j'envisage de lui envoyer dans le même temps une minuscule fiole de ma précieuse composition. Qu'en pensez-vous ?

— C'est intéressant comme idée ! En somme, ce serait une sorte de "kit de guérison". Mais ne craignez-vous pas que certains patients ne l'utilisent pas convenablement et échouent par maladresse ?

— Oui, j'ai déjà réfléchi à la question et il suffira de leur adjoindre une notice d'utilisation. J'indiquerai comment procéder, les conditions et la durée de l'opération.

— Et s'ils veulent faire profiter du kit à leur entourage ?

— Hé bien je prendrai les devants en leur expliquant que c'est chose impossible et que ça ne fonctionnera pas. Il sera bien dit que chaque kit est personnel et ne saurait être transmis à un tiers.

— Excellente initiative ! Et comment allez-vous procéder pour magnétiser individuellement tous ces morceaux de tissu ? Ca doit représenter une somme de travail colossal !

— Alors là, permettez-moi d'être discret sur la méthode employée. Tous les magiciens ont leurs petits secrets, hé bien considérez que ceci en fait partie.

Bien sûr, je ne pouvais quand même pas lui avouer que je n'allais rien magnétiser du tout mais qu'en contrepartie j'allais me contenter de remplir

mes petites fioles. Je la chargeai donc d'acheter un rouleau complet de tissu et demandai à Rose de nous fournir la liste des clients concernés.

En prenant ces décisions et en distribuant les rôles je me sentis, pour la première fois de ma vie, dans la peau d'un chef. J'étais enfin capable de décider, de commander et d'assumer. Je me sentais en pleine forme.

—

Néanmoins, un seul nuage sombre stagnait dans mon ciel étoilé : je ne parvenais pas oublier l'échec cuisant que je m'étais infligé à moi-même en restant un soir pétrifié devant les lèvres de Jeanne. Cet épisode était comme une tache indélébile (pour ne pas dire débile) qui me laissait un goût amer. Je rêvais de vaincre ce reste de timidité qui me paralysait et d'oser faire à Jeanne ce que des millions d'hommes faisaient à l'élue de leur cœur. Tout simplement l'embrasser…

J'avais beau imaginer la scène, la rejouer sans fois en mon for intérieur, je ne voyais pas comment je pourrais surmonter la difficulté et parcourir les quelques centimètres qui nous séparaient au moment où nous nous disions bonsoir. Cette distance était le bout du monde.

Pourtant Jeanne avait, semble-t-il, oublié l'incident et m'avait à nouveau convié chez elle de temps à autre. De nombreuses occasions s'étaient donc offertes à moi, mais au moment de la quitter je restais toujours à prudente distance et m'éclipsais sans oser soutenir son regard. Je fuyais presque comme un assassin.

Le seul point positif qui émanait de nos petits dîners fut que, comme je l'avais programmé, je parvins à lui faire boire régulièrement un peu de potion. Bien sûr, elle n'en était pas à mes hautes doses, mais j'avais plaisir à contempler le doux liquide franchir la barrière de ses lèvres. Chaque gorgée la plaçait dans mon sillage sur le long chemin d'éternité programmée qui nous attendait. C'était merveilleux !

Le problème est que je ne me voyais tout de même pas passer quelques centaines d'années aux côtés de ma bien-aimée sans oser jamais la toucher. Les amours platoniques sont très nobles, certes, mais j'aspirais quand même à des douceurs plus terre-à-terre ! Il fallait que je trouve le moyen de franchir le cap de mon horrible timidité.

J'en étais là de mes doutes et de mes interrogations lorsque la solution m'apparut tout à coup, évidente. Décidément, j'étais devenu une véritable machine à idées ! La potion avait un effet de plus en plus stimulant sur mes

cellules cérébrales, c'était indéniable, et je commençais à me demander dans quelle mesure je ne pourrais pas aussi exploiter ce filon. Justin Planchard, marchand d'intelligence… Bref, pour en revenir à mon idée concernant Jeanne, je me dis tout simplement que, puisque je ne pouvais la toucher physiquement, j'allais la toucher avec des mots. En effet, pourquoi prendre des risques inutiles alors qu'il suffisait simplement de demander la permission : j'allais tout bêtement la demander en mariage…

L'idée me parut si bonne que, sur l'instant j'en eus le souffle coupé. Que n'y avais-je pas songé plus tôt ? Je me dis même, dans mon euphorie, que le mariage n'était qu'une ruse inventée par les timides. Il suffisait de demander pour être servi, et le tour était joué !

Et puisque nous avions prévu le surlendemain de dîner ensemble, j'allais en profiter pour venir avec un énorme bouquet de fleurs et lui faire ma déclaration. Il me suffirait d'apprendre mon petit blabla par cœur et de le réciter au moment importun, exercice auquel j'étais maintenant rompu. Et cette fois-ci, mon vieux Justin, pas d'histoires, tu ne te défileras pas ! Tu ne sortiras pas de chez elle sans avoir servi ta tirade !

—

La perspective de solliciter enfin les faveurs de Jeanne de façon officielle fut troublée par un nouvel incident. Complètement catastrophée, Rose fit irruption entre deux clients pour m'informer qu'elle venait d'apprendre le décès d'un de mes tout premiers patients. Néanmoins je me montrai beaucoup plus réservé qu'elle :

— Rose, ne vous mettez pas martel en tête, je ne suis pas responsable. Ce qui arrive est tout à fait normal : depuis l'ouverture de mon cabinet il y a dix mois, j'ai vu environ six mille personnes, d'accord ? Or ce sont des gens qui ont tous des problèmes de santé (sinon ils ne seraient pas venus me voir), parfois très graves, et qui plus est, ce sont des gens âgés pour la plupart. Donc il est mathématiquement logique de constater régulièrement des décès. Question de statistiques, c'est tout !

Mais mon raisonnement cartésien ne consola pas Rose qui me répondit en reniflant :

— Oui mais cette fois ce n'est pas une personne âgée, c'était un jeune !

J'avoue que je fus un peu secoué par cette précision.

— Et on sait de quoi il est mort ?

— Mais non justement, gémit-elle, on n'en sait rien. Il ne s'est pas senti bien au réveil, il n'a pas été travailler et sa femme l'a trouvé sans vie quand elle est rentrée le soir.

— Ah… Mais peut-être avait-il une maladie grave ? Je vais consulter sa fiche pour voir le motif de sa visite.

— Inutile, sa femme me l'a dit. À l'époque, il s'était seulement cassé le bras et il voulait guérir le plus vite possible à cause de son travail.

— Ah bon ? Et dans quoi travaillait-il ? Quelque chose de dangereux ?

— Mais non, pas du tout. Il était chauffeur de taxi à son compte et il ne pouvait pas rester sans travailler trop longtemps.

Effectivement, il n'y avait rien de bien dangereux dans tout ça. Pas de maladie grave ni de métier à risque. Mais je ne pouvais pas admettre que Rose pût m'attribuer une quelconque responsabilité dans la mort des gens.

— Écoutez, dis-je en élevant la voix, on ne meurt pas d'aller consulter un guérisseur, sinon ça se saurait et la profession serait interdite depuis longtemps. Ce pauvre homme n'est ni le premier ni, malheureusement le dernier. Alors cessez de vous lamenter et remettez-vous au travail.

Au moment où elle allait quitter la pièce je la rappelai :

— Au fait, Rose, avez-vous établi la liste des patients à qui nous devons envoyer les kits ?

— Oui Monsieur, répondit-elle presqu'au garde-à-vous, je termine et je vous la donne ce soir.

Et le soir venu, lorsqu'elle m'apporta la liste en question, je faillis tomber à la renverse. Entre les courriers désespérés et les appels urgents, elle avait collecté plusieurs centaines de noms. Comment était-ce possible ?

Ma méthode avait-elle un défaut ? Avais-je commis une erreur dans le dosage ou la préparation ? Peut-être ne fallait-il pas la préparer dans une bouteille thermos ? Avais-je dénaturé la plante en la conservant au fond de ma cuisine mal aérée ? Néanmoins je balayai toutes ces interrogations d'un revers de main en estimant que tout ceci n'était que parfaitement humain : depuis qu'ils avaient ressenti les bienfaits de ma thérapeutique, les patients avaient tout simplement envie d'y goûter à nouveau. Moi-même étant un adepte forcené de ma tisane, je comprenais que d'autres en redemandent au moindre bobo !

En outre je ne voulais pas me laisser polluer l'esprit par des considérations tant pessimistes qu'erronées, mes pensées allant vers ma

bien-aimée et le petit discours que je lui préparais mentalement. Demain serait un autre jour car demain serait un grand jour… !

****

X

Le lendemain fut assurément un autre jour, mais certainement pas un grand jour. Je me levai tellement mal en point et nauséeux qu'à mon immense regret je dus annuler la soirée si intensément désirée. Si Jeanne étais déçue, elle eut la délicatesse de ne pas le montrer, mais moi, de mon côté j'étais effondré par ce nouveau coup du sort. On aurait dit qu'un Destin écrit à l'avance m'empêchait d'atteindre le but que je m'étais fixé. Pour quelle raison une barrière invisible se dressait-elle entre elle et moi ?

Bien que bourré de potion, j'eus beaucoup de difficultés à traiter ma trentaine de clients du jour mais, comme on l'a vu précédemment, je me réfugiai dans une semi-somnolence qui passait pour un état de haute concentration spirituelle. Je servis mon lot de tisanes quotidiennes le plus rapidement possible et, le dernier client à peine éjecté sur le palier, je me jetai tout habillé sur mon lit, tremblant de fatigue et de fièvre. Je dormis jusqu'à l'aube et m'éveillai en sueur et dans un état déplorable.

Je me sentais barbouillé, vaseux, mais surtout empreint du mauvais rêve que je venais de faire. J'avais rêvé que, en arrivant sur mon palier je découvrais qu'on avait arraché ma belle plaque de cuivre pour la remplacer par un vulgaire morceau de carton gris. Sur ce carton mal punaisé on avait tracé d'une main malhabile: "Justin Planchard – Magnétiseur". Puis, franchissant mon seuil, je découvrais un délabrement indescriptible. Le papier peint était à nouveau décollé, le sol était jonché de revues médicales et de prospectus froissés, et mon beau bureau avait disparu pour être remplacé par ma vieille table de camping et ses deux pliants bancals. M'approchant alors de mes fiches cartonnées, je voyais que la première était celle de Jeanne Lefrançois, ornée de la simple mention "AVC". Je voulus m'en saisir mais c'est à cet instant que m'éveillai.

J'eus beaucoup de mal à me défaire de ce cauchemar car il me restait collé à l'esprit, non comme une vision nocturne mais comme du vécu. J'avais le sentiment d'avoir réellement vu ce que je venais de voir en songe. C'en était oppressant et je devais me secouer.

Je n'approuvais pas ce que j'allais faire mais je n'avais pas le choix. Trop de patients avaient encore besoin de moi et c'est en guise de petit déjeuner que je me servis une bouteille complète de potion sans même la faire

chauffer. J'avalai ainsi une bonne vingtaine de doses d'un coup, pris ma douche en tremblant, me rasai sommairement et trouvai le moyen de me décorer la joue d'une belle balafre peu esthétique. Décidément, aujourd'hui non plus n'était pas mon jour.

Ce ne fut qu'au dixième client que je commençai à me sentir régénéré. Le bien-être revint peu à peu et une heure plus tard j'étais tout à fait remis. Je pensais que mes ennuis étaient derrière moi mais j'eus encore une mauvaise surprise : à l'heure de la pause déjeuner Rose fit irruption dans ma cuisine, les yeux rouges et larmoyants. Imaginant qu'elle avait dû passer la nuit à pleurer le jeune homme disparu, je la regardai sévèrement et lui ordonnai :

— Allons, Rose, cessez ces jérémiades, elles deviennent ridicules maintenant. Vous m'entendez ?

— Mais, Monsieur, je ne pleure pas. Ce sont mes yeux, je ne sais pas ce qu'ils ont. Ils me brûlent depuis cette nuit. J'ai mal.

— Vos yeux ? Mais que se passe-t-il encore ?

— Je ne sais pas, Monsieur, mais j'ai très mal et j'ai froid.

Pour la première fois je réalisai qu'elle m'appelait "Monsieur", signe de respect, bien sûr mais également de distanciation. Visiblement, elle se désolidarisait doucement de notre entreprise et cela me fit mal.

— Allons, Rose, je vais vous soigner. Tenez, allongez-vous sur la banquette et prenez un peu de potion.

Mais elle resta debout, les yeux fixés au sol.

— Non, Monsieur, ne le prenez pas mal, mais pour cette fois je préférerais aller chez le médecin.

Elle m'aurait lancé une poutre sur la tête que l'effet aurait été le même. Le plus dur fut de lui cacher à quel point j'étais abasourdi. Je fis l'indifférent.

— Bien sûr Rose, vous avez entièrement raison. Il ne faut pas continuellement se reposer sur le magnétisme, lequel, vous l'avez vu, a ses propres limites. Moi-même je n'hésite pas à revenir aux médicaments usuels lorsque je ne me sens pas très bien et je recommande d'ailleurs à tous mes patients de ne jamais abandonner leurs traitements médicaux en cours. C'est l'évidence même !

Elle sembla soulagée par mon attitude conciliante. Elle me remercia et se dirigea vers la porte.

— Et quand allez-vous chez le médecin ? demandai-je.

Elle se retourna, encore un peu sur ses gardes.

— Tout de suite. Aujourd'hui il reçoit sans rendez-vous, alors je vais en profiter.

— Vous avez raison, mais pouvez-vous me rendre le téléphone portable juste pendant votre absence ? Je demanderai à Jeanne de s'en occuper pour aujourd'hui.

— Oui, bien sûr, répondit-elle, en le déposant sur ma table, où avais-je la tête ?

Je remarquai bien qu'elle ne m'avait pas tendu l'appareil mais qu'elle l'avait posé devant moi, comme si elle voulait éviter tout contact physique. Étais-je devenu à ce point "intouchable" ?

Lorsqu'elle fut enfin partie, je hochai tristement la tête en repensant au terme que je venais d'employer : "intouchable". Et pourquoi pas "pestiféré" pendant que nous y étions ? Mais tout à coup une idée me vint. Et si nous étions victimes d'une contagion ? Depuis le temps que nous recevions des malades de toutes sortes nous avions inévitablement côtoyé des virus indésirables ! Bien sûr, l'explication était là : nous nous sommes contaminés !

— Et quand je pense qu'en plus je dors dans mon propre cabinet, m'exclamai-je à haute voix. Quel nid à microbes !

Je dus admettre que nous ne prenions pas les mesures hygiéniques adéquates et que c'était peut-être ce manque de précautions élémentaires qui nous avait joué des tours. Aussitôt j'appelai Jeanne :

— Écoutez, j'aurais besoin de vos services pour la journée. Rose est indisposée et il faudrait que vous preniez les appels à sa place. C'est possible, oui ?... Bien, je vous remercie… Oui je vais un peu mieux… Et aussi il va falloir trouver une femme de ménage… Oui, c'est cela… Tous les soirs après le dernier client elle devra tout désinfecter, les fauteuils, les poignées de portes, mon bureau… Oui… Et aussi l'air ambiant avec un aérosol désinfectant. Oui comme dans les hôpitaux, c'est cela, on va tout faire comme dans les hôpitaux… Oui, tenez-moi au courant.

J'allais raccrocher mais soudain je me ravisai :

— Et vous, Jeanne, j'ai oublié de vous demander, vous n'êtes pas malade au moins ? Tout va bien ?

Et comme elle me répondit qu'elle se portait comme un charme, je raccrochai avec un grand "ouf" de soulagement.

Vingt minutes plus tard, elle était devant moi et je lui tendis le petit appareil.

— Étant donné que Rose l'a beaucoup tenu contre sa bouche ces temps derniers, il serait peut-être prudent de le désinfecter. Vous avez ce qu'il faut ?

— Oui, bien sûr, dit-elle en le glissant dans son sac. Mais pourquoi tant de précautions subites ?

— Tout simplement parce que, comme vous le savez, Rose et moi-même avons été légèrement indisposés récemment, et en plus nous avons beaucoup d'anciens patients qui présentent également des troubles sérieux.

Je lui masquai les deux décès qui, d'après moi, n'avaient rien à voir dans l'histoire et de plus je ne voulais pas l'inquiéter inutilement.

— Donc, continuai-je, j'ai de bonnes raisons de penser que, peut-être, nous sommes victimes d'une petite épidémie qui, peut-être s'est propagée ici même. Rien n'est moins sûr, ce n'est qu'une supposition, mais je préfère appliquer le principe de précaution maximum.

— C'est une excellente initiative, répondit-elle. Mais je vois que vous allez mieux. Venez donc dîner samedi soir, nous en reparlerons.

—

Le médecin de Rose n'ayant pas décelé l'origine de ses troubles, il l'envoya à l'hôpital pour passer des examens approfondis. Dans un sens, ce n'était pas une bonne nouvelle, mais d'un autre côté cela permettrait au moins de savoir de quoi nous souffrions tous les deux. Nous serions fixés dans quelques jours.

En attendant, j'effectuai mes séances sans discontinuer. La journée se déroulait, semblable à bien d'autres avant elle, lorsqu'un événement étrange se produisit.

En fin de soirée, un patient se présenta à mon cabinet pour un problème de douleurs dans le dos. Je l'observai et au bout de quelques instants, j'eus soudain la certitude que je l'avais déjà soigné auparavant. Je lui demandai donc s'il m'avait déjà consulté mais il me répondit que non, qu'il venait pour la première fois.

En fait, l'impression que j'avais était bien plus qu'un simple "déjà vu", c'était du "déjà vécu". Je savais pertinemment ce qu'il allait dire ou ce qu'il allait faire, exactement comme lorsqu'on regarde un film pour la seconde fois.

Je lui demandai donc depuis quand il souffrait du dos mais au fond de moi j'entendis une petite voix qui me susurrait : "depuis un an environ mais

cela s'est aggravé le mois dernier en portant une valise trop lourde". J'attendis, plein d'appréhension et je l'entendis me répondre, comme en écho :

— Depuis un an environ mais cela s'est aggravé le mois dernier en portant une caisse trop lourde.

À un détail près, je savais donc ce qu'il allait me dire. J'en fus extrêmement troublé et le fus encore bien davantage lorsque, sachant qu'il allait faire tomber sa veste en tentant de la poser sur le dossier de sa chaise, je lui recommandai :

— Pas sur le dossier ! Accrochez plutôt votre veste sur le porte-manteau avant qu'elle ne tombe par terre !

Mais il demeura sourd à ma recommandation et sa veste glissa de la chaise comme je l'avais pressenti. Cet incident prouvait donc que je savais ce qui allait se produire mais que je ne pouvais l'empêcher, comme si c'était écrit. Désireux de pousser plus avant l'expérience, je lui demandai, tandis qu'il ramassait son vêtement :

— Excusez-moi de vous poser la question, mais n'aviez vous pas entendu ce que je vous avais dit à propos du porte-manteau ?

Et à ma grande stupéfaction, il ne me répondit même pas, comme si ce dialogue n'était qu'une parenthèse qui ne faisait pas partie du vécu initial… Et, regardant en tous sens il aperçut le porte-manteau et annonça :

— Ah, il y a un porte-manteau ! Désolé je ne l'avais pas vu !

J'étais sidéré. Il accrocha sa veste puis s'allongea sur la table de soins sans même que je l'y invite. Je procédai à mon rituel de magnétisation, profondément mal à l'aise face à une clairvoyance à laquelle je n'étais pas habitué.

Sitôt le client sorti, je m'effondrai dans mon fauteuil, transpirant à grosses gouttes et tremblant de tous mes membres. J'avais le cœur qui battait à tout rompre, comme si je venais de courir un marathon. De quelle manifestation étrange venais-je d'être le jouet ? D'où venaient ces visions prémonitoires ? Était-ce les effets de la potion que j'ingurgitais à hautes doses ? Devais-je m'en inquiéter ou m'en réjouir ?

De toute façon, l'expérience avait échappé à tout contrôle et n'était donc pas reproductible à volonté. Je me dis simplement qu'elle ne se réapparaitrait sans doute jamais et que je ferais mieux de l'oublier. C'était un accident de science-fiction, sans plus…

—

Le samedi arriva, sans nouvelle catastrophe ni claire-voyance impromptue. Les récents événements ne m'avaient pas fait oublier mon projet de demande en mariage, et c'est dans un état d'impatiente fébrilité que je me rendis à son domicile. Confiant et heureux de la soirée qui s'annonçait si bien, j'apportai un petit bouquet de fleurs et rangeai mon petit laïus matrimonial dans un tiroir de mon cerveau, prêt à le ressortir au moment opportun.

Vers la fin du dîner j'amenai donc discrètement la conversation sur le mariage en général, sur les inconvénients de la solitude et autres poncifs du même calibre. Mais je voyais bien qu'elle m'écoutait d'une oreille distraite, comme si un souci autre la taraudait. Je songeai même un instant qu'elle me voyait venir avec mes gros sabots et que ma proposition serait rejetée d'avance. Je continuai néanmoins mon discret travail d'approche sans me laisser décourager.

Au moment que je jugeai le plus approprié, j'entamai les prémices de ma déclaration, mais sans même m'avoir entendu, elle m'interrompit :

— Écoutez Justin, j'ai pris une initiative.

Je ravalai mon petit discours et lui prêtai une oreille aussi attentive que frustrée.

— Ah bon ? Mais c'est très bien de prendre des initiatives ! Et qu'avez-vous fait ?

— Voilà, je ne sais pas si vous allez apprécier mais, devant l'ampleur du problème qui vous préoccupe, j'ai mené ma propre enquête.

— Votre enquête ? Mais quel problème ?

— Oui… Enfin, j'ai pris la liberté de me livrer à une sorte de sondage. Toute la journée. J'ai repris vos fiches par ordre chronologique et j'ai téléphoné à vos clients en commençant par les plus anciens.

— Téléphoné ? Mais… Mais que leur avez-vous dit ?

— Rassurez-vous, je n'ai rien dit de compromettant ! J'ai prétexté que j'étais votre secrétaire et que j'effectuais une sorte de contrôle de satisfaction. J'ai demandé si les symptômes sur lesquels vous étiez intervenu avaient totalement disparu et si tout allait bien.

Je ne répondis rien, anxieux de la suite à venir.

— En deux jours j'ai pu passer environ cent cinquante coups de fil. C'est peu, en regard de la totalité de vos soins, mais les chiffres sont assez troublants.

— Comment ça troublants ? m'affolai-je. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Écoutez Justin, c'est un échantillon dérisoire, ça n'a aucune valeur statistique, mais… oh mon Dieu, je n'aurais pas dû…

Et elle se cacha la tête entre les mains, comme quelqu'un qui cherche à retenir ses larmes. Je me précipitai à ses pieds en contournant la table.

— Non, non, ne pleurez pas Jeanne, ce n'est pas grave, ne pleurez pas.

Elle se calma un peu, posa son front sur son poing refermé et, sans oser me regarder, elle énuméra :

— Sur cent cinquante personnes contactées, une vingtaine environ est en bonne santé et une trentaine est légèrement souffrante…

— Mais voyons, m'exclamai-je, il n'y a rien d'affolant dans tout ça !

— Et, continua-telle d'une voix presqu'inaudible, les autres… les autres… presqu'une centaine… Les autres sont tous décédés !

Et elle éclata en sanglots, une véritable tornade de larmes. Elle se leva en renversant sa chaise et s'enfuit vers sa chambre à coucher en claquant la porte.

Resté seul face à moi-même, je fus incapable du moindre mouvement ni de la moindre pensée cohérente. J'étais sonné. Moi qui avais prévu mille et une façons agréables de terminer la soirée, je ne m'attendais pas à celle-là. Une centaine de décès ! Soixante pour cent ! Toutes mes théories sur les chances de mortalité s'effondraient d'un coup. C'était trop pour un simple hasard. Il y avait quelque chose qui n'allait pas.

Je dus rester un bon quart d'heure prostré, attendant peut-être secrètement que Jeanne revînt pleurer dans mes bras. Mais elle ne ressurgit pas. Conscient que je l'importunais maintenant, je me levai lourdement et, le cœur serré, je quittai son petit appartement. Y reviendrai-je seulement un jour ?

Comme d'habitude, je fis le trajet à pied. L'air frais me remit les idées en place et un début de raisonnement sensé commença à refaire surface. J'hésitai longuement, je pesai le pour et le contre mais en arrivant au pied de mon immeuble ma décision était prise : puisque demain était un dimanche et que je n'avais pas de clients à recevoir, je sauterai dans le premier train et irai questionner Cyprien. Il y avait maintenant urgence !

—

Bien entendu, je ne fermai pratiquement pas l'œil de la nuit. Vers deux heures du matin, je décidai de me servir un grand bol de potion, sans raison

précise, juste pour m'occuper l'esprit et les mains. Je dus admettre que c'était devenu une sorte de drogue.

Je me levai donc mais constatai, en distinguant un rai de lumière sous la porte de ma chambre, que mon cabinet était resté allumé. Pourtant, je me souvenais parfaitement l'avoir éteint en rentrant de chez Jeanne.

Méfiant, j'ouvris doucement ma porte et je sentis alors mon sang se glacer dans mes veines : j'étais assis à mon bureau et me regardais en souriant.

— Entrez, m'entendis-je dire, et asseyez-vous. Que puis-je pour vous ?

Je ne bougeai pas d'un millimètre, tétanisé par la peur et l'incrédulité. Mon double tendit la main, m'invitant encore une fois à entrer.

Je ne pouvais croire ce que je voyais, c'était cauchemardesque. Une pensée subite me traversa l'esprit : ou bien le dédoublement corporel existe et je suis en train de vivre une telle expérience, ou bien je suis tout simplement devenu fou ! Pourtant je ne rêvais pas, j'étais bel et bien éveillé.

Je ne me quittai pas des yeux et murmurai, d'une voix étranglée :

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

— Justin Planchard, m'entendis-je répondre, magnétiseur. Et vous-même, Monsieur… Vous êtes Monsieur… ?

— Justin Planchard rétorquai-je stupidement.

— Hé bien c'est parfait ! Et de quoi souffrez-vous au juste cher ami ?

Je ne sus que répondre, hébété au dernier degré. Je vis mon double se lever de derrière le bureau et me tendre la thermos en souriant :

— Détendez-vous, je suis ici pour vous soigner… un peu de potion ?

D'un bond je me précipitai sur la chaise réservée aux clients et, fou de terreur, je la lançai de toutes mes forces vers mon second moi. Il me regarda l'air surpris et, touché au front, il s'affaissa lentement sur le bureau…

Lorsque je m'éveillai, j'étais baigné de sueur et j'avais mal à la tête. Je clignai des yeux et regardai autour de moi sans bien comprendre ce que je faisais là. J'étais affalé sur mon propre bureau et une chaise gisait devant moi sur le tapis. Que s'était-il passé ? Avais-je fais un mauvais rêve ? Pourtant je n'avais pas rêvé : une énorme bosse sur mon front prouvait que j'avais bien reçu un coup.

Je fis des efforts pour tenter de me souvenir mais tout était flou. La seule chose qui me venait à l'esprit était que j'étais assis à mon bureau dans l'attente du client suivant. Ensuite, mon double avait fait irruption dans la pièce et m'avait lancé une chaise à la tête.

Puis, lorsque je tentais d'y repenser plus fortement, c'était l'inverse qui m'apparaissait : c'était moi qui entrais dans la pièce et mon double qui était assis au bureau. Et l'instant d'après c'était encore l'inverse. Je sautais d'un personnage à l'autre avec une facilité déconcertante, comme si j'avais été les deux à la fois… Comme si je m'étais dédoublé…

C'était incompréhensible…

Sachant que je ne pourrai plus dormir ni me reposer je me préparai péniblement pour mon voyage en train. J'avais terriblement mal au crâne. Mais que s'était-il donc passé ? Avais-je abusé de la potion ? Avais-je, sous l'influence de la plante, vécu une expérience hors du temps et de l'espace ? Je n'y comprenais plus rien ! Mais je savais que dans quelques heures tout serait effacé et je m'accrochai désespérément à cette idée : mon ami Cyprien allait enfin me donner la clé de toutes ces énigmes.

J'avalais une bonne lampée de potion en guise de petit déjeuner et bouclai mon petit sac de voyage. Ma bosse au front me faisait encore souffrir mais je savais que, grâce au breuvage, dans quelques heures elle serait résorbée. J'étais confiant.

J'ouvris la lourde porte cochère de mon vieil immeuble et traversai la rue, heureux de ce voyage qui allait enfin mettre un terme à mes doutes et à mes questions. Et je ne reviendrai pas sans une réponse satisfaisante !

J'avais prévu de rentrer le soir même afin de ne pas perturber la bonne marche de mon cabinet. Dans quelques heures tout serait parfaitement réglé.

Donc je traversai mais, au moment où je posai le pied sur le trottoir d'en face, je vis du coin de l'œil, une voiture de police qui pila presque à ma hauteur et trois flics en civil en jaillir précipitamment. Visiblement ils étaient sur une grosse affaire. L'aube était en train de poindre et je me demandai quel pauvre type ils allaient sortit du lit de si bonne heure un dimanche matin. Je fus encore plus surpris de voir qu'ils se dirigeaient tout droit vers mon immeuble. Chez lequel de mes colocataires pouvaient-ils bien se rendre ? Nous n'étions tous que de paisibles gens sans histoires. Mais ce n'étaient pas mes affaires. Je haussai les épaules et accélérai le pas, soucieux d'arriver à la gare pour bondir dans le premier train disponible.

****

XI

Quelques heures plus tard, j'arrivai au village et me précipitai dans la première chambre d'hôte venue. Je reçus un accueil chaleureux : la saison touristique n'avait pas encore démarré et le client était rare. On voulut même me faire un prix "hors-saison" mais je refusai, l'argent étant désormais le cadet de mes soucis. Je me changeai rapidement, enfilai ma tenue de "montagnard du dimanche" et m'éclipsai sans un mot, sous le regard surpris de mon hôte. Il n'avait jamais vu une telle précipitation à partir en promenade. Mais ce qu'on pensait alors de moi était aussi le cadet de mes soucis.

Je repris mon ancien chemin de randonnée et eut l'agréable surprise de ne ressentir aucune fatigue ni aucun essoufflement durant la montée. En outre la bosse avait déjà totalement disparu. Merci la plante ! Donc la potion n'avait rien perdu de son efficacité et cela m'ôtait tous les doutes que j'avais pu nourrir à son sujet. Ou peut-être était-ce l'impatience de revoir Cyprien qui me donnait des ailes ?

Toujours est-il que je continuai l'ascension avec entrain, soudainement loin de mes soucis, loin de Jeanne, loin de Rose, loin de mon cabinet et de tous ces malades qui me sollicitaient. Je me dis que je devrais prendre ce genre de congés plus souvent, maintenant que mes moyens me le permettaient. Rien de tel qu'une bonne suée et un bon bol d'air pour se remettre les idées d'aplomb !

Au bout de deux petites heures qui me parurent très courtes, puisque sans lassitude aucune, j'arrivai enfin à l'entrée du labyrinthe de verdure qui conduisait à la cabane de Cyprien. Il ne fallait pas le manquer car, bien évidemment rien ne le signalait, et le promeneur innocent qui l'approchait passait outre sans se douter de rien. Ma mémoire visuelle était excellente, je n'hésitai pas une seule fois parmi la multitude de sentiers qui se croisaient trompeusement et, dix minutes plus tard, j'étais à portée de voix du refuge de mon ami.

Je ne me signalai pas, certain qu'il m'avait entendu venir et que, fidèle à ses bonnes habitudes, il me guettait tapi dans l'ombre. Je m'approchai de son bout de rocher mais personne ne vint. Alors je m'approchai du seuil et appelai doucement :

— Cyprien ! Cyprien ! Vous êtes là ?

Mais seul un silence écrasant me répondit. Je me sentis soudain un peu effrayé. Et s'il était là, tout simplement gisant, mort ? Mais je chassai cette horrible pensée et m'introduisis non sans appréhension dans le sombre logis.

Rien. Personne. Était-il parti relever ses pièges ou cueillir quelques plantes pour son déjeuner ? De toute façon il ne devait pas être bien loin et je décidai d'attendre.

Une heure passa et toujours pas de Cyprien en vue. Soudain un détail attira mon attention. La cabane n'était pas seulement vide, elle semblait figée, comme arrêtée dans le temps. Aucune trace de nourriture, pas même un reste de fruit, et surtout une épaisse couche de poussière qui recouvrait toute chose. Je me penchai sur le bol dans lequel j'avais bu jadis : le peu d'eau qu'il contenait était croupie et une ou deux mouches s'y étaient noyées.

Il y avait longtemps que plus personne ne vivait ici…

Complètement désemparé, je jaillis hors de la cabane et scrutai les environs. Soudain j'eus l'idée d'aller voir ses arbustes, ceux là-même qui avaient donné la tige qu'il m'avait offerte. J'eus beaucoup de mal à les retrouver, enfouis qu'ils étaient sous les mauvaises herbes et les ronces. De toute évidence, leur propriétaire ne les soignait plus depuis fort longtemps. J'étais effondré. Où allais-je retrouver le vieil ermite à présent ? Était-il encore en vie ? Était-il parti vers d'autres horizons comme il l'avait si souvent fait durant sa longue vie d'errance ? Avait-il été obligé de fuir ou bien était-il parti de son plein gré ? Que de questions désormais sans réponse…

Et mes problèmes ? Qui allait m'éclairer maintenant sur les maladies et les décès qui ternissaient ma pratique ? Complètement désemparé, je réajustai mon sac à dos et entamai ma longue descente vers le village.

Inutile de décrire l'état de déprime totale qui m'accompagna sur le chemin du retour. Les questions lancinantes tournaient en une boucle sans fin et aucune lueur, même faiblarde, ne venait illuminer mon désarroi intérieur. J'avais tellement compté sur Cyprien, que j'étais maintenant incapable d'entrevoir une quelconque solution de rechange. Je n'avais plus rien à quoi me raccrocher. Et ce fut dans un état de lassitude extrême que j'arrivai enfin chez mon logeur.

Ce dernier était dans son jardin lorsque je le vis me faire signe.

— Alors, s'écria-t-il avec son accent bien marqué, bien randonné ?

Je m'approchai, tentant de faire aimable figure.

— Oui, merci, ça fait du bien…

Soudain, une petite idée me vint. J'avais promis à Cyprien de ne pas le trahir et de garder secret l'emplacement de sa cachette, mais maintenant qu'il avait disparu, je ne me sentais plus lié par quoi que ce soit. Évoquer sa présence ne pouvait plus lui nuire. Je m'approchai donc un peu plus près et demandai en baissant la voix :

— Dites-moi, vous connaissez bien la région, non ?

— Pardi que j'la connais ! Ca fait plus de soixante-dix ans que j'cavale par monts et par vaux !

— Et, dites-moi, l'été dernier j'ai rencontré là-haut une sorte de… de berger qui vit tout seul dans une cabane. Vous le connaissez ?

— Si j'le connais ? Mais bien sûr que j'le connais ! Ah, y s'était bien caché le gredin, tout le monde l'a cherché mais on n'a jamais trouvé son repaire. Y'a que quand il est mort qu'on a su où c'est qu'y se cachait.

— Quoi ! m'écriai-je, il est mort ?

— Ah oui qu'il est mort ! C'est l'odeur qui a alerté des promeneurs, alors ils nous ont prévenu que ça sentait bizarre dans la combe et on a envoyé les gendarmes. Faut bien qui servent à queq'chose, ceux-là aussi ! C'est comme ça qu'on l'a retrouvé.

C'en était trop, je crus que j'allais défaillir. Je m'appuyai discrètement contre le mur de la maison, cherchant à reprendre mes esprits.

— Ca va pas, M'sieur, vous voulez vous asseoir ? Vous êtes tout pâle.

— Non merci ça va aller, murmurai-je faiblement, j'ai dû trop forcer pour une première sortie. J'aurais dû me ménager.

Puis, revenant au sujet qui me préoccupait, je demandai :

— Mais pourquoi avez-vous dit que c'était un gredin ? Il avait l'air bien aimable pourtant.

— Ah, nom de Dieu ! C'était un gredin parce qu'il a en empoisonnés des gens ! Il tenait commerce dans le village, il vendait des herbes, des plantes, des graines et tout le fourbi, et puis il a tellement voulu faire le savant qu'il distribuait n'importe quoi n'importe comment.

J'étais sans voix.

— Et puis, continua-t-il, la femme du maire est morte, et puis le boulanger après, et puis encore deux ou trois paroissiens, sans compter tous ceux qui ont été salement malades. Et quand les gendarmes sont venus le

chercher, hé bien ce fourbe avait disparu. Dans la montagne ! Envolé ! Tu parles d'une engeance !

J'avais les jambes qui tremblaient. Je devais être livide car le vieux me regardait d'un air mi-inquiet mi-amusé.

— J'espère qu'y t'a pas fait bouffer ses plantes, plaisanta-t-il, parce que tu vas te retrouver vite fait entre quat'planches !

Le vieux enfonçait le clou et je me sentis de plus en plus mal. Néanmoins poussé par un obscur instinct de survie, mon cerveau se refusa à admettre le bien-fondé de cette avalanche d'accusations. J'avais quand même vu, de mes yeux vu, le Cyprien en question. Vieillard solide, en parfaite santé, sain de corps et d'esprit. C'était impossible, on ne parlait pas de la même personne.

— Je ne comprends pas, insistai-je avec peine, lorsque je l'ai rencontré, Cyprien était un noble vieillard, très résistant pour son âge et en bonne santé. Si ses plantes avaient été nocives, elles auraient commencé par le détruire lui, alors que j'ai vu quelqu'un de très robuste…

— Robuste ? Lui ? me coupa-t-il. Tu sais quel âge il avait le Cyprien ?

Je fus sur le point de répondre oui, trois cents ans, mais le chiffre me sembla soudain tellement saugrenu que je préférai attendre la réponse.

— Hé bien j'va te l'dire moi ! Ton Cyprien il avait quarante ans, et pas un de plus !

— Quoi ? Quarante ans ? Mais…

— Oui Monsieur, quarante ans. J'le sais parce que je l'ai connu tout gamin et que c'était déjà un fieffé menteur. Et s'il avait les ch'veux tout blancs et la trogne toute ridée, c'est parce que ses saloperies de plantes l'ont tué à p'tit feu. Ca l'a vieillit avant l'âge, c'est sûr.

De pire en pire ! Je lançai une dernière tentative désespérée :

— Pourtant, Cyprien, c'est un prénom d'un autre âge, ce n'est pas de notre génération.

— Ah, mais c'est pas son vrai prénom ! Alain qu'y s'appelait ! Y se faisait appeler Cyprien pour faire son intéressant, son noble, son Môssieur et tout le tralala. Y racontait des tas de bobards sur ses origines. Faut voir c'qu'il inventait comme sornettes ! Bref, c'était Alain Dupont qu'il s'appelait, et il avait quarante ans bien sonnés. Paix à son âme !

—

J'ouvris les yeux sur le plafond de ma petite chambre d'hôte. Mon logeur et sa femme étaient à mes côtés, l'air soucieux. Ils m'expliquèrent que

j'avais purement et simplement fait un malaise dans le jardinet et qu'ils avaient dû appeler le voisin pour me traîner jusqu'à l'étage.

Je les priai de ne pas appeler de médecin, c'était inutile. J'avais seulement surestimé mes forces pour ma première randonnée de l'année et j'allais me reposer sagement. Ils quittèrent la chambre en refermant la porte sans bruit, me laissant seul avec mon cauchemar.

Plus j'essayais d'y voir clair, moins je parvenais à mettre de l'ordre dans mes idées. Tout ce que je comprenais était que je m'étais laissé entraîner par un fou, entraînant avec moi la foule de malheureux qui m'avaient fait confiance. Comment avais-je pu être si naïf ?

J'avais forcé Rose à boire la potion, j'avais rusé pour la faire boire à Jeanne. Qu'allait-il advenir d'elles ? J'étais effondré sous le poids de ma responsabilité. Et moi ? Allais-je bientôt me retrouver entre les quatre planches prédites par mon hôte ?

Je me consolais en me disant que ma vie n'avait pas été une réussite, loin de là, mais qu'au moins cette maudite plante m'aurait fait vivre dix mois exaltants, dix mois intenses et plein d'espérances. J'ai été riche, j'ai pu côtoyer Jeanne avec tous les espoirs possibles et j'ai eu l'illusion de répandre le bien autour de moi. Pour la première fois de ma vie j'avais été un personnage important, on me sollicitait, on m'écoutait, on me vénérait et le succès m'avait agréablement grisé.

Je ne regrettais rien pour moi-même, je regrettais seulement pour le sort de mes victimes.

Le seul détail qui pour moi était incompréhensible, et pour lequel j'aurais vraiment souhaité obtenir une explication, était le double tranchant de cette plante versatile qui détruisait impitoyablement ceux-là même qu'elle avait si bien soignés quelques mois plus tôt. C'était vraiment docteur Jekyll et Mr Hyde ! Comment était-ce possible ?

Je tentai de rassembler mes piètres souvenirs en matière de botanique et d'herboristerie mais je ne trouvai rien d'analogue dans le monde végétal, du moins pas à ce point.

Finalement je me dis que, vraisemblablement, la plante régénérait tellement la cellule humaine que celle-ci s'en trouvait peu à peu déréglée. Un peu comme les mécaniciens qui "gonflent" un moteur : la mécanique tourne en surpuissance mais, n'ayant pas été conçue pour un tel régime, elle finit par casser.

Oui, c'est cela-même, j'avais entrevu un début d'explication logique. On s'était tous dopés et maintenant on payait…

Je dormis une longue partie de la journée et au réveil je me sentis un peu plus vigoureux. Mes idées se remettaient doucement en place. Quelle attitude adopter ? Fuir ? Me cacher comme l'avait fait avant moi Cyprien… pardon, Alain Dupont ?

Pour me changer les idées, j'allumai le petit téléviseur placé dans ma chambre. Cela faisait une éternité que je n'avais pas regardé le petit écran et je ne reconnus pas le présentateur qui officiait. Ayant pris l'émission en cours de route, je ne saisissais pas très bien le sens de son propos. D'ailleurs son blabla ne m'intéressait guère, seules les images me distrayaient un peu. On nous montra des extraits concernant le Ministre de la Santé et, effectivement, je reconnus parfaitement le petit homme qui était venu me visiter un mois plus tôt. Je me demandai comment il se sentait à présent et si ma plante l'avait aidé dans ses fonctions. Soudain, les paroles du présentateur s'assemblèrent de façon cohérente et je compris tout : le Ministre était décédé !

La nouvelle me fit un choc. Non pas que je m'y fusse attaché, mais j'étais fier d'avoir pu côtoyer un ministre et sa disparition me laissait un vide. J'espérais au moins que la potion n'avait pas été inutile et avait adouci ses deux derniers mois de vie terrestre. Je montai le son pour en savoir davantage :

— Les médecins qui étaient depuis plusieurs jours à son chevet estiment maintenant que le Ministre est mort des suites d'un empoisonnement inexplicable. Une enquête est en cours et les soupçons s'orientent maintenant vers un mystérieux herboriste que le Ministre aurait fréquenté peu de temps avant sa disparition. La chose avait été effectuée dans le plus grand secret, mais ce sont ses gardes du corps qui ont rapporté les faits. Pour l'instant l'individu semble s'être volatilisé, mais les enquêteurs ne désespèrent pas de le retrouver pour l'entendre. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il soit responsable mais son interrogatoire permettra à l'enquête de progresser.

Recherché par la police ! J'étais effondré ! C'était le coup de grâce ! Moi Justin Planchard, l'incapable notoire, j'avais, de par mon incurable stupidité, causé la mort de centaines de gens et terminé en beauté par un homme d'État…

Je tournai en rond dans ma petite chambre, tel l'assassin déjà dans sa cellule. Puis je m'affaissai sur mon lit et restai plus d'une heure à regarder dans le vague, complètement abasourdi.

C'est alors que je pris une décision, la seule qui me restait à prendre. Je descendis voir mes hôtes et leur demandai de quoi écrire. L'air un peu surpris, ils me tendirent un boc de papier quadrillé tout neuf mais ne posèrent pas de questions. Je voulus payer mais ils refusèrent.

Je m'installai alors sur l'inconfortable petite chaise de bois et, les deux coudes posés sur la table, je fermai les yeux pour remettre un peu d'ordre dans mes idées. J'avais tout d'abord songé à écrire une longue lettre à Jeanne pour tout lui expliquer. Mais, conscient qu'une simple missive était bien peu de chose en comparaison de l'immense vérité, je décidai de me lancer dans une totale confession.

Oui, j'allais tout raconter jusque dans le moindre détail, quitte à la blesser ou à la décevoir. Mais je voulais qu'au moins une personne sache.

Au bout de quelques instants, je me saisis de mon stylo et commençai par ces quelques mots :

"*Ceci est ma confession.*

Je sais, ce n'est pas à quarante-trois ans passés qu'on commence à rédiger ses mémoires, je suis encore jeune pour cet exercice, mais ce que je viens de vivre est tellement étrange que je souhaite en graver le moindre détail à jamais.

Je veux que vous sachiez exactement ce qu'il m'est arrivé lors de ces derniers mois, aussi invraisemblables qu'ils puissent vous paraitre.

Qu'on me croie ou qu'on ne me croie pas, peu importe, voici mon histoire. Je n'embellis rien, je ne dissimule rien, je ne fais que rapporter les faits tels qu'ils se sont réellement produits…"

J'écrivis toute la nuit. Heureusement pour moi, la plante était encore présente dans mes veines pour m'aider et me soutenir durant ces longues heures de veille. J'écrivis, j'écrivis, et continue d'écrire ce texte que vous avez maintenant sous les yeux. J'espère n'avoir rien omis et être resté le plus proche possible de la réalité.

Je n'ai pas encore mis le point final. Je veux encore dire que, tout à l'heure, je glisserai la totalité de mes feuillets dans une grande enveloppe et irai la déposer au bureau de Poste du village, à l'adresse personnelle de Jeanne Lefrançois.

—

Je viens de quitter ma petite chaise, tout courbatu de tant d'inconfort. En passant devant un miroir, je viens d'apercevoir les signes précurseurs de ma déchéance programmée. Ma peau s'est légèrement parcheminée et mes cheveux ont déjà quelque peu blanchi. Je deviens Cyprien…

—

Je peux maintenant cacheter l'enveloppe de Jeanne.

****

EPILOGUE

Jeanne Lefrançois reposa délicatement l'étrange manuscrit sur sa table basse. Elle ne comprenait pas.

Ce récit lui semblait tout à fait fantaisiste bien sûr, mais il était parfois ponctué d'un tel réalisme qu'elle en était un peu troublée. Pourquoi lui avait-il envoyé cela ?

Certes, Justin Planchard était un être insociable, introverti et affublé d'une timidité maladive, mais elle n'aurait jamais supposé qu'il possédât une telle imagination créatrice. En revanche elle dût reconnaître que l'autoportrait qu'il avait réalisé de lui-même était d'une lucidité incroyable.

De surcroît, la façon dont il la dépeignait la laissait dubitative. Non seulement elle était loin de se douter qu'elle était aussi repoussante, mais elle s'était encore moins doutée du penchant qu'il éprouvait pour elle. Et d'avoir travaillé tant d'années durant auprès de cet obscur collègue sans en avoir deviné les sentiments lui laissait un arrière-goût de culpabilité.

Elle regarda sa montre et vit qu'il n'était pas très tard. Décidant que ce pauvre homme avait peut-être besoin d'aide, elle relut l'adresse au dos de l'enveloppe et reprit sa petite veste printanière que dans sa hâte elle avait jetée sur une chaise. Ce n'était pas très loin, elle pouvait y aller à pied. Comme dans le récit…

Au bout d'un petit quart d'heure de marche, elle parvint enfin devant l'immeuble qu'elle cherchait. Heureusement, aucun digicode ne lui en interdit l'accès. Elle gravit les trois étages vétustes et reconnut tout de suite la porte de Justin. Un méchant carton gris y était punaisé, portant l'inscription tracée d'une main malhabile: "Justin Planchard – Magnétiseur".

Elle en fut subjuguée. Il y a donc du vrai ? Tout n'était pas inventé ? Néanmoins, on était bien loin de "l'élégante plaque cuivrée" évoquée dans le récit !

Elle prit une forte inspiration et, le cœur battant, elle frappa doucement à la porte. Elle attendit quelques secondes mais, ne recevant aucune réponse, elle appela :

— Monsieur Planchard ? Vous êtes là, Monsieur Planchard ? C'est Jeanne Lefrançois, votre ancienne collègue. Vous êtes là ?

Elle tendit l'oreille mais elle n'eut que le silence pour réplique. Pas même un craquement. Peut-être dormait-il ? Alors elle frappa un peu plus fort, espérant enfin arracher un signe de vie.

Soudain, elle perçut le grincement d'une porte qui s'ouvrait doucement dans son dos. Elle se retourna et, bien qu'elle ne la connût pas, elle comprit tout de suite qui était cette petite femme blondasse et rondouillarde qui la regardait avec inquiétude à travers ses larges lunettes.

— Madame Imbert, je suppose ? Jeanne Lefrançois, une collègue de votre voisin, Justin Planchard.

Prise au dépourvu, l'autre en laissa tomber son chat sur le palier.

— Vous… Vous me connaissez ?

— Non… Enfin, oui… Je veux dire, Justin m'a beaucoup parlé de vous. Il m'a écrit une… une longue lettre et j'ai cru comprendre qu'il avait beaucoup de soucis depuis son licenciement. Vous l'avez vu récemment ?

— Polka, vient ici, Polka ! Ah ces chats ! Si je le laisse s'échapper maintenant je vais passer toute la soirée à essayer de le récupérer. Vous avez des chats ?

Jeanne réprima un léger mouvement d'impatience.

— Non, désolée, je n'ai pas de chats. Mais pour en revenir à votre voisin, vous l'avez vu récemment ?

La petite femme réfléchit quelques secondes et annonça :

— Hé bien non, justement. Maintenant que vous m'y faites penser, ça fait quand même plusieurs jours que je ne l'ai pas vu… Ni entendu !

— Et… La dernière fois, il allait bien ?

La petite femme resserra les pans de sa robe de chambre rose et se rapprocha, baissant le ton comme pour une confidence.

— En fait… Il est bizarre. Oui, c'est cela : il est bizarre…

— Bizarre ? Bizarre comment ?

— Hé bien, il parle tout seul, il entre, il sort, il se comporte comme s'il avait des visites. Un jour j'ai même entrouvert ma porte, comme ça pour voir, mais il n'y avait personne avec lui. Il était là qui s'agitait sur le palier en discutant tout seul. J'ai eu peur.

— Oui, je comprends, mais dites-moi, quand il ne parlait pas aux fantômes, il vous parlait ?

— Oh oui, bien sûr. Il était très gentil même. Il voulait tout le temps m'offrir de la tisane mais j'ai refusé.

— Vous avez refusé ?

Cette précision rappela à Jeanne un épisode peu reluisant.

— Et, insista-t-elle, et ce jour là il s'est mis en colère, il s'est montré violent avec vous ? Il vous a forcé à la boire ?

— Ah non, pas du tout ! Il n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Il était un peu dérangé mais il savait se tenir.

Jeanne fut rassurée de voir que le passage de la gifle n'était que pure affabulation. Mais ce détail prouvait bien qu'il y avait mélange de réalité et d'imaginaire, comme si l'auteur avait dérapé de l'un à l'autre sans s'en rendre compte. Elle demanda :

— Et lorsqu'il vous parlait, il parlait de quoi ?

— Ah ! D'abord il parlait constamment de sa tisane. Une vraie obsession, cette tisane ! Ensuite il me racontait qu'il avait des dons de guérisseur et qu'il soignait beaucoup de monde. Un jour il m'a même remercié d'avoir pris tous ses appels téléphoniques et d'avoir noté ses rendez-vous ! Il disait qu'il ne savait pas comment il ferait si je n'étais pas là. Il a même voulu me payer, mais là, j'ai refusé tout net. Et puis il parlait tout le temps de maladies en se vantant de les soigner toutes, sauf les AVC qui, disait-il, lui donnaient beaucoup de mal. Il m'a même dit un jour qu'il avait soigné un ministre ! Vous vous rendez compte ?

Elle s'arrêta un moment pour reprendre sa respiration et faire le tri dans ses souvenirs.

— Ah oui, reprit-elle, je me souviens aussi qu'il disait qu'il fallait se méfier parce que le ministère de la Santé le surveillait de près et que les médecins risquaient d'être jaloux de ses succès. Vous savez, Madame, il était vraiment bizarre cet homme.

Jeanne eut une intuition tout à fait déplaisante qui lui trottait en tête depuis quelques instants :

— Et… Vous ne pensez pas qu'il buvait ?

— Moi aussi je me suis aussi posé la question, vous pensez bien ! Mais je ne l'ai jamais vu ivre, jamais ! Pourtant, la nuit avant sa disparition, c'était un samedi je crois, on aurait dit qu'il se battait avec quelqu'un. Il a fait un de ces raffuts !

Les deux femmes restèrent silencieuses, chacune plongée dans ses propres supputations. Dépitée de ne trouver aucune solution, Jeanne se mit à réfléchir à haute voix :

— Si seulement on pouvait entrer chez lui ! Il a peut-être besoin d'aide !

Rose réagit immédiatement :

— Entrer ? Mais on peut entrer, j'ai un double de clé ! Il me l'avait confié un soir…

Mais oui, bien sûr, Jeanne se souvenait l'avoir lu quelque part dans sa longue confession. Cela se situait, si elle avait bonne mémoire, le jour où Justin avait pris un somnifère. Il avait eu peur de dormir tard et avait demandé à sa voisine de venir le secouer. Il y avait donc bien un mélange d'imaginaire et d'éléments concrets dans son récit. Bizarre !

Rose n'eut qu'à tendre le bras, toutes ses clés se trouvant suspendues près de la porte d'entrée. Les deux femmes traversèrent le palier d'un même élan et quelques secondes plus tard la serrure se livra sans résistance, dévoilant enfin le mystérieux domaine de Justin Planchard.

La première chose qu'elles notèrent fut une odeur de renfermé qui leur monta tout de suite aux narines. De toute évidence, les lieux n'avaient pas été aérés depuis plusieurs jours. Le vestibule était sombre et elles durent ouvrir l'interrupteur pour y voir un peu mieux.

Et ce qu'elle vit la sidéra.

Un vieux guéridon poussiéreux supportait quelques revues déchirées et une petite chaise en plastique moulé lui faisait face. Un poster représentant un affreux coucher de soleil avait été punaisé au mur. On aurait dit une mauvaise ébauche de salle d'attente... Mon Dieu, comment était-ce possible ?

Pleine d'appréhension Jeanne tourna alors la poignée de l'unique porte qui lui faisait face. La pièce était poussiéreuse, ornée d'un papier peint vieillot et à demi décollé, mais ce qu'elle remarqua surtout était une table de camping et deux chaises disposées de part et d'autre, comme pour recevoir un hôte. Sur cette table, une vieille boite métallique avec de petites fiches cartonnées et un stylo. Et derrière la table, une étagère avec quelques livres dont les tranches lui rappelèrent encore une fois la longue confession de Justin : "Guérir par les Plantes", "Le Magnétisme à la Portée de Tous", "Les Secrets des Druides", etc... Le sol était lui-même jonché de revues de vulgarisation médicale et de prospectus ramassés dans les pharmacies du quartier.

Jeanne eut le sentiment de perdre l'équilibre et dût se tenir à la porte. Ce décor surréaliste lui faisait revivre le récit qu'elle venait de lire mais avec d'inquiétantes distorsions. On aurait dit une mauvaise mise en scène montée à la va-vite par un acteur maladroit. Elle ne savait plus où elle en était.

— Hé bien, s'écria Rose, la faisant presque sursauter, quand je pense que ce pauvre monsieur Planchard se vantait d'être devenu riche ! Quelle misère…

Jeanne ne répondit rien, une boule d'angoisse lui enserrant la gorge de plus en plus fort. Elle ne voulait pas voir la suite mais en même temps une curiosité presque morbide la poussait dans la direction redoutée : la cuisine.

Elle ouvrit doucement le battant jaunâtre à la peinture écaillée et elle la vit. Ou plutôt elle les vit : un petit arbuste aux feuilles mordorées et, juste à côté, une simple bouteille thermos qui luisait dans la pénombre.

La plante existait donc…

—

Ainsi, rien n'était inventé, tout avait un sens, mais la réalité semblait distordue par un esprit fortement imaginatif. De toute façon, on ne pouvait pas supposer l'occupant de ces lieux recevant des patients et les guérissant à tour de bras. Personne n'aurait osé venir se faire soigner dans un tel taudis.

On aurait dit, songea Jeanne, que Justin avait mis en place tout ce décor comme en un rêve éveillé. Exactement comme un enfant qui joue avec une poupée de chiffon et qui, dans son esprit, croit bercer un vrai nourrisson.

Pourtant, il avait eu parfois des moments de lucidité. Ainsi, se souvint-elle, il avait bel et bien vu le carton sur sa porte et la table de camping au milieu de son salon, mais il avait tout inversé, prenant la réalité pour un rêve… et ses rêves pour la réalité… Comme c'était étrange. Était-ce une maladie mentale ?

En repassant dans la pièce principale, elle s'arrêta devant la petite table métallique et sa vieille boite pleine de fiches cartonnées. La plupart des ces fiches étaient vierges, seules quelques-unes portaient des inscriptions plus ou moins lisibles. Et c'est en tentant de déchiffrer la première d'entre elles que son sang se glaça. "Jeanne Lefrançois, AVC". Elle se prit alors la tête entre ses poings fermés et la serra à s'en faire exploser le crâne.

— Sortons d'ici ! hurla-t-elle. Je vais devenir folle !

—

Personne ne sut ce qu'il advint de Justin Planchard. Certains prétendirent l'avoir vu se diriger vers la montagne, d'autre jurèrent l'avoir vu remonter dans le train, d'autres l'avaient vu suivre le torrent, mais en fait personne ne savait rien de précis.

Mais là-haut, bien au dessus du village, un berger se désespérait de l'avoir manqué de peu. Car Justin était venu précisément au moment où il était parti rassembler ses brebis. L'apercevant dans le lointain, le berger l'avait appelé mais l'autre n'avait pas semblé l'entendre et était reparti vers la vallée. Quel dommage !

Cyprien, aurait vraiment aimé revoir cet inconnu qui lui était tombé du ciel, au propre comme au figuré, presqu'un an auparavant.

Il s'en souvenait comme si c'était hier. L'inconnu avait beaucoup souffert de son genou enflé et n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Alors, pour le soulager un peu, le berger lui avait concocté une tisane dont il avait le secret. Et comme le remède s'était avéré efficace, il lui en avait resservi plusieurs fois dans les jours qui avaient suivi.

Sous l'effet du breuvage, l'inconnu avait semblé perdre le sens des réalités et s'était mis à inventer des histoires fabuleuses, mais qu'importe, il ne souffrait plus et semblait même heureux. Au bout de quelques jours, ayant recouvré l'usage de sa jambe, l'inconnu était reparti. Dans un élan de générosité, Cyprien lui avait même offert une tige de son arbuste merveilleux.

Il se dit qu'il aurait bien aimé savoir ce qu'était devenu ce petit homme si timide et si renfermé. Ce bout d'arbuste avait-il changé quelque chose dans le cours de sa vie ?

— Ai-je bien agi en lui faisant ce cadeau si particulier ? A-t-il suivi mes recommandations ? N'en a t-il pas abusé ? Car on n'est jamais trop prudent, n'est-ce pas, lorsqu'on offre… une plante hallucinogène !

Le vieux berger regrettait vraiment de n'avoir pu questionner l'inconnu et tenter de savoir si ses hallucinations lui avaient été bénéfiques. Dans la peau de quel personnage s'était-il retrouvé ? S'était-il pris pour un roi, un ministre, un savant, un explorateur, un astronaute… ? De quels délires avait-il agrémenté sa misérable existence, vers quels cieux magiques les petites feuilles hallucinogènes l'avaient-elles propulsé ?

—

Et Cyprien le berger haussa les épaules, saisit son bâton et s'éloigna en appelant ses brebis.

****